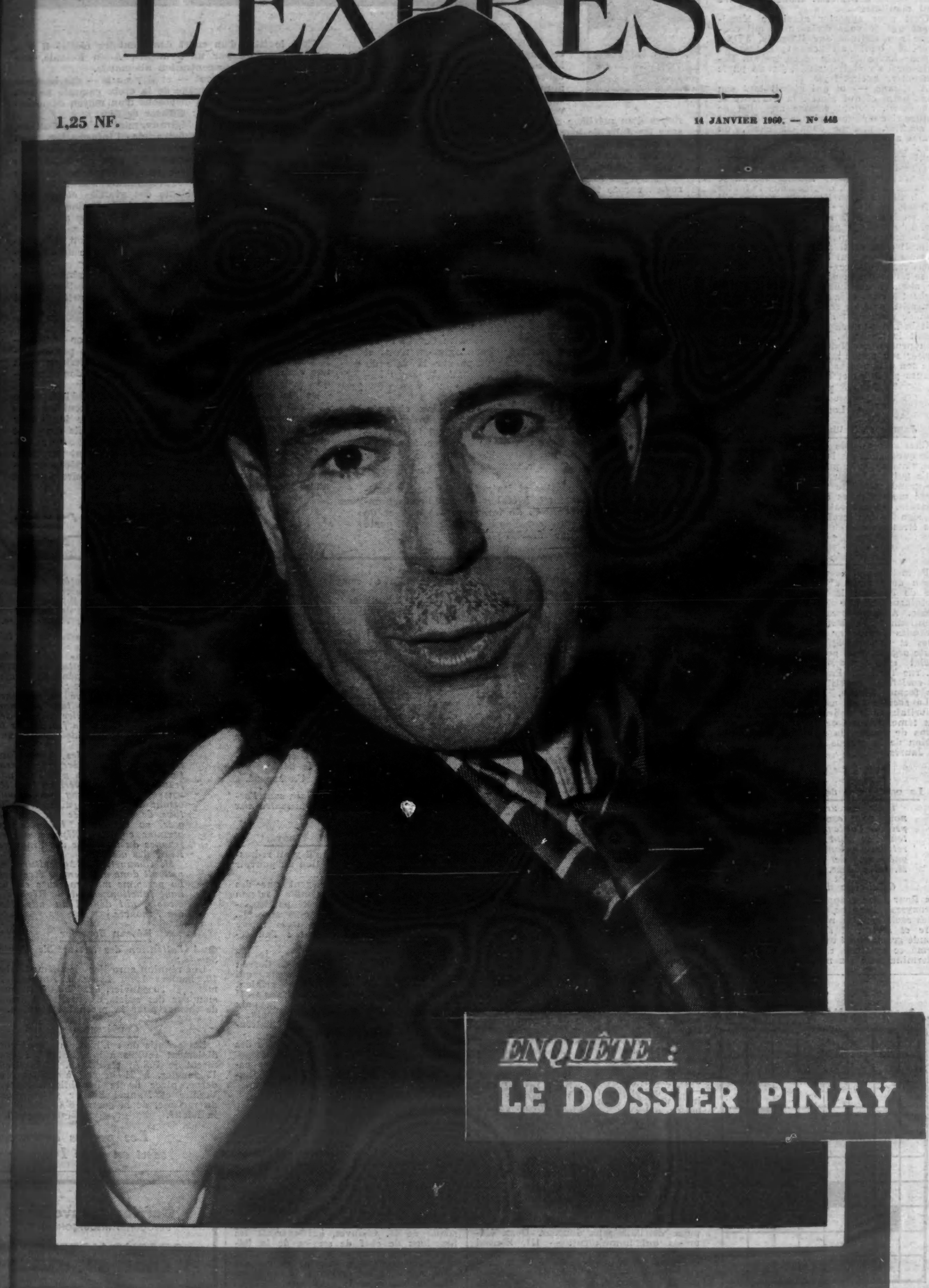
L'ITINÉRAIRE DE CAMUS

(Voir pp. 27-28

L'EXPRESS

1,25 NF. 14 JANVIER 1960. — N° 448



(A. P.)

M. ANTOINE PINAY

« Toi sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont... »

(Edmond Rostand, « Chantecler ».)

B - 6 ★★★★★

Camus à Lourmarin

Je viens de lire le témoignage de Jean Daniel sur Albert Camus. Et je tiens à vous en remercier. Vous remercier tout particulièrement de son honnêteté — aussi de sa délicatesse. L'une et l'autre sont manifestes...

C'est pour apporter aussi un témoignage que je vous écris en ce qui concerne son attitude sur l'Algérie. J'étais heureux qu'il ait choisi Lourmarin comme havre de paix et de travail. Depuis qu'il s'y était installé, j'avais pu le rencontrer quelquefois.

A. Camus — lui qui aimait tant son pays natal et qui aimait la Provence et son soleil, surtout comme un reflet de l'autre rive méditerranéenne — continuait à souffrir, presque dans sa chair, du drame algérien. Mais *en silence*. Vous dites : « Il se retira par modestie, parce qu'il ne croit plus à son témoignage, et aussi par conscience, parce qu'il ne s'assure plus comme témoin. » Oui, je le pense aussi. Et, comme vous l'ajoutez si on lit entre les lignes, parce que s'il refusait la violence de tortionnaires ou de criminels, il la refusait des deux côtés. Pourtant, je pense que son silence lui-même était un « engagement » certain. Il était celui d'un homme qui sait que ses frères sont des deux côtés de la barrière. Peut-être — notre dialogue ne faisait que commencer, et qui peut dire de manière absolument certaine ce que cachent le cœur et la pensée d'un autre? — pensait-il pouvoir rester un homme neuf, l'un de ceux dont l'Algérie nouvelle aurait besoin pour se construire. S'il « refusait le forum », c'est là une conviction profonde, c'était pour ne pas dévaloriser son action : il l'aurait repris dès que son action et sa parole seraient redevenues possibles et efficaces...

Philippe JEQUIER,
pasteur,
Lourmarin (Vaucluse).

Jaurès et Teilhard de Chardin

C'est avec un très grand intérêt et avec joie que j'ai lu les belles pages de Jaurès que vous venez de publier.

Ce qui me frappe, c'est que les thèses du grand socialiste rejoignent dans une large mesure celles du Père Teilhard de Chardin, notamment en ce qui concerne la signification profonde de l'évolution des êtres vivants.

MAURICE REY.

La pensée de Jaurès

Permettez-moi de vous remercier de la façon dont vous avez présenté la pensée de Jaurès : le texte va provoquer certainement une discussion passionnante. A cette occasion, pourriez-vous mentionner l'existence de la Société d'Etudes Jaurésiennes, à buts scientifiques et non lucratifs, indépendante de toute organisation politique, dont le siège social est chez Mme Régnier-Jaurès, 72, rue Taitbout, Paris (9e) (PIG. 28.80). La société est constituée depuis peu dans les formes légales.

La société s'est assigné comme tâches prioritaires : la collecte et la publication des témoignages émanant des contemporains de Jaurès, la reprise de la publication de la grande édition des Œuvres de Jaurès.

Jean RABAUT.
Paris.

La conférence de M. Jules Isaac

Deux erreurs matérielles dont nous nous excusons vivement auprès de l'auteur comme de nos lecteurs se sont produites dans la retranscription, d'après bande magnétique, de la conférence de M. Jules Isaac.

Celui-ci a dit:

« Pour faire réapparaître et porter au paroxysme l'expansion plus récente des idées racistes (plus récente a été entendu: *pure et sotte*), il s'est trouvé dans le monde germanique un Hitler qui a transformé ce système en une monstrueuse extermination : six millions de victimes, dont, je crois bien, un million huit cent mille enfants (enfants a été entendu : *en France*). »

Or, toute la communauté juive française ne s'élève pas à 300.000 membres.

D'autre part, on nous prie de préciser que la conférence de M. Jules Isaac a eu lieu à l'initiative de l'Union Libérale Israélite, assistée de l'Institut International d'Etudes Hébraïques et de l'Amitié Judéo-Chrétienne.

La réhabilitation du fascisme

M. Isaac se trompe : la religion chrétienne n'encourt pas de responsabilité particulière dans l'antisémitisme. De plus, M. Isaac prête à sourire quand il prétend qu'au moyen âge le Juif, pour se voir refuser tout autre métier, en était réduit à la triste condition de brasseur d'or. *Avant même l'ère chrétienne*, Cicéron dénonçait chez les Juifs leur vocation d'usuriers, leurs massives exportations d'or vers Jérusalem, leur puissance politique et leurs procédés d'intimidation.

L'antisémitisme a toujours existé, sans qu'il fût besoin de se donner le mot. Ceci dit, en admettant que les antisémites soient des « malades », comme vous l'assurez, sachez que la France est très malade, et surtout dans sa jeunesse, qui, négligeant les crimes comme l'Histoire les néglige, trouve de plus en plus fascinant le destin de ce réprouvé qui, dans les lueurs de l'Enfer, s'est expédié au Walhalla en compagnie de sa maîtresse.

Robert Brasillach (« l'antisémitisme, dites-vous, a toujours été l'occasion de faire une bonne carrière ! ») comptait sur la classe 60 pour commencer la réhabilitation du fascisme. Je vous rappelle que nous y sommes.

R. F.
Vichy.

M. Xavier Vallat à Caen

Xavier Vallat vient dimanche 17 janvier à Caen présider un banquet précédé d'une messe.

Des cœurs tendres applaudiront ce jour ce pourvoyeur de camps d'extermination et un ministre de Dieu le recevra dans son église pour le bénir.

UN ABONNÉ.

[*M. Xavier Vallat était, sous l'occupation, le haut commissaire aux Affaires juives.*]

Si on touche à M. Pinay...

Où M. Mauriac voit-il qu'il y ait redressement ? Dans l'augmentation du pouvoir d'achat des travailleurs ?...

A l'O.T.A.N., où ne siègent que des alliés et des amis, il ne semble pas non plus que de Gaulle y ait été particulièrement écouté et encore moins admiré...

Le nazisme de Rudolph Hess relève la tête par sa voie normale : l'antisémitisme !...

Au moment du référendum, je me trouvais dans un petit village de Corse : beaucoup de gens, jeunes et vieux, qui n'étaient pas de mon avis, me criaient à tue-tête : « Mais tu as tort ! Dans trois mois, de Gaulle nous donnera la paix en Algérie. Nous votons pour la paix. » La paix, quinze mois après, ils l'attendent encore, ces braves paysans...

Il y a, il faut le reconnaître, le jeu des devises qui rentrent...

Mais ces mêmes devises, toujours patriotes, sont sur le qui vive ! Si on touche à Pinay, elles refoutent le camp.

D. ANTONINI.

Le gang de l'alcool

Dans votre numéro du 31 décembre, vous avez publié un article intitulé : « Un maître du gang de l'alcool », dans lequel vous faites allusion à la protection dont bénéficierait un particulier, M. C..., de la part « d'un haut fonctionnaire, directeur de la Répression des fraudes... ».

Je me permets d'attirer votre attention sur le fait que cette rédaction est susceptible de jeter le discrédit sur la personne de M. Chauvet, qui exerçait les fonctions de chef de service de la Répression des Fraudes à l'époque de la rédaction de l'article en cause et qui, sur sa demande, a été déchargé de ces fonctions précisément le 31 décembre 1959.

Or, ce service n'a, en aucune façon, à connaître des affaires de fraudes *fiscales* sur l'alcool, domaine qui demeure traditionnellement celui du ministère des Finances et des Affaires économiques ; ses attributions étant limitées à la répression des fraudes commerciales avec le souci de défendre les intérêts des producteurs et des consommateurs.

André DURET,
chef-adjoint du cabinet
du ministre de l'Agriculture.

[*Il existe deux services de Répression des fraudes :*

1° L'un, chargé de réprimer les fraudes sur les appellations contrôlées. Ce service dépend du ministère de l'Agriculture ;

2° L'autre, chargé de réprimer les fraudes sur la taxe frappant les alcools. Ce service dépend des Finances, puisque la fraude sur la taxe frappant les alcools est une fraude fiscale.

Comme le trafic des alcools clandestins, et particulièrement le trafic dont nous avons parlé, est une fraude fiscale caractérisée, tous les agissements du gang des alcools visant à éluder le paiement de la taxe de 1.000 francs par 100 degrés, sa répression intéresse au premier chef la Répression des fraudes du ministère des Finances, Régie des alcools.

M. Chauvet, de l'Agriculture, ne pouvait donc aucunement être visé. La personne mise en cause est un haut fonctionnaire de la Régie des alcools, qui dépend du ministère des Finances.]

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs de Haute-Savoie :*

Une réunion aura lieu chez Mme Lurbe, 10, boulevard du Lycée, à Annecy, le mercredi 20 janvier, à 20 h. 45. Discussion sur des sujets d'actualité et choix de thèmes pour la prochaine réunion.

Conférences

Les « Amis de « L'Express » sont cordialement invités à la réunion qu'organisent le P.S.A. et l'U.G.S. le vendredi 15 janvier, à 21 heures, à l'Hôtel Moderne, place de la République. Robert Verdier et Manuel Bridier y traiteront du racisme, de la guerre d'Algérie et de la laïcité. (*Communiqué.*)

Les petites annonces sont en page 14.

La lettre de « L'Express »

L'ANTISEMITISME, ce sanglant snobisme, est une vieille histoire. Une histoire que l'on racontera aussi longtemps qu'il y aura des petits bourgeois qui se voudraient aristocrates et qui peuvent se ressentir tels — c'est-à-dire riches d'un privilège octroyé de naissance — en méprisant les Juifs de leur pays.

C'est commode, ça ne coûte rien, et dans certains milieux cela fait même assez distingué.

Mais, depuis la guerre, c'était une histoire qui se racontait à mi-voix. La fumée des fours crématoires enrouait encore trop de gorges.

Il a suffi que quelques Allemands nostalgiques soient repris de leur tic et, ici et là, déclenchées sur ordre ou spontanément, voilà que les petites organisations hitlériennes qui n'ont jamais cessé d'exister ne se sentent plus.

Quel âge ont-ils donc, ces jeunes gens, pour ignorer que sur la croix gammée ce ne sont pas seulement « des juifs » qui ont été crucifiés, mais des millions d'hommes de par le monde ? Où étaient-ils, entre 40 et 45 ? Au berceau, pour n'avoir pas compris ce que l'araignée noire surgissant sur les murs des villes qui furent occupées par l'Allemand fait lever dans la mémoire.

Mais peut-être ont-ils raison. Peut-être l'Europe a-t-elle, comme disait l'autre, la mémoire courte et ne sait-elle déjà plus que l'antisémitisme agissant n'est, si l'on ose dire, qu'un détail, une étape sur la voie du national-socialisme.

EMOTION officielle, éditoriaux choqués, discours et manifestations solennelles, hommages aux martyrs, tout cela est bien beau. Pour quoi faire ? Le néo-fasciste antisémite est un bossu de l'âme. Son infirmité est sans rémission. Lorsqu'il menace de devenir contagieux, il ne faut pas seulement vitupérer le malade. Il faut l'isoler.

Entre les hommes sains et les autres, le cordon sanitaire est aujourd'hui facile à établir. Des millions d'hommes, de femmes, d'enfants de toutes confessions et de toutes nationalités l'ont tressé de leur souffrance. Il porte un nom : « Nuit et brouillard ».

C'est le titre d'un court documentaire réalisé il y a quelques années par un Français, Alain Resnais, sur divers camps de concentration allemands.

S'il y a véritablement — et il y en a — des hommes résolus à ce que le langage de la croix gammée ne soit plus jamais entendu, ils disposent d'un moyen démocratique, correct et simple : diffuser ce film.

Je dis que si M. André Malraux, ministre de la Culture, et M. Roger Frey, ministre de l'Information, sont réellement hostiles aux manifestations d'inspiration national-socialiste, ils demanderont à tous les exploitants de salles cinématographiques de substituer, ne serait-ce qu'une semaine, « Nuit et brouillard » aux actualités.

Je dis que si les présidents des grandes compagnies de distribution françaises — Cinédis, Cocinor, Pathé, Gaumont, Sofradis — sont réellement hostiles aux manifestations d'inspiration national-socialiste, ils se mettront d'accord pour que, pendant une semaine, « Nuit et brouillard » accompagne tous leurs films, en guise de complément de programme.

Je dis que si M. Albert Ollivier, directeur général de la télévision, est réellement hostile aux manifestations d'inspiration national-socialiste, nous verrons bientôt « Nuit et brouillard » sur le petit écran.

LES Allemands — rendons-leur justice — ont été les premiers à répondre à leurs nazis par la projection du film d'Alain Resnais, dimanche dernier, dans une grande salle de Berlin. Ils ne sauraient donc s'offusquer que nous en fassions autant.

Je dis que tout adolescent qui a, aujourd'hui, entre 15 et 20 ans, doit savoir quelle réalité recouvrent les mots dont nous usons, et vers quelle inéluctable issue leur siècle les conduira, bourreaux ou victimes, s'ils acceptent qu'il y ait des bourreaux et des victimes.

Or, il ne faut pas s'y tromper, ils ne savent pas. Mais ils appartiennent à cette génération privilégiée pour laquelle, grâce au cinéma, les leçons de l'Histoire peuvent n'être point entièrement perdues.

Françoise Giroud.

Mots croisés N° 222

222	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2					■			
3								
4							■	
5			■					
6						■		
7				■				
8		■						
9								
10								

Horizontalement. — 1. Curieux adverbe qui, pour bien illustrer son sens, répète trois fois la même suite. — 2. Permet de serrer ce que l'on veut. Plaquée de bleu. — 3. Attaquer la dernière partie. — 4. On y ramait sur trois étages. — 5. Pronom qui sonne comme une unité. Sa belle-fille ne craignit pas d'approcher un paysan octogénaire. — 6. Fils de Jacob, fondateur de tribu. Pour des diminutifs masculins. — 7. Deux mots, au début d'une biographie. De chaque côté de cette inscription se trouvait un voleur. — 8. Tel revient plus d'un, des sports d'hiver. — 9. Ses poésies lui valurent un baiser princier. — 10. Le titre d'une comédie devenue classique nous apprend qu'elle a annoncé, en termes énergiques, son indifférence.

Verticalement. — I. Fameux restaurateur, très connu à Vienne. — II. Expulse de l'air sans douceur. Deux éléments qui humidifient. — III. Eternel emploi, sur le Boulevard. Pachyderme souverain, fort apprécié de la toute nouvelle vague. — IV. Roi de Cappadoce ou roi de Pergame. Souvent traité de grand, sur un ton ironique. — V. Peut mordre durement, même après avoir perdu toutes ses dents. — VI. Toujours au-dessus de Laval. Mal doué pour le basket. — VII. A la fin de l'effeuillage. Pas à inviter à la surboum. — VIII. Ouvriers et soldats y collaborent.

221	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	E	S	A	R	M	E	E
2	I	R	A	N	I	E	N	S
3	V	E	N	E	R	A	N	T
4	E	B	I	S	E	L	E	R
5	R	E	T	S	■	S	M	A
6	G	■	A	E	D	■	I	P
7	E	P	I	■	I	B	E	A
8	N	A	R	I	N	E	■	S
9	C	R	E	N	E	L	E	S
10	E	S	S	O	R	A	G	E

SOLUTION DU N° 221

Carrière nouvelle
DEBOUCHES INSOUPÇONNES
GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Cours individualisés par correspondance. A titre documentaire, OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. EX) - 15, rue des Chats-Bossus, à LILLE

GOUVERNEMENT

Les nouvelles d'Alger

A l'Elysée, cette semaine, on ne pense pas seulement à M. Pinay. D'autres soucis sont plus graves.

« LES décisions concernant les doctrines économiques de la Ve République et le départ de M. Antoine Pinay sont loin d'être les faits les plus importants qui marquent le retour du général de Gaulle à Paris cette semaine, et la rentrée politique. »

C'est un haut fonctionnaire de l'Elysée qui exprime ainsi, devant moi, ses inquiétudes, avec le laconisme énigmatique habituel au régime. Mais il n'y a pas d'énigme : d'Alger, en effet, des informations graves parviennent depuis quelques jours qui préoccupent plus que d'ordinaire certaines personnalités officielles à la Présidence de la République et au Gouvernement.

« La recrudescence intempestive du terrorisme individuel dans la Mitidja et le Sahel et dont vingt-huit civils européens ont été les victimes en moins de trois semaines, a révélé une reconversion tactique du F.L.N. que l'Armée attribue au succès remporté par la pacification en Kabylie ; mais, en même temps, cette recrudescence provoque des réactions européennes édifiantes : elle révèle la vitalité, l'organisation et souvent aussi les complicités militaires des réseaux fascistes issus du 13 Mai.

Cette épithète de « fasciste » n'est pas polémique. Si elle est employée, avec précision, en haut lieu, c'est qu'il s'agit d'hommes, de cellules, de « centrales » enfin qui sont organisés à la manière fasciste, pensent comme les fascistes, et la plupart du temps se réclament eux-mêmes ouvertement du fascisme.

Leurs objectifs ne se limitent pas à l'Algérie, il s'en faut. Leur mystique est devenue au contraire essentiellement métropolitaine. Ce n'est pas un hasard si l'organe officiel des Indépendants, dirigé par M. Roger Duchet (allié politique de MM. Bidault et Soustelle), a choisi cette semaine-ci pour faire avec une outrance nouvelle le procès de la politique étrangère et de la « politique du 16 septembre » du général de Gaulle.

« Pour le combat ultime »

Ce n'est pas la première fois, hélas ! qu'en un point quelconque du territoire algérien le terrorisme individuel sévit contre des innocents. Mais c'est la première fois — depuis mai 1958 — que la douleur, l'indignation et l'instinct de vengeance sont *politiquement* exploités et orchestrés avec une telle précision. Toutes les manifestations, toutes les motions, tous les discours et articles des ténors du 13 Mai, cette semaine, n'ont eu qu'un seul but : rendre les mesures de grâce élyséennes directement responsables des meurtres politiques. De là à déclarer que le général de Gaulle avait lui-même armé la main des meurtriers, il n'y avait qu'un pas qui, en somme, a été allégrement franchi avec le texte suivant, entre autres :

> *« L'activité actuelle du F.L.N. ne s'alimente que dans la politique de Paris. Il est temps de nous organiser pour le combat ultime (...). Il faut préparer le nouveau 13 Mai et ne plus se laisser duper (...). Nous pouvons compter sur la métropole et notamment sur une Vendée militaire d'au moins* 10.000 *hommes décidés. »*

Ces hommes du « Front National Français » et du « M.P. 13 » représentent-ils tous les Français d'Algérie? Assurément pas. Toute généralisation sur ce plan est à la fois injuste et irréaliste. De nombreux Français d'Algérie, d'authentiques libéraux, ont cru, après le 16 septembre, qu'ils pourraient avoir voix au chapitre. Mais ils n'ont aucun moyen d'expression ni d'action. Moralement condamnés au silence et paralysés en période de terrorisme individuel, ils n'auraient pu se faire entendre que s'ils s'étaient vu prodiguer les encouragements de soutien qu'ils ont vainement attendus de Paris et de la Délégation générale.

Les « fascistes » représentent-ils, pour parler impunément si haut, une partie de l'Armée ? La réponse est ici plus complexe. Chacun s'accorde à dire que, dans l'ensemble, les activistes militaires n'ont pas actuellement de préoccupations métropolitaines immédiates. D'autre part, le jeu des mutations savantes, des promotions-limogeages et des avertissements calculés (le général Massu est, par exemple, « menacé » d'obtenir le commandement des troupes françaises en A.E.F. et cette menace pèse sur lui depuis quatre mois), tout cela a atteint la symbiose ultras-Armée.

La situation fait les hommes

Mais le gouvernement découvre soudain que ce ne sont pas les hommes, surtout dans l'Armée, qui font les situations ; c'est la situation qui sécrète un certain genre d'hommes et un certain genre de comportements. Tel général de corps d'armée qui avait donné dans des périodes difficiles toutes les preuves de républicanisme, puis de gaullisme, en arrive, au bout de quelques mois algériens et d'adaptation contrainte à la guerre révolutionnaire, à un engagement politique qui implique finalement une *liaison de fait* avec les ultras.

Ce général en est venu cette semaine à étudier les incidences des mesures de grâce, de l'installation nouvelle des camps de prisonniers, de la politique d'autodétermination et même de la politique dans la Communauté, sur son action locale de pacification. Il est sincère, et simple ; lorsqu'il voit les ultras exprimer sur le plan *politique* ses propres inquiétudes *techniques*, il lui est difficile de s'y opposer. Il n'a sans doute rien à voir avec la personnalité même des ultras; envers eux ses réflexes sont plutôt hostiles. Mais il ne peut s'empêcher de se sentir exprimé par eux. En somme, et comme elle sécrète la torture, la guerre d'Algérie sécrète la guerre civile.

(Keystone.)

LE PALAIS DE L'ELYSÉE.
Cette fois, il n'y a pas d'énigme.

La décision n'est pas prise

Cela signifie aussi et surtout que les méthodes du général de Gaulle, lorsqu'elles ne débouchent pas sur une action politique rapide, sont condamnées à être sabotées du fait de la situation seule. Ces méthodes, en effet, ne peuvent en aucun cas (sinon pour donner bonne conscience) constituer une fin en soi. Elles ne sauraient être qu'un processus politique, qu'un itinéraire vers la paix. Il est illusoire de prétendre installer la démocratie dans la guerre. Il est illusoire (bien que chacun ait l'absolu devoir de la refuser et de la dénoncer là où elle s'effectue) de prétendre interdire longtemps la torture dans une guerre du renseignement. Enfin il est évidemment anarchique de faire coexister les réactions en chaîne de l'indépendance dans la Communauté avec le conflit algérien.

Mais, disent alors les officiels « libéraux », la paix ne dépend pas que de nous. A cet état de la discussion s'engage le procès bien mis au point du nihilisme militaire et de l'infantilisme politique du F.L.N. Ce procès, dans la bouche d'autorités responsables, est en passe de devenir le modèle des alibis. Car enfin, quand bien même les arguments utilisés seraient-ils les plus fondés, on est déçu de voir des hommes d'un si haut pouvoir ne pas comprendre qu'il y a une technique du libéralisme, une organisation du succès, et que les difficultés ne sont pas des obstacles mais font partie intégrante du problème que l'on a décidé de résoudre. Les difficultés posées par l'existence du F.L.N. sous sa forme actuelle sont immenses : personne ne songe à les sous-estimer. Mais le général de Gaulle, lui, sait qu'il peut les résoudre dès qu'il l'aura décidé. Il n'a pas encore pris cette décision.

Pourquoi alors se préoccupe-t-on à ce point aujourd'hui des factieux algérois ? C'est, assure-t-on, parce que le retentissement de l'agitation survient au moment où l'opinion, en métropole, s'est transformée. L'Armée ne serait plus aussi assurée qu'il y a quelques mois de la popularité en France du général de Gaulle, ainsi que de la résistance des gaullistes (de droite ou de gauche) à une action quelconque; les activistes militaires se montreraient, au contraire, sensibles à une dégradation des mœurs politiques qui leur fait identifier la Ve République à la IVe. La menace « fasciste » est-elle utilisée à nouveau pour faire peur aux politiques ? En tout cas la situation algérienne fonde désormais, et de nouveau, cette menace.

JEAN DANIEL.

Vrais
SOLDES
CHEZ
FLORENCE
14, AV. VICTOR-HUGO
Tricots-Jupes-Lingerie

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. KROUCHTCHEV N'IRA PAS A HASSI-MESSAOUD

● Le programme du séjour de M. Krouchtchev en France n'est pas encore arrêté. Mais il est d'ores et déjà acquis que le chef du gouvernement soviétique fera un vaste tour de France, de Bordeaux à Lille, en passant par Marseille, Lyon, Metz, Caen, etc. On lui montrera tout : les cathédrales, les châteaux de la Loire, Flins, Tancarville, Pont-à-Mousson, les locomotives BB et les caves à champagne de Reims. On voulait aussi lui montrer Hassi-Messaoud, mais M. « K » a dit non. Pour lui, la France s'arrêtera au vieil hexagone. Et il a substitué à l'étape du désert une autre : celle de Dijon, où il tient à saluer le chanoine Kir, qui a des ennuis avec les autorités civiles et religieuses depuis qu'il s'est avisé de « jumeler » sa bonne ville à Stalingrad et de parler de se rendre en personne sur les bords de la Volga.

LES CONSEILS GÉNÉRAUX DONNENT LE TON

● Plusieurs préfets viennent d'attirer l'attention du gouvernement sur un certain nombre de récentes délibérations de conseils généraux. Ces délibérations font ressortir une nette accentuation de l'opposition à la politique du gouvernement.

Par exemple :

— Le conseil général de la Haute-Garonne a adopté à l'unanimité le 8 janvier, en présence de l'I.G.A.M.E. M. Morin et de plusieurs parlementaires (S.F.I.O., radicaux, indépendants et U.N.R.) un vœu déposé par M. Achille Auban, conseiller général de Saint-Béat (P.S.A.). Le texte constate « une dégradation persistante des garanties légales qui doivent, dans une république, protéger la personne humaine » et « émet le vœu que, dans l'affaire Audin et toutes autres analogues, la république ne tolère aucune atteinte aux Droits de l'Homme ». Un second vœu, adopté à l'unanimité, proteste contre les saisies « moyen arbitraire de frapper lourdement la presse d'opposition ».

— Le conseil général du Finistère (qui comprend notamment le président du M.R.P., M. André Colin, et de nombreux parlementaires), le 9 janvier, a adopté à l'unanimité un texte présenté par M. Jacquin qui constate notamment « que la situation économique du département, loin de s'améliorer, s'est aggravée dans tous les domaines » et « que le malaise agricole est à l'état aigu et qu'il n'est pas besoin d'insister sur la gravité de cette situation, de récentes manifestations ayant attiré d'une façon spectaculaire l'attention du pouvoir central sur notre région ». Le Conseil « a le regret de constater qu'on n'a pas fait en métropole, précisément dans la région de l'Ouest, le même effort d'équipement que dans certaines « régions sous-développées » d'outre-mer. Il réclame « l'extension aux régions de l'Ouest des avantages du plan de Constantine ».

— Le conseil général de Lot-et-Garonne a adopté par 22 voix sur 35 un vœu présenté par plusieurs conseillers généraux radicaux, dont M. Henri Caillavet. Le texte « invite l'Exécutif à aborder immédiatement la discussion des conditions du cessez-le-feu et à préparer par des conditions politiques des élections authentiquement libres en Algérie pour aboutir à la paix ». La majorité du Conseil, d'autre part, se déclare « indignée par les rapports successifs et non démentis d'observateurs objectifs sur la torture » et « exige du gouvernement qu'il fasse cesser au plus vite d'aussi abominables pratiques ». Enfin, le texte « rappelle au gouvernement le rôle dévolu dans la République à l'Armée, qui lui doit une inconditionnelle obéissance ». Parmi les vingt-deux conseillers qui ont voté ce texte se trouvent plusieurs parlementaires, dont deux sénateurs, qui avaient soutenu fidèlement jusqu'à présent la politique du gouvernement.

Une réforme « jeune » du spectacle : l'entrée gratuite

Depuis un an les New-Yorkais vont au théâtre gratuitement. Les stations d'essence et certains magasins remettent des timbres-théâtre à leurs clients. Ceux-ci les échangent ensuite contre des billets.

Bientôt les Italiens trouveront dans des paquets de lessive, de café, de biscuits, etc., des tickets permettant d'entrer dans les cinémas.

Cette idée, due à un jeune metteur en scène français, permettrait de résoudre la crise et de « démocratiser » le spectacle en développant la fréquentation des salles. Actuellement, son opération s'installe dans Paris où des dizaines de magasins distribuent déjà des « Chèques-Spectacles » à tout acheteur. De nombreuses demandes l'incitent à étendre sa formule à toute la France, en Belgique, etc. Grâce à ce « Leclerc du spectacle », chacun pourra se rendre gratuitement au théâtre, au cinéma ou à un match, sans avoir à se déranger pour louer ses places. Ce système, qui ne peut qu'entretenir la fidélité de la clientèle des commerçants, est basée sur l'exclusivité dans un secteur, éliminant ainsi la concurrence. Actuellement, c'est à qui obtiendra rapidement cette exclusivité, ce moyen publicitaire devenant très populaire.

Renseignements : « Chèques-Spectacles », 9, rue Boissy-d'Anglas, Paris (8ᵉ), ANJ. 70.49.

Communiqué.

LES INDÉPENDANTS ET M. PINAY

● Dans le dernier éditorial de « France Indépendante », M. Roger Duchet, qui dirige le Centre National des Indépendants, écrit :

« C'est Antoine Pinay qui a réalisé le redressement financier. Il serait fort malhonnête de lui créer des difficultés... Nul ne doit ignorer la volonté intransigeante des indépendants de défendre, même au prix d'une crise de majorité, une politique financière et économique qui a favorisé l'expansion et sauvé la monnaie. »

Les indépendants avaient eu l'occasion de défendre cette politique le 18 décembre, lors du vote du budget qui en était l'expression.

Sur 119 députés inscrits à leur groupe, 31 seulement avaient voté « pour », tandis que 37 votaient contre et 48 s'abstenaient.

M. GEORGES SAUGE LANCE SES « COMITES CIVIQUES »

● Au cours de la réunion organisée mardi à la Mutualité par M. Georges Sauge, leader du « national-catholicisme » (et présidée par M. Vaschetti, député U.N.R.), la création dans toute la France de « comités civiques », « apolitiques et anticommunistes », a été annoncée officiellement.

Le tiers environ des trois cents personnes présentes s'est immédiatement inscrit, s'engageant à constituer des comités d'arrondissement, d'anciens combattants, de jeunes ou de professionnels. Les comités constitués devront soumettre leur homologation à un « Centre de liaison national », où ils prendront directives et instructions. « L'instruction N° 1 » précise que les comités civiques devront « essaimer rapidement sur les plans locaux et professionnels... dans les communes, les quartiers, les entreprises, les écoles, les facultés », « multiplier les réunions d'information et de formation, réunions familiales, réunions de discussion, réunions de café, réunions publiques, manifestations régionales, etc. ». Les comités civiques devront enfin « démarcher individuellement ou en groupe pour récolter immédiatement des fonds à la souscription nationale ».

Au cours de la réunion, M. Sauge s'est placé sous la houlette du cardinal Ottaviani, qui vient de condamner la politique de détente. « Les comités civiques, a déclaré M. Sauge, constitueront sur toute la France un réseau qui mettra en échec le réseau communiste. »

Les comités civiques ont été appelés au combat et aux manifestations de rue par le général Chassin, qui a conclu son intervention en déclarant : « M. K. doit repartir la paille au c.. ».

LES NÉGOCIATIONS POUR L'INDÉPENDANCE DU MALI

● Les discours de Saint-Louis et de Dakar, par lesquels le général de Gaulle reconnaissait au Mali le droit d'accéder à la « souveraineté internationale » vont maintenant recevoir leur application : lundi, s'ouvre à Paris, entre la France et le Mali, une négociation délicate et décisive pour l'avenir.

1) C'est la première brèche ouverte dans la Communauté édifiée il y a un an.

Les discussions porteront, en effet, sur le transfert au Mali des compétences jusqu'ici réservées au Président et au Conseil exécutif de la Communauté, ainsi qu'aux « ministres chargés des affaires communes » (tous métropolitains) : la diplomatie, la défense, l'enseignement supérieur, la monnaie et bon nombre de pouvoirs en matière économique et financière.

Elles auront aussi pour objet d'organiser une « association économique et politique durable » entre la Communauté et le Mali. D'où la question cruciale : quelle dose d'indépendance et de responsabilité réelles du Mali la France estime-t-elle compatible avec une telle association ?

On notera l'avertissement de Sekou Touré : « Tout accord confisquant la monnaie ou l'armée d'un pays africain serait sans avenir. »

2) La portée de cette négociation dépasse de loin son objet immédiat.

C'est la première fois que l'une des anciennes possessions françaises est en passe de devenir indépendante sans guerre de retardement (comme l'Indochine et l'Algérie), ni tension politique sérieuse (comme en Tunisie, au Maroc, en Guinée et au Cameroun). La façon dont sera pris ce virage est essentielle : déjà la date de la négociation suivante (avec Madagascar le 10 février) est fixée ; d'autres suivront à brève échéance. C'est donc une négociation-test qui s'ouvre.

LES SYNDICATS ONT LACHE DU LEST

● Les rapports entre gouvernement et syndicats du secteur public se sont brusquement détendus. Le gouvernement a fait des concessions, et celles des syndicats ne sont point négligeables.

Le fait frappant, c'est que les syndicats présentent, à leurs adhérents, comme plus avantageux qu'il ne l'est réellement, l'arrangement qu'ils viennent de conclure.

Au début de décembre dernier, en effet, les syndicats du secteur public revendiquaient une augmentation de 20 % environ :

— 11 % leur étaient dus, disaient-ils, en raison du retard (reconnu par le gouvernement en 1957) des salaires du secteur public sur ceux du secteur privé ;

— l'augmentation du coût de la vie en 1959 était d'autre part estimée par eux à plus de 10 %.

Le 28 décembre dernier, les syndicats du Gaz et de l'E.D.F. obtinrent 4 % d'augmentation. Pour 1960, le gouvernement (sous la pression de M. Pinay)

Électricité de France

Emprunt 1960

Obligations 5 %
émises à 250,00 NF
remboursées à 275,00 NF
en 20 ans
par tirages au sort
(1er tirage Décembre 1960)
Jouissance 10 Janvier 1960

— Il me turlupinay... Mais il rupinay !

entendait n'accorder que 2,5 % d'augmentation.

Or, l'arrangement conclu lundi prévoit une augmentation des salaires, par paliers successifs, de 11 % d'ici fin mai 1960, large concession gouvernementale. L'augmentation réelle, toutefois, ne sera que de 8 % (une prime de productivité prévue ne devant en effet pas être versée). La réduction de la prime d'ancienneté, d'autre part, limitera à un peu plus de 3 % l'augmentation de la masse des salaires effectivement versés par le Gaz et l'E.D.F. en 1960.

On est donc loin de l'augmentation réelle de 11 % annoncée par l'ensemble de la presse et loin également d'un réel succès syndical.

Un arrangement similaire va intervenir avec la S.N.C.F. Toute menace de troubles sociaux dans le secteur public semble actuellement écartée.

NOUVELLE MÉTHODE D'INTERROGATOIRE

● Une nouvelle méthode d'interrogatoire des prisonniers et des suspects a été inaugurée depuis quelques semaines en Algérie. Il s'agit du système dit de narco-analyse. Le sujet est endormi par des produits qui le mettent en état, dans son sommeil, de répondre aux questions qui lui sont posées sans que le barrage de la conscience lui permette soit de mentir, soit de ne pas répondre.

Cette méthode est appliquée par des médecins psychiatres militaires et notamment par de jeunes officiers médecins rappelés ou faisant partie du contingent.

POURQUOI LA CRISE DANS LES CAMPAGNES

● Trente mille paysans de Vendée, des Charentes et de la Vienne sont allés clamer, lundi dernier, à Niort, leur indignation contre la politique agricole du gouvernement.

Cette manifestation a été précédée de sursauts analogues en Bretagne, en Normandie, dans le Nord et dans le Bassin parisien.

Presque toutes les régions d'élevage se sont ainsi mobilisées, depuis le début de l'année, et la presse agricole dénonce avec violence « le pourrissement lent du marché français de la viande sous la masse d'intermédiaires abusifs dont l'existence était à peine justifiée il y a cinquante ans déjà (« Terre Nouvelle »), ou « la responsabilité du marché parisien dans l'anarchie qui règne dans ce secteur » (« Jeunes Agriculteurs »).

Le « circuit court » de la viande, « enrayé à l'heure actuelle par des ententes entre grossistes et détaillants », devient ainsi une revendication du monde paysan. Le ministre de l'Agriculture, M. Rochereau, rentré d'une tournée dans les provinces, a immédiatement demandé qu'on en tienne compte dans le programme qu'on élabore actuellement au ministère.

Les griefs du monde paysan sont multiples. Le prix des produits industriels nécessaires à l'agriculture a augmenté de 10 % au cours de la dernière campagne, les prix de gros agricoles de 5,5 % seulement. La commission des finances du Sénat (rapport Pellenc) évalue à 6 % la baisse du pouvoir d'achat des ruraux.

Une enquête de l'I.N.S.E.E. estime que le revenu par agriculteur a augmenté de 25 % seulement en dix ans (contre 46 % pour les non-agriculteurs), alors que la productivité par agriculteur a plus que doublé durant la même période.

Les chiffres du commissariat au Plan, d'autre part, font ressortir un retard de plus d'un an sur les objectifs fixés en 1957. Retard impossible à combler, les crédits de 1958 et 1959 ayant été inférieurs aux hypothèses les plus faibles du Plan. Les crédits prévus pour l'agriculture en 1960, s'ils marquent une augmentation, restent inférieurs de 13 % (en francs constants) à ceux de 1957.

La création d'un marché européen unique des produits agricoles est en principe prévu pour fin 1965. Le programme que le ministère de l'Agriculture entend soumettre au Parlement en avril prochain tiendra compte de ce fait. Mais il devra concilier les dépenses nécessitées par ce programme avec l'équilibre budgétaire et la masse des charges improductives supportées par l'Etat.

Martial
Le cadeau idéal...
LE POUSSINET, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16×9×5. Poids 750 gr. PO-GO
Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste
Prix : 27.950 fr. (279,5 NF)
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses
Dém. chez tous nos agents. Doc. sur dem.
Constr. C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris (1er) - LOU. 56.47

HOLMES
à partir du 9 Janvier
Solde sa collection d'hiver
PARDESSUS - AUTO-COATS - LODENS - VESTES DE PEAU - COSTUMES ET ENSEMBLES SPORT
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57 03
PUBLICITÉ

LA GRANDE SÉVERINE
vous offre ses
Petits Soupers
après le théâtre (de minuit à 2 heures)
Blinis à la Russe,
Chili con Carne,
Gratinée Lyonnaise,
Fruits de Mer, etc.
de 12 à 15 NF boisson comprise
Danton 15-54
7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'église)
FERMÉ LE DIMANCHE

POLITIQUE

Le dossier Pinay

En mai 58, M. Antoine Pinay a pris la tête du mouvement parlementaire pour l'appel du général de Gaulle. Ensuite, le général a fait toute confiance à son ministre des Finances. D'où vient donc le conflit qui les oppose en public ? C'est une histoire très compliquée. Jean Cau a mené l'enquête.

TANT va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Tant a menacé M. Pinay de prendre la porte, qu'à la fin on la lui a ouverte. Pinay part, Pinay ne part pas, Pinay veut partir, Pinay ne veut pas partir... Il y a eu, comme on dit au cinéma, du *suspense*.

Tout bon suspense qui, brusquement, éclate, doit venir au terme d'un processus se déroulant avec une grande rigueur logique à travers d'apparentes obscurités. Le « *suspense*-Pinay » n'a pas manqué à la règle. C'est un conflit politique, ont dit les uns ; un conflit économique, ont affirmé les autres. C'est, en fait, un conflit *logique*.

Les choses, comme on dit, étant en France et en 1960 ce qu'elles sont et devenant nécessairement ce qu'elles deviennent, on peut dire que M. Pinay a commencé à « partir » le jour même où il est devenu ministre des Finances.

> « *Mais*, dit un membre du gouvernement, *à force d'entasser le linge sale, on n'arrive plus à le laver en famille. Il y en avait trop. Pinay l'entassait à plaisir.* »

Tout le monde connaît M. Pinay : propret, droit comme un I, chapeau vissé sur sa tête. Tout le monde sait qu'il est de Saint-Chamond où il possède une affaire de tannerie et qu'il proteste volontiers — contre les « Parisiens » — de son amour et de sa connaissance de la province. Que du « provincial », il s'attribue les qualités de prudence et de sagesse. « *Je ne suis pas un risque-tout* », dit-il. Tout le monde sait aussi — peut-être — qu'il est têtu, coléreux et ne se laisse pas marcher sur les pieds. Enfin, M. Pinay a « ses idées » et n'en change pas si facilement. Lorsque cela lui arrive, il en souffre et, comme Clovis, se souvient du vase de Soissons.

L'apôtre du libéralisme

Il souffrit ferme en décembre 1958. Les projets élaborés par le comité présidé par M. Rueff ne furent pas tous de son goût et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il accepta en particulier la dévaluation et les investissements budgétaires. Ses plus farouches adversaires reconnaissent qu'il assuma ensuite courageusement l'orientation de la politique économique ainsi choisie par le gouvernement. Mais, ajoutent-ils :

> « *Ce fut contre ses convictions intimes. Aussi bien n'a-t-il pas le droit, aujourd'hui, de se proclamer le sauveur de l'économie française et d'oublier qu'on eut toutes les peines du monde, à l'époque, à lui arracher sa signature.* »

Cette attitude de docilité, M. Pinay ne la soutint pas longtemps. Très tôt, il commença à broncher sous le joug et à déclarer à tout venant que le libéralisme économique dont il était l'apôtre courait des dangers de mort. « *J'ai vingt-trois collègues technocrates qui passent leur temps à se ruer sur moi !* », disait-il.

Il y avait cela. Il y avait aussi que M. Pinay a le sentiment de sa popularité. Il sait qu'il possède un nom. Depuis 1952, Pinay = Confiance.

Appelé à être le ministre des Finances du général de Gaulle, l'orgueilleux petit homme ne supporta pas sans malaise l'écrasante présence de ce dernier. Si de Gaulle est de Gaulle, Pinay, après tout, est Pinay et le ministre des Finances avait à peine moins le sentiment « *d'être la France* » que le Président de la République.

En conseil des ministres, bientôt, non seulement le maire de Saint-Chamond osa prendre la parole — alors que ses collègues se terraient dans des silences respectueux — mais il alla jusqu'à critiquer ouvertement certains aspects de la politique étrangère du Père de la Patrie en même temps qu'il défendait avec âpreté son fief : les finances.

S'opposer au général de Gaulle et être l'un de ses principaux ministres n'est pas commode. Ou bien on s'en va et, de l'extérieur, on critique. Ou bien on reste et, à l'intérieur, on s'aligne. M. Pinay, lui, découvrit un truc : bouder et manifester son indépendance tout en restant. Alors, ses adversaires :

> « *Depuis des mois, il ne fait rien, sauf de l'obstruction. Il garde les dossiers sous le coude. Il voyage tout le temps. Il ne met pas les pieds au Parlement lors de la discussion du budget. Non content de bouder, il veut qu'on le sache et met une insolente affectation à faire remarquer son attitude. Lui demande-t-on s'il a lu le dernier discours du Premier ministre ?* « Je n'ai pas de temps à perdre », *répond-il. Le chancelier Adenauer vient-il à Paris ? Il le prend dans un coin et, point par point, démolit la politique du général. Ce qui fit dire au chancelier — songeant au docteur Ehrard — dès que M. Pinay eut le dos tourné :* « Décidément, « ils » sont tous les mêmes ! » *Bref, ça ne peut plus durer. M. Debré est exaspéré et le général en a assez ! Il fallait qu'un jour ou l'autre la bagarre éclate. Comme l'a dit de Gaulle :* « M. Pinay s'est trompé de République. » *Il se croit sous la IVe où on pouvait allégrement saboter la politique d'un gouvernement dont on faisait partie.* »

M. JEANNENEY ET M. DEBRÉ (*).
Briser la forme pour sauver la foi.
(Agip.)

Les orties et les roses

Le 30 décembre 1959, M. Pinay déclarait :

> « *Que le général de Gaulle et M. Debré puissent envisager de faire la politique des socialistes, cela paraîtrait déjà très étonnant. Mais que l'on veuille faire appliquer par moi une telle politique, c'est tout à fait hors de question.* »

La hache de guerre est déterrée. Dès lors, M. Pinay, sachant qu'il est allé — en toute conscience — trop loin, prépare sa sortie et donne mission à des fidèles de son cabinet de rechercher le meilleur point de chute économique. Il a l'embarras du choix, mais, en habile politique rompu à ces jeux, il veut — selon le mot d'un adversaire U.N.R. — « *tomber sur des roses et non sur des orties* ».

Il existe, par exemple, un projet de réforme de la Sécurité sociale, mijoté par M. Bacon, qui opérerait une remise en ordre des structures, mais dont la mise en application coûterait quelques milliards. Aller contre ? Non, c'est un thème antisocial. S'en aller en échauffant une querelle sur ce terrain et la réputation que M. Pinay a d'être « un bon patron » s'en trouverait ternie. Terrain abandonné !

Mettre peut-être alors l'accent sur tous les litiges qui opposent le ministre des Finances à M. Sudreau ? Ce dernier demande des rallonges de crédit pour le secteur public, désire que les loyers des offices d'H.L.M. soient majorés de 10 à 20 %, afin de rendre rentable la construction, projette en même temps la majoration et l'extension de l'allocation-logement, etc. Se battre sur ce terrain ? Non. M. Sudreau ne passe pas pour incompétent et ses initiatives trouvent certains échos « populaires ». Terrain abandonné !

M. Pinay décide alors de foncer sur deux autres de ses collègues : M. Michelet et M. Jeanneney. Le terrain, on va voir pourquoi, lui apparait, cette fois, propice. « *Des roses !* »

Qu'il fallait aménager le Code du commerce, c'était une affaire entendue et M. Gazier, en son temps, en avait lancé l'idée. Reprise par M. Michelet, à la demande de M. Debré, cette idée est devenue un avant-projet qui, pour l'essentiel, codifie les dispositions contenues antérieurement dans les lois sur les sociétés.

Cependant, en l'élaborant, M. Michelet se sentit démangé par l'envie de jouer une excellente farce à M. Pinay (qu'il ne porte pas dans son cœur) et produisit l'article 767 qui déclare :

> « *Dans les sociétés qui emploient plus de cinquante salariés ou qui contrôlent des sociétés de cette nature, le conseil d'administration doit comprendre parmi ses membres un quart au moins de salariés de la société ayant cinq ans de présence effective. Les membres sont élus, dans des conditions fixées par un texte réglementaire, par les salariés de la société sur présentation des syndicats affiliés aux organisations syndicales les plus représentatives...* »

Le vrai challenger

M. Michelet s'amusait. Il savait pertinemment que « *l'organisation syndicale la plus représentative* » est, dans 90 % des cas, la C.G.T. et que le Premier ministre, de toute façon, s'élèverait « *contre l'entrée des communistes dans les conseils d'administration* ». En réalité, il jouait double jeu pour pousser à bout M. Pinay. Il faisait mine de relancer la grande idée gaulliste de l'association capital-travail (et de ce côté-là se « couvrait » du côté de M. Debré), mais profitait de l'occasion, quitte à saborder la fameuse idée, pour faire se déchaîner M. Pinay. Ce qui n'a pas manqué d'arriver.

Sauf qu'en cette affaire, personne n'est dupe. Ni M. Debré qui a compris la tactique du garde des Sceaux, ni M. Pinay, dont la colère, ici, est de comédie. En effet, le ministre des Finances n'ignore pas — après l'expérience des comités d'entreprise — primo, que la présence dans les conseils d'administration de salariés ne mettrait pas l'économie française « *entre les mains des communistes* ». C'est une baliverne. Secundo, il n'ignore pas non plus que le projet n'est qu'un « avant-projet » et serait sabordé à son terme, s'il restait en son état actuel, par M. Debré lui-même. Tertio, il n'ignore pas enfin que cet avant-projet mythique a été lancé pour provoquer sa seule irritation.

En ce cas, pourquoi fonce-t-il ? Parce qu'il veut prendre ses adversaires au machiavélisme de leur propre jeu. Crier au péril communiste, c'est toujours rentable et de nature à inquiéter les patrons, si « bons » soient-ils. Outre cela — et si par miracle cet avant-projet dans sa forme actuelle devenait effectif — M. Pinay sait que nombre de patrons U.N.R. « de choc » s'en accommoderaient. Mais point les patrons Indépendants dont le tanneur de Saint-Chamond se veut le plus exemplaire représentant. En cela l'irritation de M. Pinay n'est donc, peut-être, pas tout à fait jouée.

Quoi qu'il en soit, le vrai « challenger » de M. Pinay est M. Jeanneney, ministre de l'Industrie et ami de longue date de M. Debré dont il partage les idées. Cet adversaire est du goût du ministre des Finances. A la bonne heure. Ce dernier a trouvé le terrain idéal pour y chuter. C'est en brandissant le drapeau du libéralisme troué de balles par les forcenés de l'étatisme, que M. Pinay regagnera sa tente.

Le même arbre

Ici, encore, la vérité s'avance masquée : libéral, M. Jeanneney l'est autant que M. Pinay, mais il estime que le capitalisme n'est pas gagnant de soi-même. Il lui faut ici un tuteur, là une greffe, là un émondage. Pour M. Pinay, il faut laisser pousser. L'un et l'autre, en tout cas, s'occupent du même arbre et lorsque M. Pinay traite M. Jeanneney de « socialiste », son propos relève ou de la galéjade, ou de la mauvaise foi, ou — ce qui est plus probable — de la passion idéologique.

Oui, M. Pinay est un idéologue. Pour lui, le « libéralisme » est une doctrine pleine, ronde, close. Ceci est libéral. Et ceci ne l'est pas. Le libéralisme est un credo et M. Pinay ne veut pas savoir que ceux qui sauvent parfois les religions dégénérées sont souvent les hérétiques, sauveurs de la foi parce que briseurs des formes.

Ce furent donc d'abord quelques escarmouches et les adversaires ne firent que se tâter. A l'automne dernier, M. Pinay se déclara partisan d'une baisse des prix de l'énergie. L'Etat, disait-il, donnera ainsi l'exem-

(*) Avec (à leur droite) le doyen Hamel dans les nouveaux bâtiments de la Faculté de Droit.

ple de la baisse et amorcera une réaction en chaîne. M. Jeanneney refusa en affirmant impossibles de telles baisses dans le secteur nationalisé (charbon, gaz, électricité) dont il a la responsabilité. Il fit mieux : il contre-attaqua en demandant une augmentation des prix du fuel, afin de créer une caisse destinée à la reconversion des charbonnages. Ni les baisses de M. Pinay ni la hausse de M. Jeanneney n'intervinrent. Round nul.

Fin novembre, sur l'initiative de M. Debré, un comité d'experts présidé par M. Rueff était créé aux fins d'une nouvelle orientation de la politique économique. Ce comité (truffé d'amis de M. Jeanneney) ne comprend pas un seul fidèle du ministre des Finances auquel, en fait, il se substitue. Round pour M. Jeanneney.

Dans le courant du mois de décembre, M. Jeanneney, soutenu par M. Debré, pose le problème des salaires dans le secteur nationalisé. On parle d'augmentations... M. Pinay est contre. Léger avantage à M. Jeanneney.

Un classicisme de droite

Fin décembre, le ministre de l'Industrie attaque enfin carrément et propose la création de la S.I.P. (Société industrielle des Pétroles) où l'Etat serait majoritaire à 87 %. Selon M. Jeanneney, les sociétés productrices de pétrole et de gaz sahariens doivent posséder leurs propres moyens de raffiner leur brut et des réseaux de distribution pour le vendre. M. Jeanneney a l'appui de M. Guillaumat qui dirigeait autrefois le B.R.P. (Bureau des recherches de pétroles) et de M. Goetze qui est à la tête de la S.N. Repal — ex-conseiller économique du général de Gaulle, d'ailleurs encore écouté par celui-ci.

M. Pinay, au vu de ce projet, voit « rouge ». Ça, c'est de la technocratie ou il ne s'y connaît pas. Ça, c'est de l'étatisme éhonté ou il ne mérite pas le nom de libéral. Lui, il est pour une totale collaboration avec les sociétés privées, françaises et *étrangères*, pour l'exploitation, le raffinage et la distribution du pétrole. Un abîme sépare le ministre des Finances du ministre de l'Industrie. Curieux abîme si l'on en examine le fond. En effet, en bonne doctrine, le libéralisme de M. Pinay n'a pas de patrie. Il est, au sens étymologique du mot, catholique et poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences par M. Pinay.

Son classicisme « de droite » est d'une admirable logique. Telle, d'ailleurs, qu'elle le mène à refuser ses deniers lorsqu'il s'agit de financer le plan de Constantine, particulièrement l'aciérie de Bône (« *Pas rentable* », dit-il) et donc, par ce biais, à critiquer la politique algérienne du général de Gaulle. Telle encore qu'il estime tout à fait souhaitables « *les évolutions nécessaires* » des pays de la Communauté si elles s'accompagnent de la réduction des efforts financiers auxquels ils nous obligent. Si bien que l'orthodoxie droitière de M. Pinay arrive — par quels détours ! par quels malentendus ! — à lui donner de bizarres allures de gauche...

M. Jeanneney n'a pas ce classicisme rigoureux. Sa manière d'être « de droite » est à la fois plus moderniste et plus dangereuse. En effet, si ses projets pétroliers ressemblent, à la limite, à ceux que l'on évoquerait en cas de nationalisation de l'industrie pétrolière par un gouvernement socialiste, il est bon de ne pas confondre — comme le fait M. Pinay — étatisme et socialisme. L'étatisme de M. Jeanneney est celui d'un Etat fort, *mais* gaulliste, non point celui d'un Etat fort *et* socialiste. Pour s'en convaincre, il n'est que de songer à l'instrument que représenterait la S.I.P. comme moyen de souder encore davantage les intérêts de l'économie française à la guerre d'Algérie (1).

— Il se prend pour Pinay !
— Il se prend pour de Gaulle !

Les deux oreilles

Le deuxième projet de M. Jeanneney — la création d'une Banque d'affaires appelée Bureau de développement industriel — horrifie au moins autant M. Pinay. Le propos de M. Jeanneney — toujours inspiré par M. Debré — est clair : un Etat moderne doit produire. Pour produire, il faut investir. Si l'initiative privée renâcle, l'Etat doit pallier ses défaillances. Deux raisons d'activités pour ce Bureau de développement industriel, tel que le conçoit M. Jeanneney : poursuivre l'effort d'investissement au-delà du secteur nationalisé ; avoir un outil économique permettant, le cas échéant, de soutenir discrètement ou de renforcer tel ou tel secteur de l'économie mis en péril par la concurrence du Marché commun.

En fait, quatre problèmes hantent M. Jeanneney :

1) Les chantiers navals. — La France est équipée pour produire 700.000 à 800.000 tonnes par an, alors qu'elle ne peut écouler que de 300.000 à 400.000 tonnes. Après le boom de l'après-guerre et de ces dernières années, deux raisons à cette crise : les bateaux sont plus gros et plus rapides ; le raccourcissement du circuit pétrolier (Algérie-France) oblige à freiner la construction des tankers. Donc, obligation de fermer les chantiers ou de reconvertir.

M. Jeanneney dit : seul l'Etat peut s'atteler à cette tâche. M. Pinay répond : il n'existe pas un seul chantier qui ne soit soutenu par des groupes financiers très importants. Jamais ceux-ci ne laisseront « tomber » et ils reconvertiront eux-mêmes. Le danger de non-reconversion n'existe pas.

2) Les Houillères. — Il y a surproduction. Nous sommes obligés soit de fermer les puits, soit de diminuer la production. M. Jeanneney dit : grâce au B.D.I., nous éviterons la catastrophe en aidant les industries à utiliser tous les bas produits de la houille. M. Pinay répond : projet chimérique à moins de créer de nouvelles industries d'Etat d'une rentabilité plus que douteuse.

3) Les arsenaux et l'aéronautique. — Ils occupent des masses d'ouvriers qui sont pratiquement fonctionnaires d'Etat. Or, la création d'une force de frappe atomique nécessite la mise sur pied d'industries nouvelles, très spécialisées et de peu de main-d'œuvre. M. Jeanneney dit : il faut reconvertir. M. Pinay reste sceptique lorsqu'on lui parle de « la force de frappe ».

4) Les régions sous-développées en France. — M. Jeanneney dit : il faut reconvertir, industrialiser, favoriser des déplacements de main-d'œuvre, etc. M. Pinay répond : depuis quatre ou cinq ans, un effort a été fait en ce sens et n'a pas réussi. Pour des raisons historiques et naturelles, ces régions sont très difficiles à industrialiser. La main-d'œuvre, en France, n'est pas mobile. Casse-cou ! Laissons cela à l'initiative privée ! Et, surtout, ne réveillons pas la bête socialiste !

On le voit, M. Jeanneney veut sinon avancer, du moins bouger et « *engager l'Etat* » ; M. Pinay — toujours fidèle à lui-même — veut laisser faire et en aucun cas n'accepte de doubler l'initiative privée. Il se trouve que M. Jeanneney a deux oreilles : celle de M. Debré et celle du général de Gaulle.

Et la crise a éclaté. Samedi dernier, M. Debré reçoit M. Pinay pour lui signifier que « la coexistence est devenue impossible ». Au général de Gaulle, M. Debré fait valoir deux arguments pour obtenir la tête du ministre des Finances : celui-ci, d'une part, sape l'autorité de l'Etat par son obstination et son indiscipline ; d'autre part, s'oppose aux subtils desseins gaullistes de politique étrangère en proclamant sa fidélité inconditionnelle à « l'atlantisme » et en qualifiant de « *louvoyante* » la politique européenne du général.

St-Chamond-les-deux-Eglises

Les risques d'un départ du ministre des Finances — fuite de quelques centaines de millions de dollars, baisse en Bourse — ont été pesés. Ils ne sont pas dramatiques ; dans un mois, dit M. Debré, ils seront conjurés. L'opposition faisant suite à un tel départ a été estimée : d'un côté, le patronat, mais celui-ci, en France, est trop éclaté et ne va jamais à la bataille en bon ordre ; d'un autre côté, les banques, mais les quatre banques-clefs sont nationalisées et permettraient de réduire considérablement les dangers d'un affolement boursier. Donc, on peut y aller.

A M. Debré, maintenant déterminé, M. Pinay répond : « *Je ne suis pas votre ministre, mais celui du général de Gaulle.* » Dans l'entourage du Premier ministre, l'humeur redouble alors et les mots décisifs sont brutalement lâchés : l'opposition de M. Pinay n'est pas essentiellement « économique », mais « politique ». Et c'est à un chantage politique que se livre le ministre des Finances. Ses buts : provoquer l'éclatement du gouvernement ; en suite de quoi le général de Gaulle dissout l'Assemblée ; l'U.N.R. est laminée lors de nouvelles élections et les Indépendants reviennent plus forts ; M. Pinay est nommé Premier ministre ; ou ça mar- →

(1) Voir en pp. 8, 9, 10, l'enquête de Michel Bosquet.

che et le général de Gaulle accepte que M. Pinay fasse la politique de M. Pinay, ou ça ne marche pas, mais M. Pinay, appuyé par son parti, ne cède pas ; en ce dernier cas, le général de Gaulle retourne à Colombey et M. Pinay — par 70.000 « notables » — est nommé Président de la République.

Délire ! répond le ministre des Finances : « *Si je quitte le gouvernement, je me retirerai à Saint-Chamond. Je ne ferai plus de politique. Je ne me représenterai même plus à la présidence du Conseil général de la Loire !* » Mais même cette manière d'annoncer sa retraite rend M. Pinay suspect de lèse-gaullisme grave. Le ministre des Finances est un « *politique* » blanchi sous le harnois, fait-on remarquer ; il aime le pouvoir, ajoute-t-on, et se sait populaire. En conséquence, une rupture aussi catégorique se veut symbolique et, dans l'esprit de M. Pinay, l'autre nom de Saint-Chamond pourrait bien être Colombey.

La perche

De tout cela, qu'a pensé le Sphinx élyséen ? Si l'année 60 commence mal, l'année 1959, pour lui, a fini de bien irritante façon. Anciens combattants, querelle scolaire, problème algérien et jusqu'à ces comiques crêpages de chignon autour de M. Malraux, tout a incliné sa méditation vers sa pente la plus naturelle : le mépris. Or, quand on méprise, ou on s'en va, ou on ordonne. De Gaulle, cette fois, ne s'est pas retiré dans le Midi pour annoncer à son retour (comme il le fit en 46) son intention de s'en aller.

Déjà, en décembre, il a prévenu ses ministres : les partis politiques se révélaient incorrigibles, les mœurs de la IV^e^ refleurissaient, le système parlementaire qui, de par sa grâce, avait obtenu quelque sursis se remettait à faire des siennes... « *S'il faut changer le gouvernement,* annonça-t-il, *on le changera. S'il faut changer l'Assemblée, on la changera ; s'il faut changer la Constitution, on la changera !* »

De là à prêter au Président de la République l'envie de « *tout balancer* » — comme l'a assuré une personnalité U.N.R. — de provoquer un référendum (« *Approuvez-vous, oui ou non, la politique du général de Gaulle ?* ») et de gouverner en faisant jouer l'article 16 de la Constitution qui lui donne tous pouvoirs... Mais c'est sans doute aller trop vite et précipiter le cours logique des événements.

Quant à M. Pinay, c'est vrai, il s'est trompé de République et ignore que les partis politiques sont devenus des « rubriques ». Il fait « comme si ». Dans sa naïveté d'homme de droite « classique », il ne comprend pas que la fin d'une politique — dont il fut le seul à mimer les gestes en Conseil des Ministres — est irrémédiablement condamnée par la montée, logique, d'un ordre de plus en plus nouveau.

Têtu, il se bat. Et, devant le tanneur de Saint-Chamond, le grand Charles de Gaulle hésite. Trancher dans le vif, voilà la tentation. Voilà de l'autorité ! Mettre des gants, voilà peut-être la sagesse. Et si, par exemple, il installait M. Pinay sur un fauteuil de ministre d'Etat en le priant de s'y tenir bien sage ? La perche est tendue au ministre des Finances qui s'en saisit mais tire dessus : « *Je ne suis pas fait pour tenir compagnie à M. Jacquinot* », dit-il, sarcastique, en sortant de son entrevue avec M. Debré. Ministre d'Etat, d'accord, il accepte à condition de superviser tous les ministères économiques. Matignon tempête. L'Elysée s'étonne de l'outrecuidance de M. Pinay et de son art de n'accepter les strapontins que pour y régner. Ignore-t-il que la foudre peut s'abattre sur sa tête ? Non, il sait ce qu'il représente. Il sait que si les « modernistes » de droite n'ont pas fini de nous dire notre bonheur d'avoir un Etat fort — et qui, par « la force des choses », est appelé à l'être de plus en plus — lui, Antoine Pinay, sert à donner au régime un visage rassurant et bonhomme. Car enfin, *après* de Gaulle ? Et même *sous* de Gaulle ? *Derrière* de Gaulle ? Et si, un jour, cette suprême dérision nous était infligée : nous souvenir de M. Pinay comme un de ceux qui, *à leur manière*, croyaient encore à la liberté ?

JEAN CAU.

(A. P.)

MM. BAUMGARTNER ET RUEFF.
Au temps des « rubriques ».

PÉTROLE

Au royaume du Cartel

● ***Une lutte sourde et violente, qui est devenue politique, se livre autour de la « commercialisation » du pétrole français. Michel Bosquet découvre les antagonistes.***

DEPUIS un mois, le pétrole de Hassi-Messaoud s'écoule par Bougie. Depuis un mois également, des « fuites », parfois volontaires, attestent qu'une partie extrêmement serrée se joue dans les coulisses du pouvoir. Directement ou indirectement, elle met aux prises certaines des forces principales qui dominent la France : des secteurs de la grande finance internationale et de la haute administration de l'Etat ; des personnalités militaires et sahariennes, plusieurs ministres.

L'enjeu de la partie, c'est l'avenir économique — et peut-être politique — de la V^e^ République. Mais la partie est si complexe, les impératifs matériels sont si étroitement liés aux volontés politiques qui prennent appui sur eux, que la nature de l'enjeu échappe complètement à l'opinion et à certains protagonistes eux-mêmes. Essayons d'y voir clair.

Jusqu'à la découverte de Parentis, en 1954, et de Hassi-Messaoud, en 1956, les capitaux privés français avaient manifesté une répugnance invincible à s'investir dans la recherche pétrolière. L'affaire leur semblait trop risquée. Il fallut l'intervention de l'Etat, en 1920, pour conserver à la France une part (23,75 %) des gisements d'Irak ; c'est l'Etat encore, en 1930, qui dut suppléer la défaillance des capitaux privés dans le domaine du raffinage.

La position du Cartel

Au lendemain de la guerre, pendant que l'Italie développait, avec des capitaux publics, son industrie nationale de forage, de raffinage et de distribution, la France abandonnait l'essentiel de son secteur pétrolier au Cartel international du pétrole, dont les sept compagnies géantes règlent entre elles la production, les prix et la répartition du marché dans le monde occidental (1).

(1) Voir « L'Express » n° 371 du 24 juillet 1958.

vraie baisse sur les vrais BIC

la cartouche
"encre à réaction"
(sous tube verre : conservation illimitée)

au lieu de
0.80 NF
(80 F.)

nouveau prix
0.50 NF
(50 F.)

baisse importante
sur 5 autres modèles

BIC

Sans doute, l'Etat avait son mot à dire dans ce secteur : il détient 40 % des voix dans les Compagnies françaises des Pétroles (C.F.P.) et de Raffinage (C.F.R.) ; il partage lui-même le marché français entre les diverses compagnies étrangères ou françaises, par l'attribution de quotas et de licences d'importation.

Il n'empêche que les Compagnies du Cartel international contrôlent le gros de la capacité de raffinage française : sur 14 raffineries, capables de traiter 37,4 millions de tonnes de brut, 4 seulement sont purement françaises. Dans le domaine de la distribution, la situation n'est guère meilleure, car les réseaux de pompistes, même lorsqu'ils sont français, sont liés pour la plupart, par contrat, aux raffineries du Cartel.

Les inconvénients de cette « colonisation » véritable du marché français sont apparus soudain très clairement depuis que le pétrole saharien s'est mis à couler. Produire du pétrole, en effet, est une affaire fort simple, une fois que les puits sont forés et les pipe-lines en place. Placer ce pétrole sur un marché déjà encombré et cartellisé par les compagnies les plus puissantes du monde, voilà qui pose des problèmes autrement ardus.

Toute compagnie pétrolière intégrée, en effet (Esso, Shell, C.F.P., etc.), réalise des bénéfices, d'un taux très inégal, d'ailleurs, par les quatre opérations suivantes :

1) Vente du brut au port d'embarquement ;

2) Transport du brut par navire pétrolier ;

3) Raffinage et vente des produits raffinés aux distributeurs ;

4) Vente aux usagers.

Les sociétés productrices ont ainsi tout intérêt à posséder leur propre flotte pétrolière, leurs raffineries et leurs réseaux de distribution. Le contrôle de tout le circuit, du puits à l'usager, est pour elles à la fois une source de profits et une garantie quant aux possibilités d'écoulement de la production.

Inversement, les sociétés de raffinage et de distribution ont tout intérêt à contrôler une source d'approvisionnement qui leur soit propre. Le taux de bénéfice laissé par le transport, le raffinage et la distribution, en effet, est beaucoup plus bas que celui laissé par la vente du brut, au port d'embarquement. C'est le bénéfice réalisé sur la vente du brut — bénéfice très substantiel au Moyen-Orient — qui finance, pour une part souvent importante, la construction de navires pétroliers et de raffineries.

Les « inventeurs » du Sahara

On comprend dès lors que les réseaux de raffinage et de distribution du Cartel n'éprouvent pas un enthousiasme spontané devant l'arrivage du brut saharien. Ce brut, produit et vendu sous le contrôle de deux sociétés d'Etat (la C.R.E.P.S. et la R.E.P.A.L., qui contrôlent les gisements d'Edjeleh et de Hassi-Messaoud), devra être raffiné et distribué au détriment du brut produit par les compagnies du Cartel elles-mêmes. Et rien ne sert d'arguer que Shell, la C.F.P., B.P., participent elles aussi à l'exploitation du Sahara ; car ces compagnies, propriétaires de gisements beaucoup plus considérables au Moyen-Orient, pensent à l'échelle du monde et des ramifications mondiales du Cartel ; tandis que la R.E.P.A.L. ou la C.R.E.P.S. (« inventeurs » des gisements sahariens) pensent seulement à l'échelle de la France (de Dunkerque à Tamanrasset).

Ainsi, les compagnies du Cartel (C.F.P. comprise) ont beau se montrer accueillantes à l'égard du brut saharien : leurs bonnes dispositions et leur souplesse diplomatique actuelles ne peuvent faire oublier que, par sa structure et par sa vocation naturelle, le Cartel a tout intérêt à limiter la part du Sahara sur le marché.

Inversement, les « inventeurs » du Sahara (C.R.E.P.S. et R.E.P.A.L., issues du B.R.P.) ont naturellement intérêt à supplanter le Cartel en France et, si possible, sur une partie des marchés voisins.

Chacun des deux antagonistes a tout lieu de se méfier de l'autre, de ne pas prendre pour monnaie comptante les promesses qui lui sont faites dans la partie d'échecs qui se joue en ce moment et à fortifier ses positions en prévision d'hostilités à venir.

Malgré sa position dominante sur le marché français, le Cartel se trouvait, dans le courant de l'année 1959, en position précaire : il était sans défense contre une offensive résolue du brut saharien. On le comprendra en comparant la structure des prix, rendu Marseille, d'une tonne de brut arabe et d'une tonne de brut saharien :

● Brut arabe :	Dollars
Coût total réel	2,50
Bénéfices (partagés 50-50 avec les gouvernements arabes) ..	10
Fret golfe Persique-Marseille .	7
Prix total	19,50

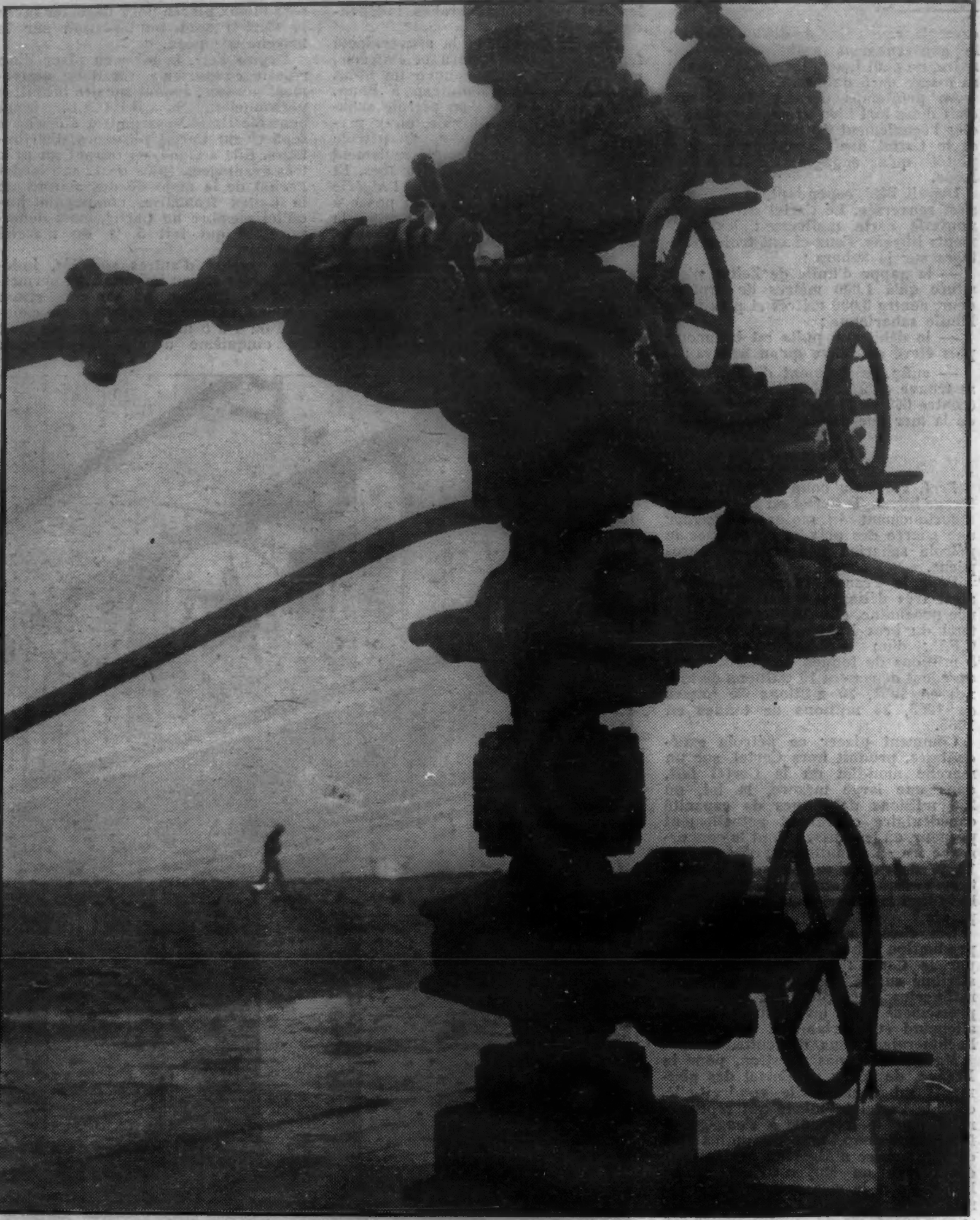
● Brut saharien :	Dollars
Coût total réel	3,50
Bénéfices (partagés 50-50 avec l'O.C.R.S.)	13,50
Fret Bougie ou Gabès-Marseille.	2,50
	19,50

Cette comparaison fait ressortir un double avantage pour le brut saharien :

— son transport vers Marseille (ou vers Gênes ou Rotterdam) est moins onéreux : la « rente de situation » du Sahara est de 4 dollars 50 ;

— en cas de guerre des prix, l'Etat français (dans la mesure où il contrôle les compagnies productrices et l'O.C.R.S. qui touche la moitié du bénéfice) peut jouer sur une marge de 13,5 dollars, alors que l'Aramco, par

→


(Favrod-Dalam.)

« L'arbre de Noel » d'Hassi-Messaoud.
Avant le coup de chance libyen.

élégant
sobre
prestigieux
de
STYLE
le meuble anglais de grand style
documentation complète adressée sur demande à
STYLE salle 11,
30 rue de Miromesnil
Paris 8e ANJ. : 82-09
Agence E.P.R.I. - Paris

UNE NOUVELLE TECHNIQUE D'IMPRESSION POUR BUREAUX
Le Duplicateur Imprimeur M4 électrique-automatique pour stencil électronique
Encrage automatique intégral
Changement rapide de couleur
précision
redresseur d'obliquité
réglage d'impression
1.900 NF + T.L.
COLOS REX-ROTARY Importateur exclusif
29-33, rue Miguel-Hidalgo - PARIS XIXe - BOT. 10-60

exemple, sous peine de difficultés avec le gouvernement arabe concessionnaire, ne peut jouer librement que sur sa marge de 5 dollars.

Au printemps dernier, la France était donc fort bien armée pour négocier l'écoulement du pétrole saharien, et le Cartel avait avantage à céder plutôt qu'à engager l'épreuve de force.

Depuis l'été, cependant, la situation s'est renversée. Le Cartel détient une nouvelle carte maitresse : les gisements libyens. Ceux-ci ont trois avantages sur le Sahara :

— la nappe d'huile de Zelten n'est située qu'à 1.600 mètres de profondeur, contre 3.000 mètres et plus pour l'huile saharienne ;

— le débit par puits est beaucoup plus élevé en Libye qu'au Sahara ;

— enfin, le gisement de Zelten ne se trouve qu'à 160-200 km de la côte (contre 600 au Sahara) et n'est séparé de la mer que par des terrains plats.

L'impossible quota

Bref, grâce au coup de chance du forage libyen, le Cartel est en position, théoriquement du moins, de gagner une guerre des prix et de chasser le pétrole saharien des marchés européens.

Pour la France, la partie devient ainsi très délicate. A partir de l'année prochaine, elle disposera, compte tenu du brut irakien produit par la C.F.P., d'un excédent d'au moins 5 millions de tonnes de pétrole ; cet excédent dépassera 10 millions de tonnes en 1961, 20 millions de tonnes en 1963, 30 millions de tonnes en 1965.

Comment placer ce pétrole excédentaire, produit hors Cartel, sur un marché mondial où le Cartel fait, dans une large mesure, la loi, où 230 millions de tonnes de capacité excédentaire cherchent actuellement preneur, où les Russes, dont la concurrence ira en s'amplifiant, offrent déjà 15 % de rabais sur le prix international, et où certains producteurs arabes (dont la Libye) sont encore mieux placés ?

Les choses seraient simples si la production saharienne était contrôlée par le Cartel : un quota lui serait attribué sur le marché européen, les raffineries l'accepteraient avec empressement et les gouvernements allemand et néerlandais, notamment, l'achèteraient sans difficulté.

Mais il n'est pas question, pour la France, de céder au Cartel des gisements sahariens, et le voudrait-elle, c'est le Cartel lui-même qui répugnerait, pour le moment, à s'engager à fond au Sahara, tant du moins que dure la guerre d'Algérie ; car l'avenir du Cartel, au Moyen-Orient et en Libye, exige le ménagement des intérêts arabes. Aucune grande compagnie n'acceptera de compromettre ses positions en terre arabe (où se trouvent les réserves les plus importantes) en donnant la priorité au pétrole d'une région désertique et disputée.

« L'étranglement »

En Allemagne et en Italie, le brut saharien est encore frappé d'un double handicap politique : dans le premier pays, on hésite à renoncer aux approvisionnements sûrs du Cartel en faveur de ceux, moins sûrs (militairement), du Sahara. L'Allemagne et, surtout, l'Italie craignent en outre d'affaiblir leurs positions politiques et commerciales dans les pays arabes par l'achat massif d'un pétrole saharien « français ». Aussi, les faveurs de l'Allemagne vont au pétrole libyen (à la fois cartellisé et arabe) ; les préférences italiennes vont aux pétroles des producteurs arabes indépendants.

Etrange paradoxe : la souveraineté française sur le Sahara et l'Algérie, considérée à Paris comme un atout vital, devient un handicap à Bonn, Rome ou Belgrade ; au pétrole saharien, garanti par l'Armée, on y préfère, comme plus sûr, le pétrole d'Etats souverains, garanti seulement par la parole de ministres arabes. Et l'autonomie politique de l'Algérie (restant zone franc) dont on pense à Paris qu'elle compromettrait la « chance » pétrolière de la France, faciliterait grandement, à Bonn, Rome et même Belgrade, l'écoulement du pétrole saharien.

Dans l'immédiat, les problèmes soulevés par la production saharienne sont ainsi multiples et ardus :

— Dans l'intérêt de la France, les gisements sahariens doivent rester hors Cartel ;

— Il faut imposer l'écoulement de leur production en France d'abord, où le Cartel contrôle le gros de la capacité de raffinage et de distribution et n'a pas intérêt à s'approvisionner à d'autres sources qu'aux siennes;

— Il faut écouler ensuite des quantités croissantes de brut saharien à l'étranger, où le Cartel consolide ses positions grâce à la Libye, d'une part, et grâce, d'autre part, à la construction de pipe-lines et de raffineries en Rhénanie, Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse.

Le Cartel a une avance considérable, sur tous les plans. Il s'est montré très souple jusqu'ici, se déclarant prêt à absorber le gros de la production saharienne (60 à 80 %). Toutefois, il n'a pris aucun engagement ferme ; et les excellentes dispositions qu'il montre ne font pas oublier que la France est entièrement à sa merci : tant qu'elle en sera réduite à passer par lui, le Cartel conservera la possibilité « d'étrangler » la production saharienne, sur les marchés tant français qu'étrangers, ou d'imposer les conditions de son écoulement.

La question pour la France est donc de réduire sa dépendance à l'égard du Cartel, c'est-à-dire de mettre en place un réseau de raffinage et distribution du pétrole saharien. Une fois qu'elle disposera de son propre système intégré de production-vente, elle sera mieux placée pour négocier (avec le Cartel) sont implantation sur le marché européen.

Depuis l'été, la mise en place d'un réseau « saharien » est donc activement poussée. Jouant sur des inimitiés personnelles, la R.E.P.A.L. (qui contrôle Hassi-Messaoud) a cherché à séparer du Cartel plusieurs distributeurs. Elle a signé, en offrant un prix très avantageux (plus de 12 milliards) l'achat de la majorité des actions de la Caltex française, compagnie jusqu'ici membre du Cartel, mais déficitaire, et qui fait 5 % du marché français.

Le rachat d'autres sociétés, indépendantes et peu importantes, permettrait de grouper, en un consortium national unique, un réseau d'une capacité de 4 à 5 millions de tonnes (soit un cinquième du marché français actuel). Les producteurs sahariens seraient ainsi « placés » et, intégrés en un groupe unique, la S.I.P. (Société industrielle des pétroles), pourraient mener de front la compétition et la négociation avec le Cartel.

L'opportunité de ces mesures n'était guère contestée (sauf par le Cartel, dont la C.F.P. fait partie). Mais il apparut bientôt que deux projets rivaux se trouvaient en compétition : selon l'un, la S.I.P. devait intégrer les sociétés nationales exploitant le Sahara, tout en leur conservant leur autonomie ; selon l'autre, la S.I.P. devait être financée et contrôlée directement par l'Etat (par l'intermédiaire du B.R.P.).

Entre ces projets, il y avait la même différence de nature qu'entre la Régie Renault et les P.T.T. La raison des dissensions politiques qui viennent d'éclater autour de la S.I.P. finit par transparaître : le projet d'une S.I.P., parfaitement sain en lui-même, tombe dans le champ d'action des « mystiques du Sahara » et de « l'intégration » algérienne.

(Charpentier.)

UNE STATION-SERVICE « CALTEX ».
Croisade paradoxale.

« Le national-pétrolisme »

Presque tous les techniciens qui poursuivent seulement les objectifs rationnels que nous venons d'exposer, se contenteraient, à la rigueur, de la S.I.P. « modèle Renault ». Des non-techniciens, en revanche, portés par une véritable mystique du Sahara et de la « Grande France », semblent poursuivre, à travers la S.I.P. « modèle P.T.T. », une politique d'intégration algérienne et un isolationnisme énergétique aussi bien que diplomatique qui rappelle fort la mystique autarcique allemande du Dr Schacht.

L'arrière-pensée des mystiques du Sahara semble être la suivante : si la France attaque le Cartel de front, celui-ci ne manquera pas de réagir. On en profitera pour chauffer les esprits contre l'impérialisme anglo-saxon. Le Parlement, dans un sursaut de nationalisme indigné, votera sans difficulté la nationalisation de l'industrie pétrolière. La France sera boycottée par le Cartel. Elle perdra sa part des pétroles irakiens (*et il est significatif que la cession de cette part ait été envisagée cet été*). Le pays deviendra ainsi dépendant à 100 % de la production saharienne. La nécessité d'une occupation militaire permanente du Sahara sera présentée comme impérative ; sa nationalisation et l'intégration de l'Algérie seront enlevées haut la main. Après quoi, il ne restera plus qu'à équiper et à reconvertir l'industrie française de manière à lui faire absorber tout le pétrole saharien.

Les stratèges de cette politique (baptisée « national-pétrolisme » par certains de ses adversaires) semblent avoir été servis par la fraction la plus conservatrice et libérale (en matière économique) du gouvernement. Le principal obstacle sur le chemin des « nationaux-pétrolistes », en effet, est le projet de la S.I.P. « modèle Renault ». Si ce projet est adopté, la manœuvre « national-pétroliste » est enrayée, pour le moment du moins. Si, en revanche, la force la plus conservatrice et libérale du gouvernement oppose son veto à la S.I.P. « Renault », encore trop radicale à son goût, elle fait, paradoxalement, le jeu « national-pétroliste » : le rejet de la S.I.P. sous sa forme la plus modérée permettra de déclencher la croisade pour la nationalisation des pétroles.

Ainsi, la création d'une S.I.P. et la lutte avec le Cartel, parfaitement rationnelles en elles-mêmes, semblent devenir, aux mains de certains, une arme contre toute forme et même toute possibilité d'autodétermination en Algérie. Le Cartel joue paradoxalement un rôle de frein, dans la mesure où il retient la France sur la pente qui mène de l'autarcie « national-pétroliste » au triomphe de « l'Algérie française ».

La France a fait le Sahara ; mais selon la façon de s'en servir, le Sahara peut féconder ou stériliser la France. La manœuvre dont la S.I.P. fournit le prétexte met en jeu, par delà des intérêts pétroliers, la politique intérieure et africaine de la Ve République.

MICHEL BOSQUET.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
8, rue Henner, PARIS (IXe) - PIGalle 39-76

A paraître le 19 janvier 1960 :

EXCLUSIF

Pierre Mendès France parle d'Israël

Au sommaire : Georges LAVAU, Tibor MENDE...

ABONNEMENT D'UN AN :

France .... 18 NF
Soutien .... 40 NF
Le numéro : 3,50 NF
Edition de luxe .... 150 NF
Etranger .... 25 NF
C.C.P. PARIS 13.693.09

ENQUÊTE

La « villa » de M. Soustelle

● *A 10 km de Chartres, des chiens policiers, des murs piégés... et une puissante installation technique.*

« L'EXPRESS » a poursuivi pendant plusieurs semaines une enquête difficile au sujet d'une propriété située à une dizaine de kilomètres de Chartres, à Jouy-sur-Eure. Au moment où cette enquête allait aboutir, un quotidien du matin publiait un article posant des questions à propos de cette affaire.

A la suite de cet article, auquel aucune réponse ne fut donnée, plusieurs enquêtes officielles furent discrètement ouvertes. Nous avons poursuivi la nôtre et, bien que l'alerte donnée l'ait rendue plus difficile, elle vient d'aboutir. En voici les conclusions :

Au début de l'été 1958, M. Béchade, attaché à la Présidence du Conseil (du moins, c'est là sa profession déclarée), prenait contact avec le propriétaire de la « Chintraie », propriété située entre l'Eure et la route qui va de Chartres à Maintenon. Le propriétaire n'était pas vendeur, mais devant l'importance de la somme qui lui fut offerte, il s'inclina. Aussitôt que l'achat eut été réglé, les travaux commencèrent. Ils furent menés par une unité du Génie stationnée à Chartres. L'accès à la propriété fut interdit, les employés du gaz et de l'électricité chargés de relever les compteurs étant seuls admis sous la surveillance d'un garde qui venait les prendre à l'entrée de la grille et les raccompagnait une fois leur travail effectué.

Le prétexte officiel

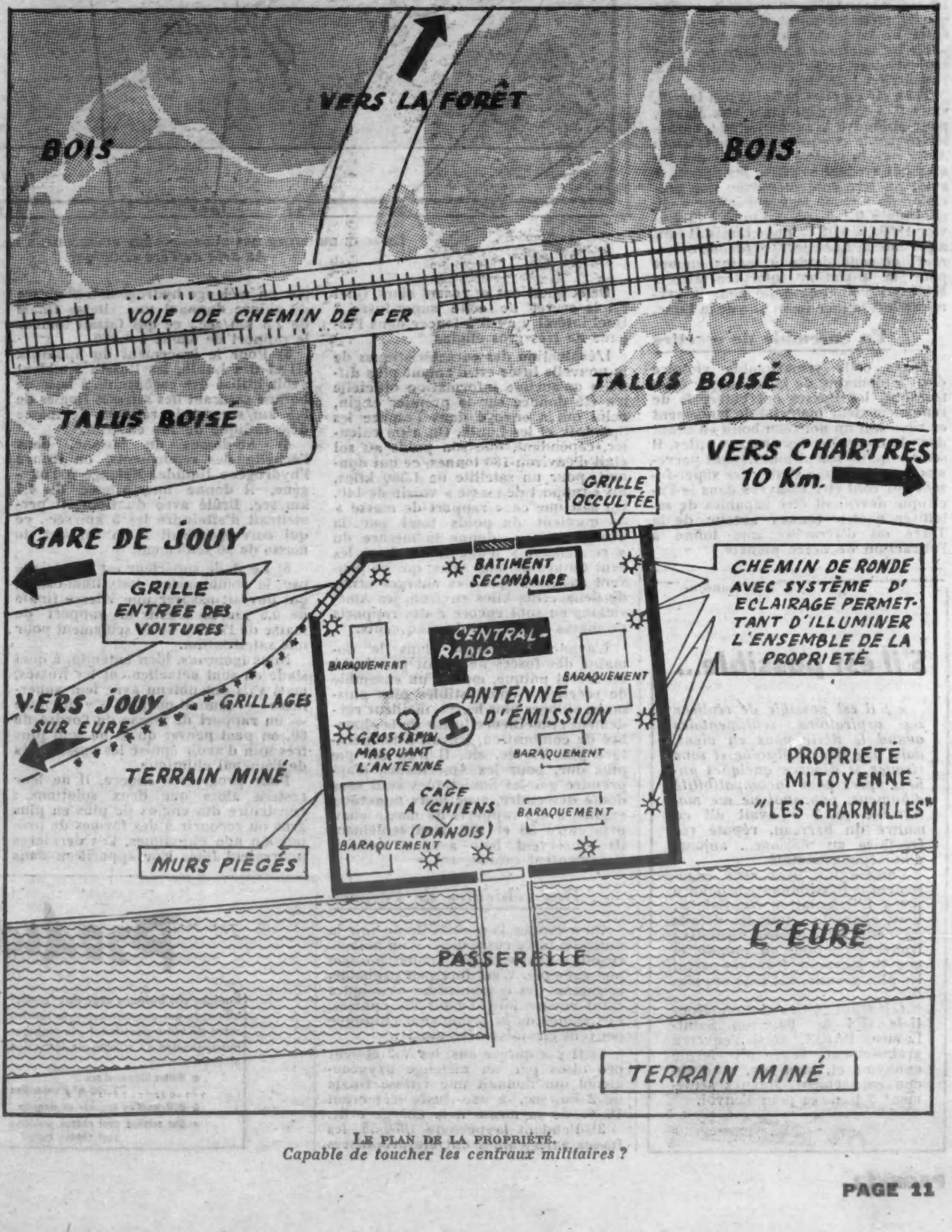
M. Béchade avait acheté la propriété au nom de la Société « La Vigie Immobilière », agissant pour le compte de M. Jacques Soustelle, alors ministre de l'Information. Le prétexte officiel de l'achat et de l'installation de cette propriété était la création d'un central radio de propagande « pour combattre en Afrique du Nord l'influence des radios arabes ».

M. Soustelle, arguant que les employés de ce centre seraient menacés en permanence par le F.L.N., fit piéger les abords de la propriété. Des chiens policiers furent achetés. Un système d'alarme comprenant un chemin de ronde muni de projecteurs capables d'éclairer la totalité de la propriété à la moindre alerte, fut aménagé. Plusieurs baraquements furent installés. Enfin, des gardes du corps, parachutistes ou anciens parachutistes, furent recrutés et chargés d'interdire l'approche de la « Chintraie ». Des installations techniques perfectionnées furent ensuite aménagées.

La « Chintraie » est aujourd'hui un puissant centre émetteur et récepteur de télécommunications capable de couvrir l'ensemble du territoire métropolitain et d'atteindre l'Algérie (en particulier les centraux militaires).

Une enquête prudente, menée par le ministère de l'Intérieur, a permis d'établir que le centre opère en violation de tous les règlements gouvernant l'usage des appareils émetteurs de radio. Un rapport a été établi à destination du ministre de l'Intérieur.

LA « CHINTRAIE » (JOUY-SUR-EURE).
« Pour combattre l'influence des radios arabes. »



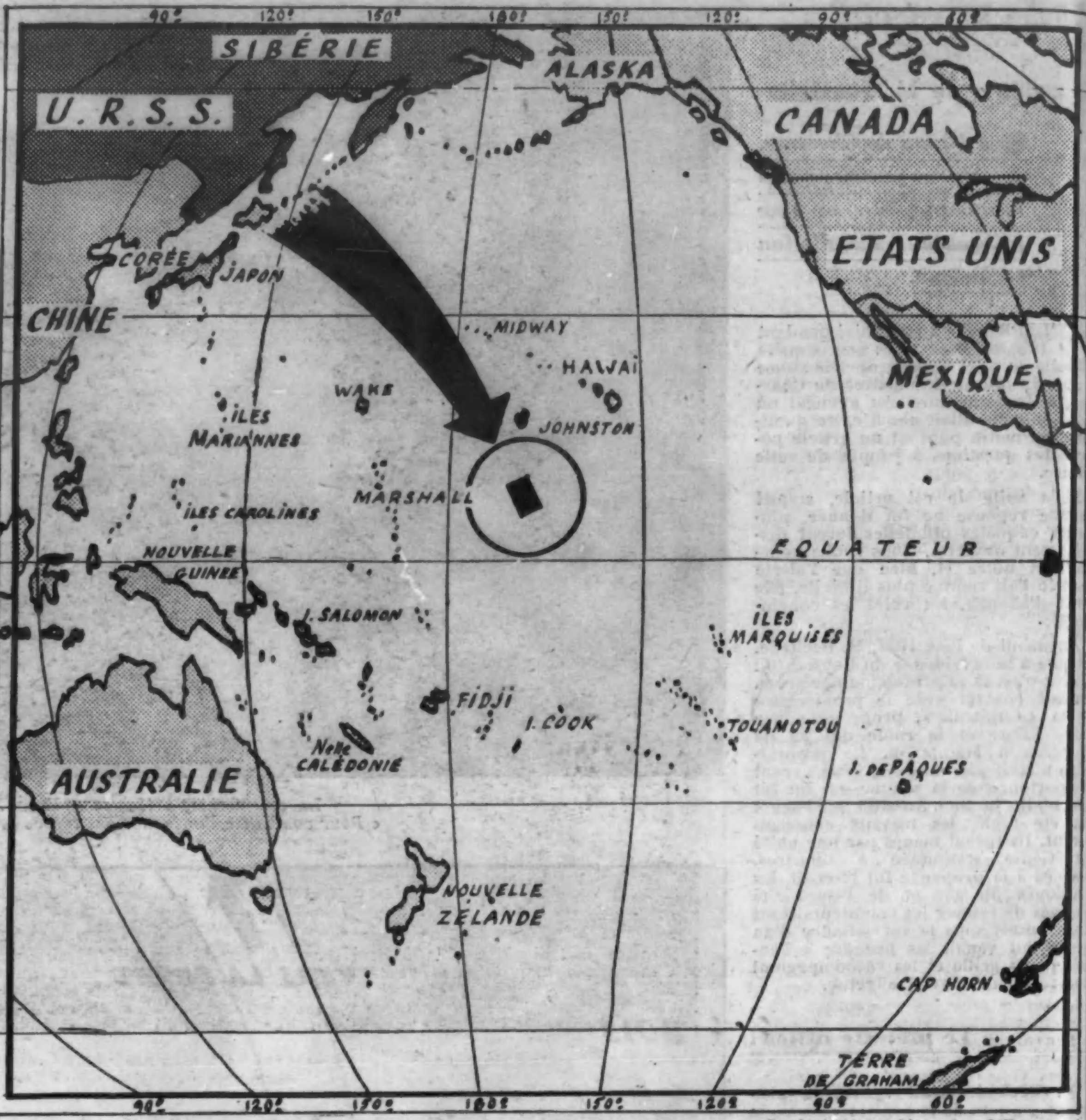
LE PLAN DE LA PROPRIÉTÉ.
Capable de toucher les centraux militaires ?

De la naissance à la maternité
VALS DIGESTIVE
EAU MINERALE DIGESTIVE
C'est la santé

SCIENCE

Objectif Mars

Une des super-fusées que les Russes vont essayer d'ici un mois dans le Pacifique a rendez-vous avec la planète Mars. Le spécialiste français Albert Ducrocq explique ce que cette fusée annonce :



(Service cartographique de « L'Express ».)

LA ZONE DE CHUTE DES SUPER-FUSÉES RUSSES DANS LE PACIFIQUE.
Au-delà de l'ère chimique.

AVEC les nouveaux essais de super-fusées qui vont avoir lieu d'ici un mois dans le Pacifique, les Russes abordent la troisième étape d'un programme qui se déroule depuis un an et demi avec une précision remarquable. Sa progression s'est faite par paliers, chaque expérience étant suivie d'une période de silence pendant laquelle était élaborée la technique devant permettre un nouveau pas en avant. Cette fois, le « suspense » aura été court, l'essai des super-fusées intervenant quatre mois seulement après le lancement réussi des Lunik II et III.

Le premier stade avait consisté dans la conquête des grosses charges utiles. Grillant l'étape des petits satellites du type « Pamplemousse », les Russes se sont directement attaqués aux engins relativement lourds. Les charges utiles des Spoutnik I, II et III ont été respectivement de 83, de 508 et de 1.327 kilos. Après le lancement du Spoutnik III le 15 mai 1958, on pouvait penser que la mise au point d'un engin lunaire ne tarderait pas, une fusée capable de satelliser 1.300 kilos pouvant également arracher 300 ou 400 kilos à l'attraction terrestre.

Tel a été en effet le poids des Lunik, mais il a fallu sept mois aux Russes pour atteindre le second stade, caractérisé par la conquête de la précision. Alors que la vitesse terminale des fusées qui avaient satellisé les Spoutnik avait pu être contrôlée avec une précision de 1 %, la marge d'erreur a été abaissée à 0,1 % pour Lunik I (2 janvier 1959), à 0,01 % pour Lunik II (qui a percuté la Lune le 13 septembre dernier) et sans doute à moins encore pour la « station interplanétaire » MAS qui a photographié pour la première fois la face inconnue de la Lune.

Un ensemble de recettes

Après cette remarquable victoire dans le domaine de la technique électronique, les Russes ont entrepris de renouveler leur matériel de lancement en réalisant un nouveau bond en avant dans la conquête des charges utiles. Il semble qu'ils soient maintenant parvenus à ce troisième stade : les super-fusées qui vont être essayées dans le Pacifique devraient être capables de satelliser quatre tonnes autour de la Terre ou d'arracher une tonne à l'attraction de notre planète.

Deux questions se posent alors. Quel est le secret de cette super-fusée ? Quel intérêt y a-t-il à lancer dans l'espace de très gros engins ?

L'évaluation des caractéristiques de la nouvelle fusée est d'autant plus difficile qu'aucune information officielle n'a été donnée sur le premier engin, celui qui a envoyé dans l'espace les Spoutnik et les Lunik. On a pu calculer, cependant, que son poids au sol était d'environ 180 tonnes, ce qui donnait, pour un satellite de 1.300 kilos, un « rapport de masse » voisin de 140. On sait que ce « rapport de masse » — quotient du poids total par la charge utile — donne la mesure du « rendement » d'une fusée. Avec les cent tonnes de leur Atlas, qui ne peuvent satelliser que des charges utiles de deux cents kilos environ, les Américains en sont encore à des rapports de masse de l'ordre de cinq cents.

L'avance soviétique dans le domaine des fusées ne paraît pas due à un secret unique, mais à un ensemble de recettes : combustibles plus puissants, alliages plus légers, meilleur rendement et meilleure forme de la chambre de combustion, travail à température plus élevée, etc. Il n'en est que plus dur, pour les Américains, d'apprendre que les Soviétiques vont sans doute descendre, avec leurs nouveaux engins, à des rapports de masse compris entre 50 et 100. Non seulement ils conservent leur avance, mais il l'augmentent rapidement.

Des véhicules de l'espace

On a évoqué la possibilité de voir la nouvelle fusée russe dotée d'un moteur révolutionnaire, à propulsion ionique par exemple. C'est fort peu probable, la gamme des combustibles chimiques étant encore loin d'avoir été épuisée. Les étapes de la propulsion chimique peuvent être résumées ainsi :

1) Il y a quinze ans, les V 2 étaient propulsés par un mélange oxygène-alcool qui donnait une vitesse finale de 2 km/sec. à une fusée réservant 10 % de sa masse à la charge utile.

2) Pendant la période 1950-58, les fusées américaines ont été propulsées par un mélange hydrogène-trifluorure de chlore donnant une vitesse finale de 2,8 km/sec., ce qui faisait tomber le rapport de masse à 1.000.

3) Pour le lancement du Spoutnik III et des Lunik, les Russes semblent avoir utilisé des carburants à base de borane assurant des vitesses finales de 3,5 km/sec. et le rapport de masse déjà indiqué de 140 environ.

4) Au-dessus du borane, dans l'échelle des rendements, on trouve l'hydrogène liquide. Mélangé à l'oxygène, il donne une vitesse de 4,7 km/sec. Brûlé avec du fluor, il permettrait d'atteindre les 5 km/sec., ce qui correspondrait à un rapport de masse de 50 seulement.

5) Le stade supérieur est représenté par la combinaison beryllium-ozone, qui devrait assurer une vitesse finale de 5,5 km/sec., soit un rapport de masse de l'ordre de 40 seulement pour une satellisation.

Nous ignorons, bien entendu, à quel stade en sont actuellement les Russes, mais s'ils ont obtenu avec leur super-fusée — comme on peut s'y attendre — un rapport de masse de l'ordre de 60, on peut penser qu'ils ne sont plus très loin d'avoir épuisé les possibilités de l'arsenal chimique.

Pour progresser encore, il ne leur restera alors que deux solutions : construire des engins de plus en plus gros ou recourir à des formes de propulsion non chimiques. Ces dernières pourraient faire leur apparition dans la période 1960-1970. Pour l'instant, cependant, nous sommes encore dans l'ère chimique et ce que nous attendons de la super-fusée soviétique, c'est la satellisation de 4 tonnes ou l'envoi dans l'espace d'une tonne.

Que vont permettre ces gros tonnages spatiaux ? La réponse, cette fois, est plus facile. Ils vont permettre aux savants russes de passer de l'étape des engins balistiques à celle des véritables véhicules de l'espace.

Jusqu'à présent, toutes les charges lancées dans l'espace par les Soviétiques se comportaient comme de simples obus obéissant aux seules lois de la balistique. Elles étaient incapables de freiner ou d'accélérer leur vitesse, de modifier ce que les mécaniciens appellent « le mouvement de leur centre de gravité ».

Pour qu'un engin puisse changer de direction dans l'espace, il faut qu'il possède d'une part un dispositif de stabilisation lui permettant de garder une orientation constante, d'autre part un moteur avec tuyère orientable. Les super-fusées doivent être capables d'emporter cet appareillage, ce qui ouvre des perspectives entièrement nouvelles pour les explorations extra-terrestres, lunaire et planétaires.

En matière de satellites terrestres, la manœuvre fondamentale sera celle du retour au sol, appelée « récupération ». Les Américains ont plusieurs fois tenté l'opération avec leurs satellites « Discoverer ». Ils ont toujours

Communiqué

S'il est possible...

« *S'il est possible de réaliser ses aspirations sentimentales quand le désir vous en vient, dans une liberté absolue et sans risquer le divorce quelques années après pour incompatibilité d'humeur, pourquoi ne me marierai-je pas ?* » avait dit ce maître du barreau, réputé réfractaire au mariage... aujourd'hui époux comblé.

Comme lui, lisez sans engagement la passionnante brochure sur « L'Orientation Nuptiale ». Vous connaîtrez tous les détails de cette prestigieuse initiative française unique au monde et que 40 journaux français parmi les plus grands, ont déjà applaudie.

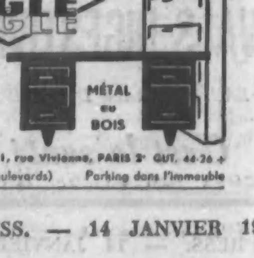
L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 9), 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'enverra gratuitement sous pli fermé anonyme et, bien sûr, sans aucun engagement. Joignez seulement 3 timbres pour l'envoi.

Productivité !

Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.

- Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
- 800 modèles toujours en magasin
- Une solution pour chaque problème pour chaque budget

AIGLE EAGLE



AIGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

échoué, car la faible charge utile des « Discoverer » (200 kilos environ) ne permettait de loger que des rétro-fusées très rudimentaires.

Les Russes avaient jusqu'ici laissé de côté le problème de la récupération, attendant sans doute de disposer d'engins assez gros pour pouvoir s'y attaquer avec des chances suffisantes de succès. Et il ne serait pas étonnant que les prochains lancements de super-fusées s'accompagnent d'une tentative de récupération. Si elle réussissait, la voie serait ouverte au voyage d'un homme dans l'espace. Depuis quelque temps déjà, les revues soviétiques publient des schémas d'un engin ailé capable d'emporter un homme dans l'espace et de le ramener au sol. Or, cet engin pèserait plusieurs tonnes.

Deux occasions

La possibilité de manœuvrer en cours de voyage permettra de nouvelles expériences lunaires, en particulier la satellisation d'un engin autour de la Lune et le dépôt d'un station sur son sol même. Cette seconde opération suppose un freinage progressif à l'arrivée qui est une manœuvre très délicate et nous n'avons aucune indication sur la date à laquelle les Russes envisagent de la tenter.

Nous sommes mieux renseignés, en revanche, sur leurs projets dans le domaine des explorations interplanétaires. On se souvient que Lunik I, après avoir « raté » la Lune, est allé constituer dans le système solaire une planète artificielle (Miechta » dont l'aphélie (point de l'orbite d'une planète ou d'une comète le plus éloigné du Soleil) se trouve à quelque 196 millions de kilomètres, c'est-à-dire entre les orbites de la Terre et de Mars. Au prix d'une légère modification de la trajectoire, il serait possible de faire en sorte que l'aphélie de la planète artificielle se situe sur l'orbite même de Mars, le moment de l'arrivée pouvant être calculé de telle façon que la planète et l'engin se rencontrent au même point.

Les moments favorables à de telles rencontres sont très rares. Or, dans quelques mois, en septembre 1960, la conjoncture astrale sera propice à l'envol d'une fusée à proximité de Mars. Et la période propice à un envol vers Vénus se situera en janvier 1961. Les savants russes sont sans doute décidés à ne pas laisser passer ces deux occasions. Certaines déclarations des dirigeants soviétiques, rapprochées du récent communiqué de l'agence Tass, ne laissent aucun doute sur ce point : les Russes entendent être en mesure dès l'automne prochain d'envoyer jusqu'à la planète Mars une fusée capable de la photographier et de nous en transmettre des clichés sur lesquels pourraient être distingués des points distants de 5 kilomètres seulement.

ALBERT DUCROCQ.

Vient de paraître :

KHROUCHTCHEV AUX ÉTATS-UNIS

ou

« Vivre dans la paix et l'amitié »

En publiant dans ce livre les discours de EISENHOWER, de CABOT LODGE, les interventions, les entretiens passionnés de KHROUCHTCHEV avec les syndicalistes, les sénateurs, les hommes d'affaires, etc., les « Editions de Moscou en langue française », offrent au lecteur les éléments contradictoires d'un débat sans précédent.

Toujours courtoise, mais parfois tumultueuse, cette gigantesque discussion est colorée par la verve et la langue bien particulière au Président soviétique. « Mon cher commerçant — répond ce dernier à un homme d'affaires — vous mélangez tout, la politique et le commerce. Vous n'aimez pas la révolution russe... mais vous aimez bien le caviar russe et j'ai constaté que vous en mangeriez beaucoup plus ». Cent réparties de ce genre rendent très attrayant ce livre qui traite pourtant de graves questions.

Cet ouvrage a, de plus, l'avantage de nous présenter, pris sur le vif, notre prochain visiteur, Nikita KHROUCHTCHEV et de nous le faire connaître tel qu'il est vraiment.

Un volume relié, 450 p., illustré, 4 NF

dans toutes les librairies

(Keystone.)

DERRIÈRE LE PRÉSIDENT EISENHOWER, A LA TRIBUNE DU SÉNAT, LE VICE-PRÉSIDENT NIXON.
Une auréole de respectabilité.

ÉTATS-UNIS

Le départ est donné.

C'est cette année que les Américains vont choisir le successeur d'Eisenhower. Notre correspondant Sydney G. Cooper décrit les conditions dans lesquelles s'ouvre la course à la présidence :

POUR la dernière fois, le Président Eisenhower a lu devant le Congrès son Message sur l'état de l'Union. A l'automne, son successeur sera désigné. Ike a parlé pendant 46 minutes sur ce ton monocorde qui lui est propre, insistant tout particulièrement sur les thèmes de la paix et de la prospérité — les deux thèmes sur lesquels il s'est fait élire en 1956. Aux applaudissements des Républicains, et tandis que les Démocrates observaient un silence poli, le Président a affirmé que 1960 *« promettait d'être l'année la plus prospère »* de l'histoire américaine, brossé un tableau optimiste de la puissance militaire des Etats-Unis, évoqué avec un enthousiasme discret les possibilités d'amélioration des relations avec l'U.R.S.S. et a déclenché chez les Républicains une vague d'acclamations en annonçant un excédent budgétaire de 4,2 milliards de dollars.

L'auréole

Ce message n'a causé aucune surprise, car le Président ne proposait aucune mesure précise. Les réactions se sont partagées nettement selon les partis. Les Républicains y ont vu *« le grand message d'un homme au grand cœur »* et un *« document historique »*. Les Démocrates se sont montrés parfois modérés, parfois acerbes, comme ce sénateur qui déclarait qu' *« en vingt-cinq ans de vie parlementaire, il ne se souvenait pas d'avoir entendu un message sur l'état de l'Union aussi vide de contenu »*.

Ces réactions étaient facilement prévisibles : l'année 1960 est une année politique, puisque c'est l'année des élections présidentielles. Les Démocrates étaient convaincus que le Président avait fait un discours politique et non pas un discours d'homme d'Etat. Ce qui ne pouvait que les renforcer dans cette conviction, c'était qu'ils avaient sous les yeux, en écoutant ce discours, l'homme qui sera leur grand adversaire au cours des mois à venir : le vice-président Richard Nixon, assis derrière l'orateur, en sa qualité de Président du Sénat. Depuis le renoncement de M. Nelson Rockefeller, gouverneur de l'Etat de New York, M. Nixon est assuré d'être le candidat républicain à la présidence. Les doutes que le Président Eisenhower pouvait avoir l'été dernier sont désormais levés : il sait à qui accorder son soutien. M. Nixon fait figure d'héritier présomptif et il peut s'auréoler du prestige de son chef.

Comme pour donner plus de « suspense » à la course présidentielle, quatre de ses adversaires possibles étaient assis sur les bancs du Congrès pendant le discours du Président Eisenhower, fort bien placés pour apprécier l'ironie de la situation. Ils savaient que le vice-président pourrait faire campagne tout à son aise, drapé dans la dignité de ses fonctions officielles, mais qu'eux, ils seraient obligés de consacrer une grande partie de leur énergie à se combattre les uns les autres.

Deux d'entre eux, le sénateur John Kennedy et le sénateur Hubert Humphrey, ont déjà fait acte de candidature officielle. La candidature du sénateur Lyndon Johnson et celle du sénateur Stuart Symington ne sont qu'une question de jours. Mais à ces quatre candidatures risque de s'en ajouter une cinquième. A l'arrière-plan, passant de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre, protestant vigoureusement qu'il n'est pas candidat, se trouve toujours M. Adlai Stevenson, malgré ses deux défaites.

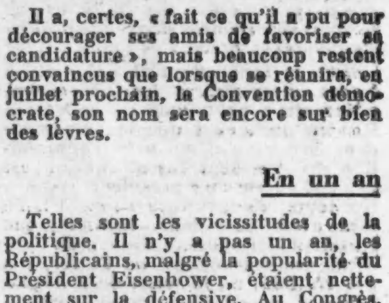
Contrairement au gouverneur Rockefeller, M. Stevenson ne s'est pas irrévocablement retiré de la course.

Il a, certes, « fait ce qu'il a pu pour décourager ses amis de favoriser sa candidature », mais beaucoup restent convaincus que lorsque se réunira, en juillet prochain, la Convention démocrate, son nom sera encore sur bien des lèvres.

En un an

Telles sont les vicissitudes de la politique. Il n'y a pas un an, les Républicains, malgré la popularité du Président Eisenhower, étaient nettement sur la défensive. Au Congrès, les Démocrates se reposaient sur leur confortable majorité, le souvenir de la récession était encore présent à tous les esprits, l'opinion publique s'inquiétait des brèches faites par l'Union soviétique dans la puissance militaire américaine. Le vice-président Nixon, qui n'avait jamais pu cacher sa passion pour les plus hautes fonctions de l'Etat, était menacé par l'apparition sur la scène publique d'un nouveau venu plein de séductions, le gouverneur Rockefeller.

Mais les choses changent. Du fait des vetos présidentiels et de leurs divisions internes, les Démocrates n'ont pas réussi à obtenir de résultats législatifs marquants au cours de la dernière session du Congrès. Un « boom » spectaculaire a succédé à la récession. Ike a rencontré Krouchtchev et s'est lancé là-dessus dans une tournée spectaculaire en Europe et en Orient. Une certaine détente s'est fait jour dans les relations soviéto-américaines, dont le mérite revient pour une part au vice-président Nixon et à son voyage en U.R.S.S. Le retard des Etats-Unis en



matière de fusées et d'engins interplanétaires, que les Démocrates ne vont pas manquer de monter en épingle au cours des mois à venir, a cessé d'être au premier rang des préoccupations de l'opinion publique. Personne ne s'intéresse vraiment aux aménités de la destruction totale et s'il est vrai, comme l'a affirmé le Président, que l'Amérique possède dans l' « Atlas » une fusée à longue portée « opérationnelle » capable d'anéantir les villes d'Union soviétique, peu importe que les Russes disposent d'engins capables d'anéantir plus complètement les villes américaines.

Dans un tel climat, le vice-président Nixon a dû se frotter les mains lorsqu'il a appris que M. Nelson Rockefeller renonçait à poser sa candidature à la présidence. Cette victoire lui épargne une épreuve qui aurait pu mal tourner.

Le vent en poupe

Le renoncement de M. Rockefeller permet au vice-président Nixon d'être à la fois homme d'Etat et politicien. Dans les mois à venir, il peut tirer un parti maximum de la popularité de l'administration Eisenhower, mais il peut aussi se désolidariser de l'administration si la popularité de celle-ci vient à décroître. De tous les dirigeants américains, M. Nixon est sûrement le plus *politique* : il ne manquera pas de tirer le meilleur parti politique de tous les événements politiques.

Or, en année électorale, tout est politique. Ainsi, la semaine dernière M. Nixon a marqué un point qui comptera, en facilitant le règlement de la grève de l'acier, qui pesait depuis tant de mois sur l'économie américaine. Il est à peu près aussi difficile de critiquer l'accord qui a mis fin à la grève et dont tout le mérite a été attribué au vice-président Nixon, que de dire du mal de Dieu ou de la Mère américaine. Certes, le sénateur Kennedy a déclaré que cet accord démontrait bien que l'administration avait les moyens de mettre fin à cette grève et qu'elle aurait dû le faire plus tôt. « *Si le Président*, a-t-il dit, *avait jugé bon d'utiliser plus vigoureusement ses pouvoirs à une date antérieure, des milliers de travailleurs et leurs familles n'auraient pas perdu des millions de dollars de salaire dans la prolongation de la grève.* »

Mais, malgré cette déclaration et les autres commentaires des Démocrates, malgré le communiqué de la Maison Blanche indiquant que le vice-président Nixon avait agi avec l'approbation du Président Eisenhower, il est évident que le vice-président Nixon a tiré toute la couverture à lui. Et il l'a fait avec une telle habileté que M. David McDonald, président du Syndicat des travailleurs de l'acier, n'a pas été loin, au moment de la signature de l'accord, de proposer la candidature de M. Nixon à la présidence.

(A.P.)

LA SIGNATURE DE L'ACCORD METTANT FIN A LA GRÈVE DE L'ACIER (*).
Au-dessus des critiques.

D'un geste, en faisant pression sur les patrons des aciéries, M. Nixon a détruit le préjugé qui faisait de lui un conservateur impénitent. Il a défendu l'intérêt général, tout en maintenant ses liens étroits avec les milieux conservateurs qui n'ont pas de candidat à lui opposer. Il y a un risque, bien sûr : c'est que l'accord intervenu amène une nouvelle augmentation du prix de l'acier et fasse encore grimper la « spirale inflationniste », bête noire du Président Eisenhower. Auquel cas la carrière de M. Nixon risque d'en souffrir. Mais, pour le moment, il a le vent en poupe.

Les impondérables

Et pourtant, aussi bizarre que cela paraisse, les Démocrates ont paru se réjouir du renoncement de M. Rockefeller. Cet optimisme pourrait être justifié s'ils arrivaient à se mettre d'accord sur le nom d'un candidat démocrate faisant l'unanimité. Mais c'est une éventualité peu probable. Du reste, les sondages d'opinion montrent que le vice-président est fort bien placé par rapport à ses adversaires démocrates. Il ne fait pas de doute que l'image que l'on se fait de M. Richard Nixon a changé. Ce n'est plus « Dick le tortueux », avec son opportunisme, ses violences verbales, sa moralité douteuse, mais un homme nimbé de respectabilité.

Malgré cette évolution, la personnalité de M. Nixon reste, aux yeux de beaucoup sujette à caution ; il ne leur parait pas « digne » d'être Président des Etats-Unis.

M. Nixon n'ignore pas cet état d'esprit, qui pourrait lui être fatal. Ou, du moins, qui aurait pu l'être s'il avait dû combattre la candidature de M. Rockefeller. Il a fait l'impossible pour déraciner cette confuse méfiance. Il s'est penché avec beaucoup d'attention sur les principaux problèmes qui se posent au gouvernement américain. Il a évité de descendre dans l'arène politique. Il jouit de la confiance du Président Eisenhower et pendant les voyages que fera ce dernier en Amérique du Sud, à Paris et probablement en Extrême-Orient dans le courant de l'année, c'est lui qui exercera, à Washington, l'intérim. On ne peut douter qu'il s'en acquittera d'une manière exemplaire et qu'il sera la vedette de l'année politique.

Seuls, les impondérables jouent contre lui. Mais les impondérables ont toujours joué un grand rôle aux Etats-Unis.

SYDNEY G. COOPER.

(*) De g. à dr., MM. Conrad Cooper, représentant du patronat, James Mitchell, secrétaire au Travail, et David Mac Donald, représentant des syndicats.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

CHEF SERVICES administratif et financier recherché par importante entreprise ville Sud-Est. Poste actif nécessitant déplacements, pouvant convenir à homme dynamique, jeune, ayant formation HEC, Droit, Ecole de Commerce ou équivalente. Ecrire avec références et prétentions au n° 5209 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Import. Compagnie près Porte Orléans cherche pour Département Commercial : **REDACTEUR CONTRATS** HOMME ou FEMME 25-35 ans Indispensable parfaites connaissances de l'anglais. Format. droit, E.S.C., H.E.C., J.F. ou comparable Env. C. V. et prét. N° 81.123 CONTESSE Publ., 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

HOTESSE dactylo, parlant très couramm. anglais, allemand, sympathique et sachant recevoir pour très grande usine prox. Paris. Joindre photo format carte postale et lettre manuscrite. Ne pas se présenter, écrire seulement à SODEX, serv.FL, 45, r. de Lisbonne qui transm.

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire n° [illegible] L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

LICENCIEE ANGLAIS 29 ans voulant faire carrière litt. ch. emploi rédact., édit., trad. Ecrire n° 5212 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

Jeune femme 21 ans cherche place **CAISSIERE** dans un théâtre ou évent. cinéma. Réf. caissière. Ecrire n° 5208 L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

CHEF MONTEUR charpente en fer, hautement qualifié, excellentes références, cherche chantier France, colonies ou étranger Ecrire no 5226 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

HOTELS POUR ENFANTS

STATION DE SERRE CHEVALIER **LOUVETIERE-VACANCES** LE BEZ - Tél. : 10 à LA SALLE (Hautes-Alpes) Enfants de 4 à 12 ans entre NOEL et PAQUES de 8 à 15 ans à PAQUES - Leçons de ski, surveill. travail scolaire - Convois mensuels départ Paris. REPOS DES PARENTS - JOIE DES ENFANTS

VACANCES

CLUB 2 Ski en février à CHAMONIX Sorties théâtre à PARIS à 2 ou en groupes. LAM. 55-58 lundis, mercredis, samedis, 14 à 16 heures, 41, rue Lamartine

« LES ECUREUILS », enfants de 4 à 13 ans. Séjour de neige LES ROUSSES (Jura). Tél. 83. Alt. 1.100 m. Prox. front. Suisse, prix réduits pour janvier, assur. accompt. de Paris aller et retour, du 15 au 22 février. Dép. collectif. Demander renseignements immédiatement.

APPARTEMENTS (Vente)

SURESNES TRAKTIR 4 pièces. Imm. neuf. Près VAL D'OR. Tout confort. Primes et prêt 22, av. Victor-Hugo - POI. 21-70

AV. FOCH Bel appart. gr. standing 8e ét., terrasse, imm. neuf. Installation grand luxe terminée 2 chbres bonne. 450.000 NF - BAL. 84-90

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. n° 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

LOCATIONS (Offre)

MENTON Dans villa, vue mer, jardin : très bel app. meubl. ; studios (avec cuis. et douche). Prix rais. Dr IVALDY, villa Georgette, Terres Chaudes, Menton (A.-M.)

LOCATIONS (Demande)

L'ASSOCIATION THEATRALE DES ETUDIANTS DE PARIS recherche URGENT local (hangar, garage, etc.) pour réunions et répétitions. Tél. : PAS. 31-04 le soir apr. 19 h. ou KLE. 62-47 le mat.

REPRÉSENTATION (Demande)

Monsieur actif BESANÇON, possédant voiture, bureaux centre ville, recherche dépôt de fabric. ou articles de grande diffusion Ecrire HAVAS BESANÇON n° 50.700

DISQUES

ECHANGE DISQUES 3 contre un neuf - Bon état exigé ACHAT ET VENTE DISQUES NEUFS DISQUES-MUSIQUE 161, rue de Rennes - PARIS (6e) Tél. : LITtré 63-37

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 190, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (26e année) De RUSSEL, 63, rue Legendre, Paris

Offre CHAMBRE INDEPENDANTE, tout confort, à étudiante en échange GARDE D'ENFANTS un après-midi et deux soirées par semaine. Téléphoner : BER. 08-41.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Grelotté*** avec toutes les Françaises surprises (comme chaque année au mois de janvier) par une vague de froid « imprévue ». Premières mesures d'urgence : remplacer les bas par un collant, superposer les tricots et glisser l'un d'entre eux entre le slip et la gaine pour tenir chaud au ventre, prendre un petit déjeuner un peu plus copieux avant de partir le matin, couvrir les oreilles des enfants, conseiller à son mari de mettre une écharpe, protéger les mains et les lèvres (de toute la famille) avec un produit gras. Pour celles qui cherchent :

— des bottillons chauds et imperméables. Trois bons modèles : style après-ski en poulain et cuir grainé, tons naturels, semelle crêpe très épaisse, à 49,90 N.F. (Armelle, 22, bd des Italiens) ; style bottillons-ville en daim chamois ou noir, élastiques sur les côtés, semelle crêpe très cambrée, à 45 N.F. (Jorcel, 44, chaussée d'Antin) ; style bottes en agneau noir, porc ou bois de rose, ou en daim noir, doublées mouton, reprises à la cheville dans une bande de lastex invisible, semelles de cuir (moins chaudes mais plus élégantes), à 49,90 N.F. (Jorcel) ;

— un bonnet qui cache les oreilles et les cheveux révoltés par le froid. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les formes dans les Prisunic entre 5,50 et 8 N.F., mais les comptoirs sont absolument pris d'assaut et il ne faut pas être pressée pour essayer devant une glace. Même problème pour les gants chauds qui valent de 3,5 N.F. en laine à 12 N.F. en chevreau fourré, mais qui ne se trouvent déjà plus dans tous les coloris.

LA NEIGE EST FROIDE...

(*Voir pp. II, III, IV, V*)

(Eve.)

...LA SOUPE EST CHAUDE

(*Voir p. VII*)

(Dambier.)

● ***Adopté*** pour essuyer sa vaisselle les torchons en coton longfibre. Tissés « lâche », ils sont très absorbants et ne laissent pas la moindre peluche. Ce qui est particulièrement important pour les verres. Autre avantage : ils sont faciles à laver et sèchent rapidement. Un seul (petit) inconvénient : ils n'existent qu'en blanc à bordure rouge, très classique, mais un peu fade, maintenant que l'on est habitué aux torchons multicolores. (S X 60 1.100 fr. la pochette de six, au Louvre.)

● ***Réchauffé*** un manteau d'enfant moyennement confortable en l'équipant d'une « doublure-blouson » très isolante. Elle se compose de trois épaisseurs : deux faces de jersey et un intercalaire fin en mousse de polyester. Le blouson est muni d'une fermeture à glissière, il existe en rouge ou bleu et dans les tailles de 4 à 16 ans. (De 25 à 29,50 N.F. Manby, 11, rue Auber.)

● ***Séché*** en deux fois moins de temps qu'il n'en faut habituellement une paire de chaussettes de laine en les enfilant mouillées sur des « tendeurs » en fil plastique armé et en forme de pied. Une des extrémités du tendeur, recourbée en crochet, permet de le suspendre à n'importe quel séchoir. Deux avantages à ce séchage accéléré : récupérer plus vite les chaussettes lavées et empêcher la laine de feutrer. (Existe en toutes pointures, depuis la taille bébé, et en de nombreux coloris : de 1,10 N.F. à 1,95 N.F. la paire. Grands magasins.)

(Gaillard.)

François Bonlieu.
Ils rapporteront une médaille...

(Gaillard.)

Guy Périllat.
...s'ils ne ratent pas une porte.

OLYMPIADES

Dans un mois : Squaw Valley

● ***Sur des pistes américaines inconnues, les skieurs français ont des chances.***

LA seconde vague de skieurs d'occasion va déferler sur les pistes en février. (On compte en France environ 3.370.000 amateurs plus ou moins passionnés de ski et 50 % d'entre eux choisissent février parce que les jours sont plus longs et le soleil moins rare.) Mais, pour une poignée de Français, février 1960 marque une date dans l'histoire du ski : les VIIIes Jeux Olympiques d'hiver (1) débutent le 18 février à Squaw Valley (Californie). Ils compteront pour les Jeux Olympiques de Rome, en juin 1960.

C'est la première fois que les Olympiades de ski ont lieu aux U.S.A., la première fois aussi que les Français ont quelques chances. Cinq d'entre eux doivent être sélectionnés parmi nos « meilleurs » qui ont nom : Bonlieu, Bozon, Duvillard, Vuarnet, Périllat et Arpin. Ils se sont entraînés au début du mois à Chamonix, sous la direction d'Honoré Bonnet, directeur de l'Equipe de France (hommes). Mais la sélection olympique ne se fera qu'après les épreuves qui doivent se dérouler ce mois-ci à Wengen (Suisse) et Kitzbühel (Autriche).

(1) Les VIIes Jeux Olympiques d'hiver avaient eu lieu à Cortina d'Ampezzo en 1956.

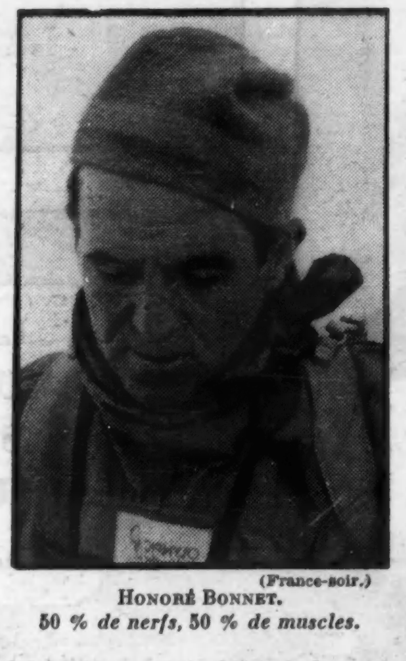
Se muscler les nerfs

Plus que dans n'importe quel sport, l'entraînement intensif en ski est une nécessité. Un champion n'est pas un champignon qui pousse en une nuit. Les élus de Squaw Valley seront tous des champions connus depuis quatre ou cinq ans.

Leur entraînement a commencé en septembre. D'abord par trois semaines d'éducation physique à Aix-en-Provence. Ensuite par quinze jours d'éducation physique spécifique et de ski de descente à Chamonix. Puis un stage de slalom compromis par la mauvaise qualité de la neige ; puis des stages de descente, de musculation et de descente pure à Cervinia et à Val d'Isère, avant de revenir à Chamonix.

Mais l'entraînement ne suffit pas. Il y a aussi le facteur humain : le moral, les nerfs. Selon Honoré Bonnet, « *un athlète, c'est 50 % de nerfs et d'équilibre nerveux et 50 % de muscles. Les nerfs sont même plus importants, d'où l'utilité de stages longs. Il faut que le champion passe par tout : les découragements, les crises, les élans, les nouveaux découragements, les enthousiasmes, les excuses, les nouvelles colères. En stage long, il se calme, se détend et se « muscle » les nerfs* ».

En somme, huit à dix mois d'entraînement par an. Mais peu de parents de jeunes garçons acceptent qu'ils y consacrent le temps normalement dévolu aux études, étant donné l'avenir que, dans la meilleure hypothèse, le sport



(France-soir.)

Honoré Bonnet.
50 % de nerfs, 50 % de muscles.

leur réserve. Aussi, craint-on de manquer de champions Français de « réserve ».

Quels espoirs ?

Les champions français actuels, eux, semblent être au meilleur de leur forme. Ils adorent leur entraîneur. L'un d'eux a déclaré :

« *C'est un chef et un ami. Il est très objectif et sait conseiller, il n'ordonne pas. Sa grande novation, c'est l'importance qu'il donne à la préparation physique, hors de ce qui s'appelle proprement skier. Et cette idée que le repos fait partie de l'entraînement.* »

Il y a longtemps en effet que la France n'a pas remporté de grande victoire en ski. Actuellement, nos skieurs n'ont plus le « complexe Sailer » depuis que le Dieu du ski autrichien a abandonné les pistes pour les plateaux de cinéma. Ils espèrent rapporter des médailles de Squaw Valley. Bonlieu est qualifié par certains de « plus grand skieur du monde ». Périllat et Duvillard, s'ils ne ratent pas une porte, doivent s'illustrer aux slaloms, Vuarnet a de grosses chances en descente, etc. Mais ils peuvent avoir cependant quelques sujets d'inquiétude :

1) Personne n'a encore pu expérimenter les pistes de Squaw Valley, Station complètement artificielle, sa création fut décidée il y a un an, en janvier 1958, par le Président Eisenhower lui-même qui fixa alors à un plafond de quatre millions de dollars la participation du gouvernement américain aux Jeux Olympiques d'hiver.

Le plan est grandiose : la station doit comporter non seulement des pistes de ski et de bob, un tremplin de saut, mais aussi des patinoires et une arène de glace (construite par l'armée). Tout cela dans le but de conserver Squaw Valley comme station de sports d'hiver, une fois les Olympiades terminées.

Dès juin 1958, la location des places a commencé. Le succès sera sans doute immense. Mais les champions français redoutent un peu d'être dépaysés par les pistes non alpines qu'ils devront affronter là-bas ;

2) Les adversaires : l'Américain Bud Werner était le plus redouté en descente mais il s'est cassé la jambe il y a un mois. Egalement redoutables : les Autrichiens Schranz et Molterer, le Suisse Staub. La bataille se déroulera en fait entre les trois grands : France, Autriche et Suisse.

Enfin, disons que si les Français se placent bien à Squaw Valley, ce sera sinon une résurrection du ski français, du moins une excellente promesse pour les prochains championnats du monde qui, selon M. Urbain Cazaux, président de la Fédération Française de Ski, pourraient avoir lieu à Chamonix en 1962.

Tout pour les sports d'hiver
SKI - PATINAGE
UNIVERS - SPORTS
78, avenue de la République
MONTROUGE
ALÉ. 63-44
Le spécialiste de la région Sud
Location - Reprise - Réparations

AU BIVOUAC
RIVE GAUCHE - 10, rue du Four DAN. 44-59
RIVE DROITE - 226, rue La Fayette NOR. 12-58
LOCATION DE CHAUSSURES DE SKI
SPECIALISTE DES EQUIPEMENTS POUR ENFANTS

TOURISME

Ski de printemps

● *En février et en mars : les places sont rares. A Pâques : la neige est rare.*

A Noël, les départs aux sports d'hiver ont été plus nombreux que jamais. Au point que, selon un responsable de la gare de Lyon, la capacité de la gare était « saturée ». En février ou en mars, les départs de ceux qui ont la chance de pouvoir passer une partie de leurs vacances sans se préoccuper de les faire coïncider avec celles de leurs enfants ou avec la fermeture de leur entreprise, se feront plus facilement puisqu'ils seront échelonnés, mais, dans les hôtels, les places seront presque aussi rares. Enfin Pâques tombant très tard, les vacances-ski poseront des problèmes aux étudiants qui comptent partir à ce moment-là. Voici donc les réponses aux questions que vous vous posez peut-être.

— Notre budget est limité. Quelles sont les régions qui sont, cette année, les moins chères ? Quand retenir ses places ?

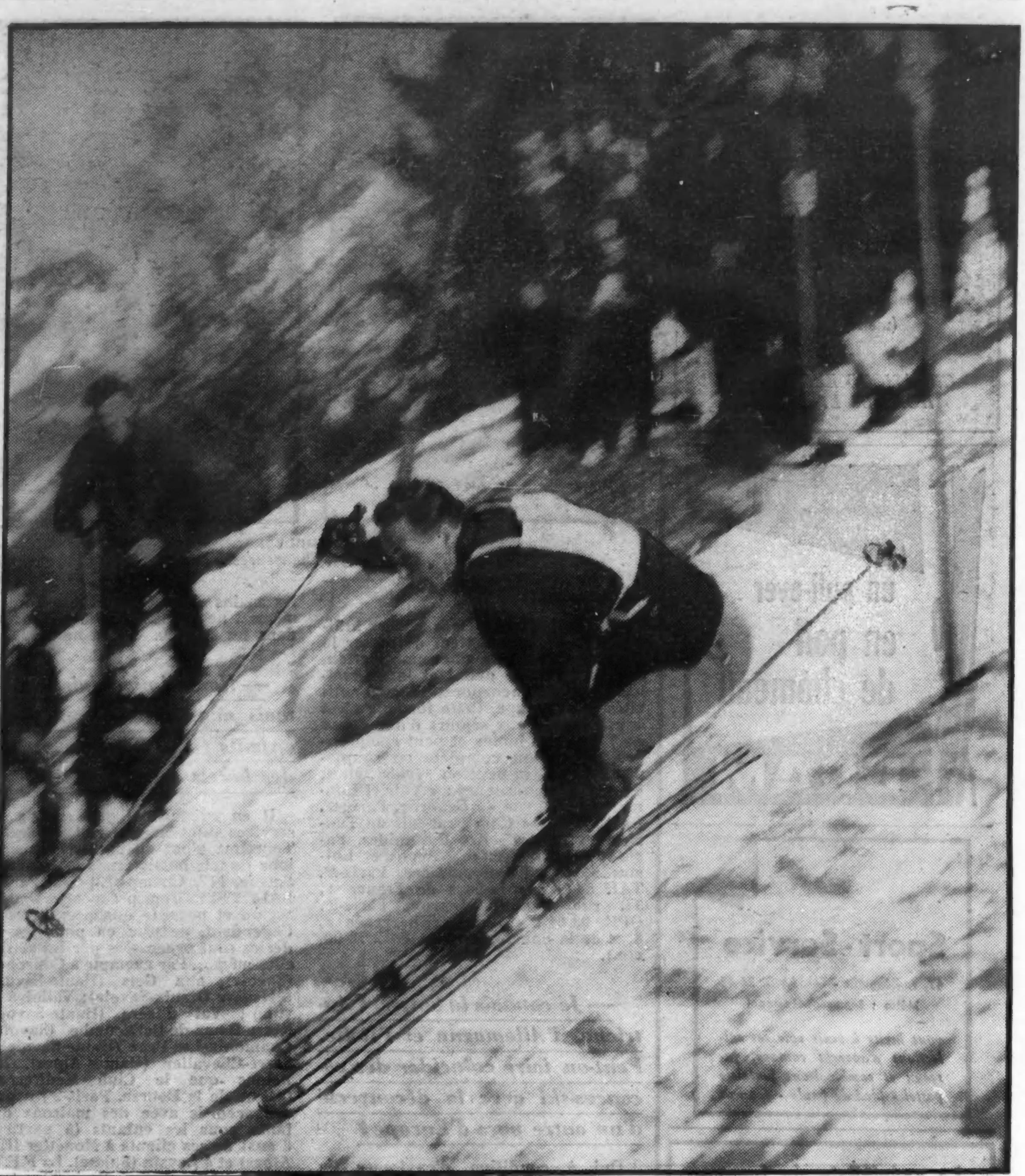
Traditionnellement, le mois de février est le mois « chic » et les voyages organisés à cette époque (1er février au 6 mars) sont environ 40 % plus chers qu'en janvier (leurs prix baissent ensuite en mars jusqu'à Pâques). L'Autriche maintient toutefois sa réputation de pays meilleur marché, surtout si vous fréquentez une petite station (chaque hiver, plusieurs d'entre elles sont « lancées » par les agences ; voir l'Office autrichien du Tourisme, 12, rue Auber, Paris-9e. Tél.: OPE. 93-82).

Vous pourrez avoir une semaine de neige en Autriche, entre le début de février et Pâques pour 250 à 290 NF (départ Paris par le train). Vous resterez une semaine en plus, à votre gré, pour 122 à 140 NF selon le confort des hôtels (Club français du Tourisme, 29, r. des Pyramides, Paris-1er).

Une autre ressource consiste à écrire directement en France au syndicat d'initiative de stations tranquilles qui seront ravies de vous accueillir dans des hôtels modestes (15 NF de pension par jour environ). Vous n'aurez évidemment ni night-clubs ni vedettes mais un téléski et des moniteurs suffisants. Voici quelques-unes de ces stations (qui ne sont pas encore membres du Comité français des stations de sports d'hiver) : Aiguilles (Hautes-Alpes); Ancelle (Hautes-Alpes); Aussois (Savoie); Beuil-les-Launes (Alpes-Marit.); Ceillac (Hautes-Alpes) ; Fontcouverte (Savoie); La Foux d'Allos (Basses-Alpes); Orcières (Hautes-Alpes) ; Peira-Cava (Alpes-Maritimes) ; Saint-François-Longchamp (Savoie) ; Turini (Alpes-Maritimes) ; Vars-Sainte-Marie (Hautes-Alpes) ; La Mongie (Hautes-Pyrénées) ; Mont-Louis (Pyrénées-Orientales) ; etc.

— J'ai entendu parler de stations de ski où l'on pouvait atteindre les pistes par la voie des airs. Où se trouvent-elles ?

C'est d'une part Val d'Isère (Savoie) ou un service d'hélicoptères dépose les skieurs à des têtes de piste inaccessibles autrement. C'est, d'autre part, Leysin où le « Club Méditerranée » (8, rue de la Bourse, Paris-2e) a engagé pour son village de neige le fameux pilote des glaciers Herman Geiger qui est à la disposition des hivernants jusqu'à Pâques.



(Gaillard.)

JEAN VUARNET.
Un champion n'est pas un champignon.

— Je suis étudiant et je voudrais faire du ski de printemps pendant les vacances de Pâques. Où puis-je aller ?

Les vacances de Pâques se situant entre le 2 et le 19 avril, il faudra se diriger vers des stations assez élevées, voir des organisateurs qui suivent semaine par semaine les conditions d'enneigement. Le « Club des Argonautes », (122, r. de Provence, Paris-8e. LAB. 61-96) offre de bons séjours sportifs : 15 jours complets à Val d'Isère (450 NF de Paris à Paris, inscriptions limitées à 60 participants). Les « Centres internationaux de montagne » (8, rue Brémontier, Paris-17e. Téléph.: MAC. 07-22) ont depuis plusieurs années des séjours dans des stations d'altitude élevée et très sportives. Par exemple au Lac de Tignes (2.100 m) en chalet, 376 NF du 2 au 17 avril (sans cours de ski) ou encore en Italie, à Breuil-Cervinia (altitude : 2.030 m), 440 NF pour 15 jours, du 2 au 17 avril (sans cours de ski). Voir aussi l'« U.N.C.M. », dont les centres sont bien connus et dont nous rappelons la nouvelle adresse : 45, rue Raffet, Paris-16e. BAG. 40-94.

— Je pars seule aux sports d'hiver, mais je ne suis pas très sportive et crains la vie en groupe. Où m'adresser ?

Première précaution : ne pas participer à un voyage « à forfait » qui inclut des leçons de ski et un abonnement à des remontées mécaniques que vous n'utiliserez pas. Choisissez un programme comprenant uniquement le voyage et la pension. Comme votre cas n'est pas unique, la plupart des associations de voyages (notamment le « Touring Club de France », 65, av. de la Grande-Armée, Paris-16e.

→

MEGÈVE
DEPARTS TOUS LES SAMEDIS DE NOEL A PAQUES

REDUCTION DE 10 % POUR LES DEPARTS DES 10 ET 17 JANVIER

Voyage par chemin de fer

	10 jours	17 jours
Chalet du Mont d'Arbois..	298 NF	466 NF
Hôtel confortable........	475 NF	799 NF
Hôtel très confortable....	556 NF	904 NF

Voyage par « Caravelle » Air France

	10 jours	17 jours
Chalet du Mont d'Arbois..	385 NF	543 NF
Hôtel confortable........	486 NF	759 NF
Hôtel très confortable....	595 NF	935 NF

TOUS FRAIS COMPRIS au départ de Paris : voyage, séjours, transferts, assurance

Programme détaillé (3 timbres) à 0,25 NF
L'ASSOCIATION DE TOURISME
(Lic. 391)
VOIR ET CONNAITRE
13, rue de Laborde - PARIS (8e)
LAB. 54-87

aux sports d'hiver portez
un pull-over en laine tweed
ERAM

Durer
PARIS
BOTTES APRÈS-SKI
fourrés laine
74, Champs-Elysées
28, Fg-Saint-Honoré

TOUT POUR LE SKI
P'TIT PIERRE
TRIBORD
PARKAS - FUSEAUX - CORSAIRES
COMBINAISONS APRES-SKI - GENOUILLERES
Dans nos stands
Au Printemps et au Louvre
à PARIS
Aux Deux Passages
à LYON
Au Printemps
à NANCY, LILLE, BORDEAUX, LE HAVRE, ROUEN

Vêtements de neige de qualité

Deylo

4, boul. des Capucines
(métro Opéra)

CREATIONS EXCLUSIVES
HOMMES ET DAMES

aux sports d'hiver portez
un pull-over en poil de chameau
ERAM

Sport - Service
47, r. Réaumur - Tél. ARC. 36.45
Métro : Réaumur-Sébastopol
vous invite à venir voir ses collections d'anoraks couture, fuseaux et combinaisons fantaisie pastel - pied de poule - écossais

Le spécialiste du fuseau
SIGMA - SPORT
VETEMENTS DE QUALITE
POUR LE SKI ET L'APRES-SKI
FUSEAUX ET PANTALONS
SUR MESURES EN 48 HEURES
66, rue de la Pompe - PARIS (16°)
TRO. 33-46

QUI DIT
SKI
PENSE
PALU SPORTS
11, RUE de MIROMESNIL, PARIS 8e ANJ. 25-97

18, RUE SAINT-ANTOINE
BASTILLE - ARC. 35-18
3, RUE BRUNEL
ARGENTINE - GAL. 67-52
MONTCAMP
EQUIPEMENTS COMPLETS
ADULTES ET ENFANTS
Vêtements Chaussures
SKI
Bonneterie Après-Ski
PATINAGE
LOCATION
REPARATIONS

(Eve.)

(Eve.)

SKIEURS MODERNES.
Blousons longs, chaussures hautes.

(Eve.)

SKIEURS D'AVANT-GARDE
Nylon laqué, bâtons géants.

PAS. 62-65) offrent des « séjours individuels » qui permettent de passer le temps qu'on désire dans une station, sans programme défini et individuellement, sans incorporation aux activités d'un groupe. Cette formule n'est applicable qu'aux séjours d'une durée de 7 jours au moins et peut comprendre la pension complète ou simplement la demi-pension (voir aussi d'autres organisateurs : « Voir et Connaitre », 13, rue de Laborde, Paris-8°. LAB. 54-87 ; « Club Français du Tourisme », 29, rue des Pyramides, Paris-1er. CEN. 98-60 ; « Repos et Loisirs », 6, bd Poissonnière, Paris-9°. TAI. 84-18 ; « Loisirs de France », 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris-9°. OPE. 03-61 ; « Club Méditerranée », 8, r. de la Bourse, Paris-2°. RIC. 78-00, etc.).

— Je connais la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie. Peut-on faire coïncider des vacances-ski avec la découverte d'un autre pays d'Europe ?

Oui, à condition d'envisager un voyage plus long et quelques formalités supplémentaires (visa, passeport). La *Tchécoslovaquie* (bureau de renseignements à Paris, CEDOK, 32, avenue Kléber. PAS. 54-16) possède dans les Tatras des stations bien équipées (Tatranska Lomnika). Il est bon, pour gagner du temps, d'arriver à Prague par avion. *Tourpol* (24, rue Laffitte, Paris-9°. PRO. 31-04) offre des séjours réguliers de 15 jours à *Zakopane* (Pologne) en chemin de fer, via Berlin (visite) : 630 NF par personne. Ce voyage de neige est également monté pour Pâques. Vers la *Norvège*, la Holland America Line offre deux voyages de skieurs vers Andalsnes (départs sur le bateau « Seven Seas » le 13 février et le 5 mars, de Bremerhaven en Allemagne). Le bateau sert d'hôtel. On peut skier dans les montagnes du Jotunheim. Prix (selon la classe de la cabine), de Bremerhaven : 550 à 750 NF (inscription dans toute agence de voyage).

— Nous partons en voiture vers le 20 janvier. N'ayant rien retenu, nous voudrions juger sur place. Peut-on aller à l'aventure en montagne ?

En janvier, les hôtels sont rarement complets. Il est prudent cependant d'arriver dans la station de votre choix vers les 9-10 h. du matin (l'étape de la nuit précédente peut se faire dans une grande ville proche). Ce système laisse le temps de demander leurs conditions à quelques hôtels, en précisant bien vos conditions de séjour. Vous trouverez probablement ainsi un hôtelier soucieux de vous garder en « tirant ses prix » au maximum (souvent bien en-dessous du tarif officiel). Le tuyau (qui nous a été confié par le directeur même d'une grande station) marche aussi à la descente du train de nuit, mais à condition de laisser ses valises à la consigne et d'arriver les mains dans les poches. Tout de même... ne prenez pas de tels risques dans les stations « à la mode ».

— Nous aimons faire du ski, mais nous avons deux jeunes enfants (4 et 2 ans) Existe-t-il des hôtels avec garderie ?

Il en existe très peu encore. Les services du Commissariat général au Tourisme n'ont aucun recensement à jour de tels hôtels (mais la *Maison de Savoie*, 117, Champs-Elysées, Paris-8°. BAL. 29-21, s'en préoccupe pour sa région et possède quelques adresses). Cependant, de plus en plus, les garderies sont organisées par les stations elles-mêmes. Par exemple à Courchevel (Savoie); aux Gets (Haute-Savoie) ; à Megève (Haute-Savoie); Valloire (Savoie) ; Val d'Isère (Haute-Savoie) ; Notre-Dame-de-Bellecombe (Savoie) ; Chamonix-Les-Praz (Haute-Savoie), et Serre-Chevalier (Hautes-Alpes). Rappelons que le Club Méditerranée (8, rue de la Bourse, Paris-2°) a passé des accords avec des maisons d'enfants pour les enfants (à partir de 6 ans) de ses clients à Monétier (Htes-Alpes) et à Leysin (Suisse). La F.F.T.P. (155, bd Haussmann, Paris-8°) est soucieuse de ce problème et assure également des séjours en hôtel pour des ménages.

— Nous sommes un groupe de jeunes (entre 17 et 24 ans) et nous voudrions trouver une solution souple et économique, par exemple un chalet.

Si votre groupe a dépassé le stade de la « bande » et possède un système d'encadrement (responsable, etc.) l'« O.C.C.A.J. » (Organisation centrale des camps et activités de jeunesse), 155, bd Haussmann, Paris-8°, vous cherchera un chalet en France, Suisse, Allemagne. L'« O.C.C.A.J. » étant à « coloration » catholique, citons également l'« Union chrétienne de Jeunes Gens » (protestants), 13, avenue Poincaré, Paris-16° - PAS. 92-96 ; « Les Relais Juifs », 19, rue de Téhéran, Paris-8° (camps en Suisse); le « C.I.T.C. », 3, rue Récamier, Paris ; la « F.S.G.T. », 9, rue La Bruyère, Paris-9° ; la « Fédération des Maisons de Jeunes », 57, av. de Neuilly, à Neuilly; le « Centre d'Etudes des Vacances d'Hiver », 5, avenue de l'Opéra, Paris-1er (tendances neutres ou laïques). Si vous êtes étudiants, consultez deux organismes spécialisés : l' « Office du Tourisme Universitaire », 137, bd Saint-Michel, Paris-5° (bureaux dans les académies) et le « Cité Club », 33, bd de Courcelles, Paris-8°.

SKIEUSE
Fuseau sombr

(Eve.)

(Eve.)

DANSEUR
Pantalon, chandail

Promeneuses confortables.
Chandails multiples, bonnet blanc.

(Eve.)

plus en plus hautes de tige et de plus en plus chères. Une bonne paire vaut entre 120 et 180 N.F. Débutant, n'investissez pas cette somme importante avant d'être sûr de retourner l'année prochaine sur les pentes. Vous pouvez louer des chaussures sur place ou à Paris (*Spori Service*, 47, rue Réaumur, consent une réduction de 50 % sur ses tarifs pendant le mois de janvier).

Si vous avez de grands pieds pour votre taille, attention à la hauteur de la tige dans les formes modernes, les chaussures risqueraient de monter trop haut sur le mollet. Ne prenez pas un modèle trop vaste pour être à l'aise, vous ne seriez pas suffisamment maintenu. Debout, l'orteil doit effleurer le bout de la chaussure.

● **Le pantalon** : pas de grande nouveauté dans ce domaine. Pour les vrais skieurs, le noir et le bleu marine restent les couleurs de base. Beaucoup de jeunes femmes remplacent le bleu marine par le bleu roi. En tout cas, les teintes pastels et les formes moulantes sont parfaitement anti-sportives et réservées au cha-cha-cha.

Attention : le sous-pied doit être suffisamment échancré pour laisser à l'aise le pied avec deux chaussettes, sinon gare aux engelures, parce que le sang circulera mal. En ville, on essaye rarement un fuseau avec de grosses chaussettes.

● **L'anorak** : la mode, même pour les vrais sportifs, peut ne pas être fonctionnelle. Ainsi, les anoraks ont perdu cette année leur cagoule et leur col. Les jours de mauvais temps, hommes et femmes enfoncent des bonnets de laine jusqu'aux oreilles. C'est beaucoup moins commode et rationnel que la vraie capuche imperméable, mais... c'est la mode.

En revanche, les bandes de tricots sous les bras (empruntées aux moniteurs) qui resserrent la ligne à la hauteur des hanches et facilitent les mouvements du buste et des épaules, sont un gros progrès sur les modèles entièrement en tissu.

En voie de disparition : les capuches bordées de fourrure, les parkas très longues, les modèles resserrés dans le bas par un lacet.

Très 1960 : les réversibles noir et bleu roi pour les hommes, le mauve pour les femmes, le matelassé pour les deux.

A l'avant-garde : les blousons assez courts et serrés juste sous la taille, le nylon noir laqué (brillant comme du satin).

● **Le bonnet** : devenu indispensable, il est blanc (en mohair ou en fourrure de nylon) pour les femmes, et noir pour les hommes. Les unes le portent toute la journée, sur les pistes de ski et de danse, les autres en cas de chute de neige seulement.

● **Les skis et les batons** : les skis de location font chaque année des progrès et la plupart sont maintenant munis de montures de sécurité (*absolument indispensables*).

Il est presque impossible, en revanche, de louer des bâtons longs (la nouvelle méthode exige qu'ils arrivent sous les aisselles) ; mieux vaut en acheter une paire tout de suite (de 30 à 70 N.F.) que de gâcher deux ou trois jours de ski avant de se résoudre à cette dépense inévitable.

(Eve.)

(Eve.)

Marcheuse au repos.
Bottes, bonnet blanc.

Les danseurs

Pour eux, deux problèmes essentiels : le froid (on en souffre beaucoup plus quand on ne fait pas de sport) et la tenue d'après ski.

Contre le froid, les danseurs adoptent les bonnets et les pantalons des skieurs. Mais ils remplacent les chaussures par les après-skis et souvent l'anorak par une veste plus confortable. La grahde vogue : les 3/4 en peau lainée (nom technique du mouton « avec les poils à l'intérieur »). Mais attention: il y en a trop cet hiver pour qu'ils ne soient pas rapidement démodés l'année prochaine.

Les petites bottes, charmantes en ville, sont souvent insuffisamment fourrées pour marcher dans la neige.

Pour se protéger à la montagne comme à la ville, deux chandails superposés sont toujours plus chauds qu'un seul (même si ce dernier est en grosse laine). La solution ultra-confortable et élégante : un petit pull ras du cou à manches courtes porté à même la peau, un chemisier en soie ou en lainage à manches longues, un chandail décolleté en « v » sur le chemisier.

Le soir, le pantalon est seul roi. Toutes les jupes de chalet et autres robes d'après-ski photographiées dans les magazines de mode ne se rencontrent jamais à plus de 1.000 mètres d'altitude. Il est probable même que les hivernantes qui en auraient emporté par inadvertance les laisseront soigneusement accrochées dans leur placard par peur du ridicule. Pour le pantalon, en revanche, toutes les fantaisies sont permises : écossais, pastels, rouges, imprimés, moulants, en velours ou en satin, la gamme est étonnante de variété. On voit même réapparaître certains modèles en shantung de cet été.

En général, les femmes abandonnent le fuseau, en fin d'après-midi, mais les hommes le conservent. Les uns et les autres échangent leur chandail de ski contre un autre plus « habillé ». Colliers multiples et clips ont remplacé cette année le foulard dans l'encolure.

→

SOLDES
Tricots Carven - Eram
Korrigan - Timwear
et la collection prêt à porter
chez
Raymonde
LESCUR
125, R. DE SEVRES - FON. 87-63

MARIE-LOUISE
prêt à porter
52, Champs-Elysées
SOLDE
à tous ses rayons
Manteaux, Robes, Jupes, Pull-over
Chemisiers, Coupons, etc.
RAYON SPECIAL A 30 NF

vernis pour les ongles

JACQUES
FATH

SACHEZ FAIRE RIMER...
transpiration avec pudeur et... odeur avec discrétion !
Le stick désodorisant AÏDA vous aide efficacement, toute l'année. Il supprime l'odeur de la transpiration sans stopper celle-ci, indispensable à votre santé. Une touche discrète d'AÏDA, chaque jour : vous voilà impeccable, à l'abri de tout complexe... et la conscience tranquille. AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

LES TISSUS
ROSYLENE
pendant le mois de janvier
mettent à votre service leur
SERVICE COUTURE
au prix exceptionnel de :
Façon jupe sur mesures.... 15 NF
Façon pantalon sur mesures. 16 NF
98, rue Lecourbe
PARIS (15e)

"FRANÇAISE"
la boutique de la rue François-Ier
31, rue François-Ier
PARIS 8e
ELY. 02-86
Solde
ses modèles
exclusifs
d'hiver
SOLDES
"robes
"tailleurs
"manteaux
"lainages

Pour être parfaitement bien équipée, le soir, prévoir : une paire de ballerines (et un sac pour les transporter si l'on va danser hors du chalet ou de l'hôtel), une pochette très petite pouvant se glisser dans la poche d'une veste, et qui contiendra mouchoir, peigne, glace et rouge à lèvres ; une paire de gants fourrés ou en laine (les gants de ski sont souvent trop humides pour être remis le soir).

Pour les hommes, inutile d'emporter des cravates, mais il est indispensable de prévoir soit un foulard, soit un polo-shirt.

Pour tous

Enfin, si vous voulez que votre séjour soit parfaitement organisé (sur le plan de l'équipement), n'oubliez pas :

- Une corne à chaussures, indispensable pour les après-skis sans fermeture à glissière.
- Une paire de lunettes de soleil.
- Des lacets de rechange (vous en trouverez dans la station, mais ils craqueront dans votre chambre).
- Une lime à ongles (ils résistent rarement au laçage des souliers et à la fermeture des montures).
- Un tube d'aspirine (les premiers jours sont souvent douloureux).

RECETTES

CORDONS BLEU ET BLANC

Chou farci

1 chou, 3 carottes, 3 oignons, 1 cuillerée à bouche de graisse, 50 gr. de lard, bouquet garni, sel, poivre, muscade, une farce (viande hachée, chair à saucisse, 1 ou 2 œufs, persil), saucisses ou cervelas. Préparation : 20 minutes. Cuisson : 1 h. 1/2 environ.

Un gros chou bien pommé. Vous le lavez en écartant bien les feuilles puis vous le mettez à l'eau fraîche salée et vous le faites bouillir pendant 25 minutes. Vous le retirez et vous l'égouttez avec soin.

Vous creusez le cœur et vous le hachez grossièrement.

D'autre part, vous préparez une farce : viande hachée, chair à saucisse, œuf, sel, poivre, persil. Avec cette farce, vous garnissez le chou, à la place du cœur et entre les feuilles. Puis vous le ficelez pour qu'il conserve sa forme et vous l'entourez d'une barde de lard.

Vous le placez, tête en bas, dans une cocotte graissée où vous avez fait chauffer la graisse, le lard râpé. Vous ajoutez les carottes coupées en rondelles, les oignons émincés, le bouquet garni, sel, poivre, noix muscade, puis le cœur haché, des saucisses ou un cervelas.

Sur la graisse chaude, vous versez de l'eau (ou du bouillon) et vous laissez cuire à petit feu pendant environ une heure. En cours de cuisson, retournez le chou au moins deux fois.

On peut servir avec des pommes de terre à l'anglaise. Plat complet.

SUZANNE ET HENRIETTE.

SANTÉ

Sport à tout âge ?

● ***L'exercice physique est un médicament qu'il appartient au médecin de doser.***

« *VOUS voulez que je vous parle du problème de l'activité physique et des sports par rapport à l'homme moyen, c'est-à-dire vous ou moi ?* (Mon interlocuteur sourit, car « l'homme moyen » qui l'interroge est en l'occurrence une femme) ; *mais, madame, on pourrait écrire un énorme volume sur ce sujet !* »

Pour un spécialiste comme celui qui est assis en face de moi, il est évidemment difficile de résumer en quelques phrases une expérience de plus de quarante années couvrant tous les domaines de l'activité physique.

Disons, pour ne citer que ses titres les plus importants, que le docteur Pierre Mathieu (ex-médecin général de l'Armée) est à l'heure actuelle médecin du Comité olympique français, conseiller technique permanent au Commissariat aux Sports, médecin chef de la Fédération de l'Athlétisme du Racing Club et du Stade Français, médecin du Centre de Surexpertise médico-sportive Paris-Nord, etc. Une heure de conversation avec lui nous a permis de préciser les points suivants:

1 LE SPORT EST EN PERTE DE VITESSE.

A l'heure actuelle, la pratique des sports est largement facilitée par la multiplication des clubs et des associations sportives. Pourtant, les activités sportives connaissent une certaine défaveur. Pourquoi ?

Il semble qu'il s'agisse d'un phénomène de réaction contre un engouement excessif. On a dit que le sport était bon pour tout le monde. Alors, tout le monde a fait du sport et n'importe quel sport. C'était une erreur. Un individu donné ne peut pratiquer que certaines catégories de sports et dans des conditions précises.

Le docteur Mathieu cite des exemples. Une jeune fille a découvert le hockey en Angleterre. Elle veut pratiquer ce sport. Le docteur Mathieu l'examine. Son cœur ne lui permet pas de courir assez vite (le hockey est un jeu fatigant), de plus, elle a une épaule plus haute que l'autre : le hockey va accentuer cette déformation. Le volley-ball serait mieux adapté à ses possibilités physiques ; il développera harmonieusement son corps au lieu d'en accentuer les défauts. Autre exemple : un jeune garçon demande s'il peut faire de la natation ? « Oui, répond le médecin, c'est un excellent sport ». Moyennant quoi, le garçon s'inscrit dans un club et va faire deux heures de piscine quatre fois par semaine. Très rapidement, il est surmené, épuisé, amaigri. En exagérant la pratique d'un sport qui pourtant lui convenait, il a obtenu le résultat inverse du but recherché. *Le sport a une action sur l'organisme tout comme un médicament :* il ne faut pas se tromper de sport, pas plus que de médicament ; il ne faut pas dépasser les doses normales et atteindre aux doses excessives où le remède fait plus de mal que de bien.

2 LES SPORTS DE PLEIN AIR SONT LES MEILLEURS, SAUF EN HIVER, MAIS...

Les sports de plein air sont incontestablement plus profitables que ceux pratiqués en vase clos. Dans ce dernier cas, l'oxydation est inférieure : on brûle moins de déchets toxiques dedans que dehors parce que la ventilation est moins grande et on perd les bienfaits de l'exposition au soleil (action vivifiante, désinfectante des rayons ultra-violets). Cependant :

— Il vaut mieux pratiquer une activité physique en vase clos que pas du tout.

— Pendant les mois d'hiver, le problème est inversé. La pratique des sports de plein air par temps froid réclame une constitution très vigoureuse. La majeure partie des individus de résistance moyenne s'exposent à contracter rhumes, angines, bronchites et toutes les variétés de « refroidissements » en s'adonnant, l'hiver, à des sports de plein air (ski et patinage exceptés naturellement).

3 LA REPRISE DE L'ACTIVITÉ SPORTIVE : UN PROBLÈME MÉDICAL.

Prenons le cas type, très courant, d'un homme encore jeune. Il a à peine dépassé le cap de la quarantaine, mais il commence à engraisser. Il s'essouffle. Il se sent las. Il pense qu'il mène une vie trop sédentaire et décide de revenir à la pratique sportive abandonnée depuis des années. S'il opte de lui-même pour tel ou tel sport et s'y lance sans avis médical, il s'expose à de graves déconvenues. Non seulement il n'en retirera pas de bénéfice mais sa fatigue va empirer et ses malaises aussi.

Il se décourage et abandonne. On doit, dit le docteur Mathieu, avant de reprendre une activité physique abandonnée depuis longtemps, faire faire un examen médical (des centres de consultations sportives spécialisés existent dans toute la France) de façon à choisir la forme de sport adaptée non seulement au goût et aux heures de liberté de l'individu, mais aussi à sa profession et sa physiologie. Le médecin sportif va :

1) Examiner les possibilités cardiaques de son client.

2) Rééduquer son système musculaire et articulaire par des exercices préliminaires convenablement choisis.

Dans ces conditions seulement, la « reprise » sera profitable.

Sur le plan particulier des sports d'hiver, le docteur Mathieu rappelle que :

1) Si on n'a pas l'habitude régulière des sports, il faut se soumettre avant d'aller « faire du ski » à un entraînement physique spécial plusieurs semaines à l'avance.

2) La réadaptation physiologique sera obtenue par l'administration de vitamines, pour prévenir les crampes et les accidents musculaires.

3) Il faut être très prudent pendant les deux ou trois premiers jours.

4 LA MARCHE : UNE ACTIVITÉ NÉCESSAIRE.

Tout le monde devrait marcher à pied chaque jour et le plus longtemps possible. Les grands sportifs pratiquent toujours, en plus de leur entraînement à leur sport, *la marche à pied, qui, faite à un bon rythme et en contrôlant sa respiration, doit être considérée comme un exercice de base pour tous les individus.* Le cas est fréquent du monsieur qui achète une auto et s'aperçoit quelques mois plus tard qu'il ne peut plus boutonner son pantalon parce qu'il a grossi.

— La voiture et l'ascenseur sont les deux grands ennemis de l'équilibre physique de l'individu, déclare le docteur Mathieu. Précisons toutefois qu'on ne peut pas considérer comme un exercice de marche une balade à petits pas sur les grands boulevards en admirant chaque vitrine ; mais une heure de promenade au bois de Vincennes, oui.

5 LE SPORT ÉVITE : OBÉSITÉ ET INFARCTUS.

Il y a pourtant des gens qui ne pratiquent aucun sport et ont une activité physique réduite. Que risquent-ils ?

Toutes sortes de désordres provenant de la surcharge de leur organisme par les déchets toxiques qui sont normalement éliminés au cours de l'effort sportif par l'expiration et par la sueur (qui nous débarrasse de quantité de poisons), sans parler de l'oxygénation supplémentaire des poumons au cours de l'exercice physique, qui augmente les combustions internes.

Les sédentaires, les « sporti-réfractaires », les paresseux physiques s'exposent donc plus que d'autres :

a) A l'obésité. Or, on sait que la surcharge graisseuse crée un terrain favorable à toutes sortes de maladies.

b) A la dégénérescence précoce des grandes fonctions organiques : digestives (notamment fatigue des organes éliminateurs : foie et reins), respiratoires (encrassement pulmonaire, essoufflement) et circulatoires : dépôt de cholestérol sur la paroi des artères, dont l'infarctus du myocarde est l'aboutissement le plus dramatique.

DORIS HALPHEN
vous informe que la plupart de ses cours habituels sont complets actuellement. Inscription ouverte pour nouveaux groupes :
Mardi, vendredi : 9 h., 15 h., 18 h.
Mercredi : 10 h., 11 h.
Enfants : jeudi 9 h. et 10 h.
Tous les cours ont lieu en petits groupes : minimum 6, maxim. 10 participants
Renseignements par téléphone et sur rendez-vous : LITtré 70-58 - 16, rue Saint-Simon (7e)
Et n'oubliez pas...
...Sa gymnastique est différente

GREEN
le couturier du cuir
solde ses collections de manteaux, trois-quarts, vestes, pantalons, jupes. Ouvert sans interruption de
9 à 19 h. 30
48 bis, rue François-Ier - BAL. 03-49

ENQUÊTE

La bonne soupe

● *96 % des Français mangent du potage tous les jours parce que leurs femmes ont des complexes.*

BEAUCOUP plus qu'à leurs institutions, les Français — et surtout les Françaises — sont attachés à leur potage. Une récente étude de marché vient d'en fournir la preuve ; la soupière familiale semble être un symbole indestructible. Du moins est-elle demeurée telle jusqu'ici malgré les efforts des diététiciens, des promoteurs de l'organisation ménagère et des fabricants de potages en sachets. Non seulement 96 Français sur 100 sacrifient au potage quotidien, mais encore refusent-ils presque systématiquement tout brouet qui n'est pas entièrement « fait main ». La consommation moyenne de potages en sachets n'atteint même pas dix assiettes par personne et par an. Il existe pourtant 68 variétés de ces potages, c'est-à-dire de quoi satisfaire largement tous les goûts.

Hiver comme été

Mais, dans ce domaine, les goûts semblent justement peu variés. Hiver comme été, les ménagères consacrent de une à trois heures à la confection du traditionnel « bouillon de légumes ».

81 % prétendent varier, mais en fait, la variété réside surtout dans les légumes dont on se sert. Les légumes mélangés arrivent en tête (85 %), suivis par la soupe à l'oignon vite faite (61 %), le « poireau-pomme-de-terre » (59 %) et les bouillons de viande, surtout le pot-au-feu (47 %). Elles ne font que rarement de la soupe aux choux, aux tomates, aux champignons, encore moins de la soupe de poisson (13 % seulement). Près de la moitié d'entre elles n'utilisent jamais les « concentrés » genre « Maggi » ou « Viandox » pour leurs potages. Aucun changement depuis des années, on pourrait dire depuis des siècles, quels que soient les conditions de vie et l'âge des consommateurs :

● Les Parisiens sont presque aussi « soupiers » que les gens de l'Ouest, détenteurs du record, et beaucoup plus que ceux de l'Est du pays.

● 42 % des foyers gros consommateurs n'ont pas d'enfants.

● 32 % des ménagères qui gouvernent les foyers à grosse consommation de soupe ont moins de 35 ans. 68 % des jeunes femmes interrogées déclarent d'ailleurs qu'elles font la même soupe que chez leur mère.

Le sens nourricier

L'un des principaux avantages du potage-maison est en effet de donner bonne conscience à la ménagère. Il satisfait à la fois :

— son sens « nourricier » parce qu'il est nourrissant, et même bourratif (ce qui est reconnu comme un avantage par 65 % des personnes interrogées). 70 % d'entre elles le font donc le plus épais possible. L'une d'elles déclare : « Je me dis : ils auront toujours quelque chose dans le corps, comme ça. » ;

— son désir d'être économe : il permet d'utiliser les feuilles vertes de la salade ou les restes de viande ;

— son souci de préserver la santé des siens : le potage est supposé sain, reposant ; il « nettoie » et même « combat les effets nocifs des épices ».

Au contraire, le potage tout prêt est regardé comme un produit de remplacement, un « ersatz ». Selon 45 % des ménagères, il est léger, peu nourrissant. C'est un produit de conserve, donc « pas sain » (22 %) et en tout cas mystérieux, même si la composition « soupe à émotion ».

52 % des femmes reconnaissent cependant que les potages en sachets sont plus pratiques. Les autres ne semblant pas trouver fastidieux l'épluchage des légumes ni astreignante la surveillance de la cuisson.

Le complexe de la soupière

En réalité, le potage en sachet heurte quelque chose de très profond — et de très inconscient — chez la plupart des femmes : l'image stéréotypée de la soupière fumante sur la table familiale. C'est le symbole du foyer. Au même titre que les pantoufles ou le coin de feu. La soupe qui mijote, avec son odeur si révélatrice, attend le retour du mari et des enfants comme la femme elle-même qui reste au foyer. Lui enlever sa soupière c'est la priver d'une part considérable de son prestige et de son autorité.

Quel meilleur moyen de faire acte d'autorité ? La soupe permet de faire manger des légumes que certains membres de la famille refuseraient autrement. D'affirmer son ascendant ? La soupe servie à l'avance dans les assiettes ne se refuse pas. De cimenter l'unité du foyer ? C'est un plat sans partage, enfants et parents peuvent tous en manger. De montrer son dévouement : la préparation longue prend alors un sens et une valeur. Son talent culinaire : un potage-maison est toujours personnalisé. Et sa générosité : on peut toujours rallonger un potage, servir une assiette de plus ne fait pas de problème.

Avec le potage en sachet, tout est différent. D'abord, il ne permet pas de se donner du mal pour les siens et provoque chez la femme un sentiment de culpabilité, ensuite c'est un produit pour femme pressée, ou pis, pour « paresseuse » qui ne pense guère à la santé de sa famille. Ensuite, la quantité est limitée. Ouvrir un second sachet demande une décision. Il ne permet pas l'utilisation des restes. On se sent un peu jalouse de voir un potage « étranger » plus apprécié que celui que l'on prépare soi-même d'habitude avec amour. Très peu de femmes perçoivent l'économie de gaz, de légumes et très peu apprécient, en fin de compte, l'économie de temps. Il est extraordinaire de constater que, parmi les ménagères qui utilisent les potages en sachets, il y ait relativement peu de femmes qui travaillent à l'extérieur : 17 % seulement. Et que ces femmes ne se trouvent pas parmi les couches les plus « aisées » de la population : ce sont les femmes d'ouvriers qui utilisent le plus les potages en sachets (37 % contre 18 % chez les cadres moyens).

Voilà qui laisse perplexe : si les Français ont tant de peine à accepter un changement insignifiant dans une habitude aussi élémentaire que la fabrication de leur potage (même si la nouveauté proposée doit leur rendre la vie plus facile et plus agréable), alors comment se comporteraient-ils s'il leur fallait se décider sur des changements bien plus profonds et qui concerneraient leurs conditions de vie ou le rythme de leur existence ?

GADGET 1960 : LE « NINOTCHKA ».

IDÉES

Changer ou cacher sa tête

POUR celles qui ne verront la neige qu'à Paris, à Lille ou à Strasbourg, voici un des premiers gadgets de l'année 1960 : le « Ninotchka ».

C'est un foulard de faille taillé en pointe au bord duquel est posée une frange de vrais cheveux. La « frange », tenue au foulard par des boutons-pression, est amovible.

Le « Ninotchka » a été imaginé par une jeune femme qui s'est avisée que Brigitte Bardot mettait une perruque rousse pour sortir incognito; Dominique Vernay s'est alors demandé ce qu'elle même pourrait bien inventer pour changer de tête, étant donné le prix exorbitant des perruques. C'est ainsi qu'est née l'idée de ce foulard « frangé ». Il a de multiples emplois :

● Si l'on est brune (et un peu lasse de l'être) on porte un « Ninotchka » à mèche blonde.

● Si l'on est très bien coiffée et qu'il pleuve, le « Ninotchka » protège.

● Si l'on est très mal coiffée, le « Ninotchka » dissimule...

● Si le coiffeur fait trop attendre et qu'on ait un rendez-vous urgent, on pose le « Ninotchka » sur les bouclettes serrées... et on remet le coup de peigne à plus tard.

LA FRANGE EST AMOVIBLE.

● Le « Ninotchka » est également utile : aux sports d'hiver, au bord de la mer, en voiture décapotable, etc.

Les faux cheveux étant... vrais, on peut les remettre en plis (deux rouleaux suffisent).

Le « Ninotchka » existe en cinq couleurs de faille (bleu, turquoise, noir, beige rosé et gris) et en six teintes de cheveux (brun, châtain clair et foncé, auburn, blond cendré et platine). Prix : 29 NF 80 (au Printemps, rayon Brosserie et Foulards, et aux Galeries Lafayette, rayon « Mode »).

NAISSANCE

« B.B. et son bébé »

● *Tous les détails sur la layette.*

LUNDI matin, la naissance de M. Nicolas Charrier était annoncée.

Lundi à midi, les journaux recevaient un projet d'article destiné, sans nul doute, à leur faciliter la tâche, en leur fournissant, déjà rédigées, toutes les informations relatives à la layette de M. Charrier.

Le titre de l'article était laissé au choix du journal, mais deux titres étaient cependant proposés (« Il est né... » ou « B.B. et son bébé ») aux rédacteurs pressés.

Soigneusement préparé à l'avance, le texte ronéotypé comportait évidemment quelques blancs (par exemple : s'appelle , est très sage et boit avidement ses biberons) remplis à la main.

Suivait l'énumération enthousiaste et détaillée de toute la layette, accompagnée :

— de la marque de chaque élément de layette ;

— de la marque de la laine qui a servi à tricoter les brassières ;

— de la marque de la popeline dans laquelle a été exécutée la blouse de la nurse ! Etc.

Nous avons eu la curiosité de téléphoner à l'Agence de relations publiques qui diffuse ce papier pour demander :

— Comment connaissez-vous ces détails ?...

— *Mais voyons... Parce que c'est nous qui avons fait la layette !...*

— Vous, qui ?... Vous voulez dire que Mme Charrier est venue vous la commander avec cette précision ?...

— *Non. Nous la lui avons proposée.*

— Et, bien entendu, toutes les marques citées sont celles de vos clients ?

Ici un silence. Et puis :

— *Oui.*

Vous avez compris ?... Ajoutons que la photo de la nursery, publiée dans un magazine, n'a pas été sollicitée par ce magazine, mais qu'elle lui a été proposée. Contre deux millions, dit-on. Nous n'avons pas vérifié le chiffre.

Il reste que la naissance d'un enfant, cela ne peut jamais être complètement écœurant et qu'il y a dans cette exploitation de la curiosité publique, par ceux qui en font l'objet ou par leur entourage quelque chose de beaucoup plus méprisant que les sarcasmes dont on sera tenté d'accabler ces jours-ci M. et Mme Charrier.

On est en train, disons les choses comme elles sont, de se payer royalement la tête du public.

cinéma

Pickpocket : le dernier Bresson. Un film dans lequel l'auteur va encore plus loin que pour ses précédentes œuvres dans le sens du dépouillement. Pas pour les amateurs de westerns. (*Mercury*, BAL. 75-90 ; *Madeleine*, OPE. 56-03.)

Le dernier rivage : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Biarritz*, ELY. 42-33.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-16.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock (*Avenue*, ELY. 49-34.)

L'Ombre d'un doute : de tous ses films, celui que Hitchcock préfère (1943). (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Ermitage*, ELY. 15-71.)

A double tour : Chabrol montant avec plus ou moins de bonheur à l'assaut de la vie de famille. (A partir de vendredi : *Pépinière*, EUR. 42-90.)

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Les Reflets*, GAL. 99-91 ; *Raimu*, ELY. 36-91.)

Une leçon d'amour : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50), et cinq autres Bergman : **Sourires d'une nuit d'été** : le film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois (*Studio-28*, MON. 36-07) ; **Le septième sceau** : conte philosophique moyenâgeux (*Ranelagh*, AUT. 64-44) ; **Les Fraises sauvages** : un homme se penche sur son passé (*Studio Raspail*, DAN. 38-98), **Le visage** : la magie contre la raison dans la Suède du XIXe (*Bonaparte*, DAN. 12-12; *Calypso*, GAL. 74-15), et **Monika** : un été avec Harriet Andersson. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

Halleluyah : l'âme des Noirs américains décrite en 1929 par King Vidor. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Riz Amer : parmi les « mondines » de la plaine du Pô, une inconnue qui deviendra Silvana Mangano. (*Noctambules*, ODE. 42-54.)

Chérie, je me sens rajeunir : le savant distrait, Cary Grant, et la débutante, Marilyn Monroe, dans une comédie de Howard Hawks. (*Pagode*, INV. 12-15.)

Cendre et Diamant : le drame des résistants polonais non communistes à la Libération. Discutable, mais ambitieux. (*Cinéac-Ternes*, WAG. 24-50.)

Les Grandes Manœuvres : Michèle Morgan et Gérard Philipe dans une exquise comédie de René Clair. (*Windsor*, WAG. 86-71.)

Le Voleur de Bicyclette : Vittorio de Sica metteur en scène à la grande époque du néo-réalisme. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

Le Dictateur : Hitler vu par Chaplin. Une farce toujours d'actualité qui donne le frisson. (*Acacias*, GAL. 97-83.)

Arsenic et vieilles dentelles : Cary Grant et des « dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Le général Della Rovere : Grand Prix du Festival de Venise, dernier film de Rossellini. La situation fait le héros. (*Ciné-Panthéon*, ODE. 15-04.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

Mon Oncle : Tati fait la satire du modernisme. (*Hollywood*, OPE. 28-05.)

Les quatre cents coups : l'histoire de François Truffaut. Un film qui vient du cœur. (*Globe*, BOT. 47-56.)

Le Million : autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19.)

télévision

Jeudi 14 janvier, à 21 h. 35 : « Séance des Jeunesses musicales de France ». Gérard Souzay interprète des mélodies de Schumann, Duparc, Messager, Reynaldo Hahn et Ravel. Au piano : Bernard Gavoty.

Vendredi 15 janvier à 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », une émission de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes. Au sommaire : la météo, les fans, Hergé (le père de Tintin), le Mali, Claude Kogan et Edith Piaf.

Samedi 16 janvier : une partie des programmes prévus pour la soirée du 31 décembre et qui n'avaient pu être transmis à cause de la grève sont programmés :

20 h. 35 : Parade des chansonniers.

21 h. 5 : « J'ai compromis ma femme », d'Eugène Labiche.

21 h. 50 : « Chacun son rêve », avec Dalida, Patachou, etc.

22 h. 20 : « Discorama », édition spéciale avec « La Vie parisienne », enregistrée par la Compagnie Renaud-Barrault et les jumelles du Lido, Alice et Helen Kessler.

22 h. 50 : récital Harry Belafonte.

Dimanche 17 janvier, à 22 h. 5 : « Les Enfants de Varsovie », reportage sur la jeunesse polonaise.

Mardi 19 janvier, à 22 h. 5 : « Les grands interprètes », l'émission de Bernard Gavoty sera consacrée à la jeune cantatrice Jane Rhodes (Carmen à l'Opéra).

Mercredi 20 janvier, à 22 h. : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Nicole Vedrès et Max-Pol Fouchet.

théâtre

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce*.)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance*.)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty*.)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère*.)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés*.)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour, dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine*.)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière*.)

Bon week-end, monsieur Bennet : un peu d'arsenic, beaucoup d'humour: un beau dimanche anglais. (*Gaîté-Montparnasse*).

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Pierre Defert, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

livres pratiques

Mon budget 60 : un carnet de comptes particulièrement utile cette année, puisqu'il faut apprendre à penser en nouveaux francs. Pratique à tenir parce qu'il groupe les dépenses selon leur classement logique (charges fixes, dépenses courantes). C'est aussi un véritable guide d'organisation ménagère et budgétaire. Il se complète d'une autre brochure : « Monsieur, Madame et leur budget », et des enveloppes qui aident à gérer les ressources du mois en fonction des dépenses. (« Mon budget 1960 » : 3,45 NF ; « Monsieur, Madame et leur budget » : 3,05 N.F. Jeu de douze enveloppes : 1,85 NF. (*Editions de l'Epargne, 174, boulevard Saint-Germain, Paris-6e*).

Beauté, votre conquête : journaliste spécialisée et femme d'expérience, Edwige Bouttier a réuni dans ce gros ouvrage de 345 pages l'essentiel des connaissances et des techniques actuelles dans le domaine des soins du corps et du visage. On y relève aussi de très nombreux conseils pratiques : coiffure, maquillage, gymnastique. Le mérite du livre : s'attacher autant à la santé qu'à la beauté. (*Editions Pierre Horay*, 24 NF.)

expositions

Art moderne suisse : un pays d'une étonnante vitalité picturale. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson. Vernissage le vendredi 16 janvier.*)

Ambrogiani : truculence exceptionnelle dans le maniement de la pâte et de la vision du réel. (*Amboise, 6, rue Royale, exposition prolongée jusqu'à fin janvier.*)

Carzou : courageuse reconversion d'un style : de la hantise mécanique au bonheur d'exister dans un « paradis terrestre » à l'abri des menaces contemporaines. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon. Exposition prolongée jusqu'au 20 janvier.*)

G.L.M. : trente ans de l'œuvre passionnée de Guy Lévis-Mano, poète de l'édition et l'un des plus grands typographes de notre temps. (*La Joie de lire, 40, rue Saint-Séverin.*)

Liegme : expression passionnée du meilleur style « abstrait chaud ». (*Colette Allendy, 67, rue de l'Assomption.*)

Henri Nouveau : juste hommage rendu à la mémoire d'un des très rares compositeurs qui ont également été peintres. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Mark Tobey : à l'origine et à la pointe de la peinture la plus moderne. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse.*)

Wols : une œuvre au moins aussi importante, de nos jours, que celle de Paul Klee il y a quarante ans. (*Europe, 22, rue de Seine.*)

Zadkine : un des principaux « maîtres » de la sculpture moderne. (*Galerie de Paris, 14, rue François-Ier.*)

Surréalisme : une exposition internationale qui remet l'érotisme cérébral et 1925 au goût du jour. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

occasions

Je propose

- **Magnétophone** Grundig T K 5 avec micro, fil et bande. Complet : 800 N.F. (prix réel : 1.200 N.F.). Ecrire Roberto, 12, rue Lesdiguières, Paris, ou tél. ARC. 64-17.
- **Stalles** d'église 3 places, Renaissance, d'époque. Longueur 2 m. Largeur 0 m 40. Très bon état. 1.500 N.F. Téléph.. heure des repas à KLE. 49-98.
- **Meuble-lit** « Meub'lit » faisant bureau-bibliothèque, lit pour une personne. Dimensions fermé : 1 m 95 × 1 m 25 × 0 m 32. 450 N.F. sans matelas. Tél. matin et heures des repas à AUT. 94-85.
- **Robe de mariée** courte, taille 42 (250 N.F.). Manteau de skungs, taille 44, état neuf, très bonne coupe, 750 N.F. (valeur: 1.500 N.F.). Chaussures de patinage marron, avec patins à glace, 38, excellent état. Prix intéressant. Tél. heures de bureau à ELY. 28-60.

Je cherche

- **Radiateur a gaz**, feux apparents. Occasion ou échange contre radiateur Pain. Didier, 51, rue de Seine, ODE. 00-94.

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (6e) - ODE. 10-98
GHISOTTI
Du 18 janvier au 6 février

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e)
HENRI NOUVEAU

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 83-20
LAMBERT - LOUBERE
PEINTURES - GOUACHES - DESSINS
Jusqu'au 23 janvier

10 PIÈCES RARES
DERAIN
H. ROUSSEAU
MODIGLIANI
PICASSO
SOUTINE
MARIE LAURENCIN
UTRILLO
15 janvier - 1er mars
CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
8, rue de la Paix

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
WOLS
PEINTURES ET GOUACHES
Jusqu'au 6 février

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré
FONTA
PEINTURES RECENTES

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION 100 Œuvres de GAUGUIN
Vernissage le mercredi 20 janvier à 16 heures

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

JACQUES VILLON
GRAVURES POUR DES POEMES DE
PICHETTE
LA HUNE, 170, boulevard Saint-Germain
Janvier 1960

LA COUR D'INGRES
17 bis, quai Voltaire
Le Surréalisme dans la peinture de :
BRAUNER - DOMINGUEZ - MAX ERNST
HEROLD - KLEE - LALOY - LAM
MAGRITTE - MATTA - PICABIA - PAALEN
TAMAYO, etc.

GALERIE DROUANT 52, FAUBOURG-SAINT-HONORE
Francis SAVEL
« TAUROMACHIE »
DU 14 AU 31 JANVIER 1960
Exposition organisée par Pierre Bergé

Exposition Internationale du
SURRÉALISME
Décembre 1959 - Mars 1960
Ouvert semaine et dimanche
Galerie Daniel CORDIER, 8, rue de Miromesnil

VATICAN

Le coup d'arrêt

● ***Le Cardinal Ottaviani et « L'Osservatore Romano » viennent d'appeler le monde chrétien à s'opposer à la détente avec l'Est. Pourquoi cette soudaine et violente alarme ? Quel est le but recherché ? De Rome, voici la réponse :***

« *COMMENT donc sommes-nous arrivés jusqu'à cette ignominie de voir des millions de citadins applaudissant à la tyrannie, à la violence, à la férocité ?* »

C'est le Cardinal Ottaviani, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office, c'est-à-dire le chef du Tribunal Suprême de l'Eglise, qui parle ainsi, vendredi matin, au cours de l'office matinal à la Basilique Sainte Marie Majeure à Rome devant des fidèles, d'abord surpris puis, à mesure que le cardinal développe son prêche, de plus en plus stupéfaits. Ecoutons-le avec eux :

« *C'est cela l'homme nouveau qui a progressé jusqu'à l'invraisemblable, qui a semé la terre de chaînes et de deuils et qui croit violer le ciel par des prouesses spatiales et démontrer ainsi encore une fois que Dieu n'est pas. Si bien que la fréquence même et la puissance du délit dominant ont malheureusement émoussé la sensibilité chrétienne même chez les chrétiens. Non seulement comme hommes mais aussi comme chrétiens. Ils ne réagissent plus, ils ne bondissent plus... Un chrétien peut-il sourire, s'adoucir devant le massacre des chrétiens qui, non content de nier, insulte Dieu et flagelle par un cruel défi ses serviteurs et ses enfants ? Un chrétien peut-il opter pour des alliances avec les auxiliaires, les alliés de ceux qui défendent et préparent l'avènement d'un tel régime de terreur anti-chrétien dans les pays encore libres ? Pouvons-nous nous considérer comme satisfaits d'une détente quelconque quand, en premier lieu, il n'y a pas de détente dans l'humanité ? Sans le plus élémentaire sens de respect des consciences, de notre foi, du visage du Christ encore une fois couvert de crachats, couronné d'épines et giflé ? Et on peut tendre la main à qui fait cela ?* »

Le voyage de M. Gronchi

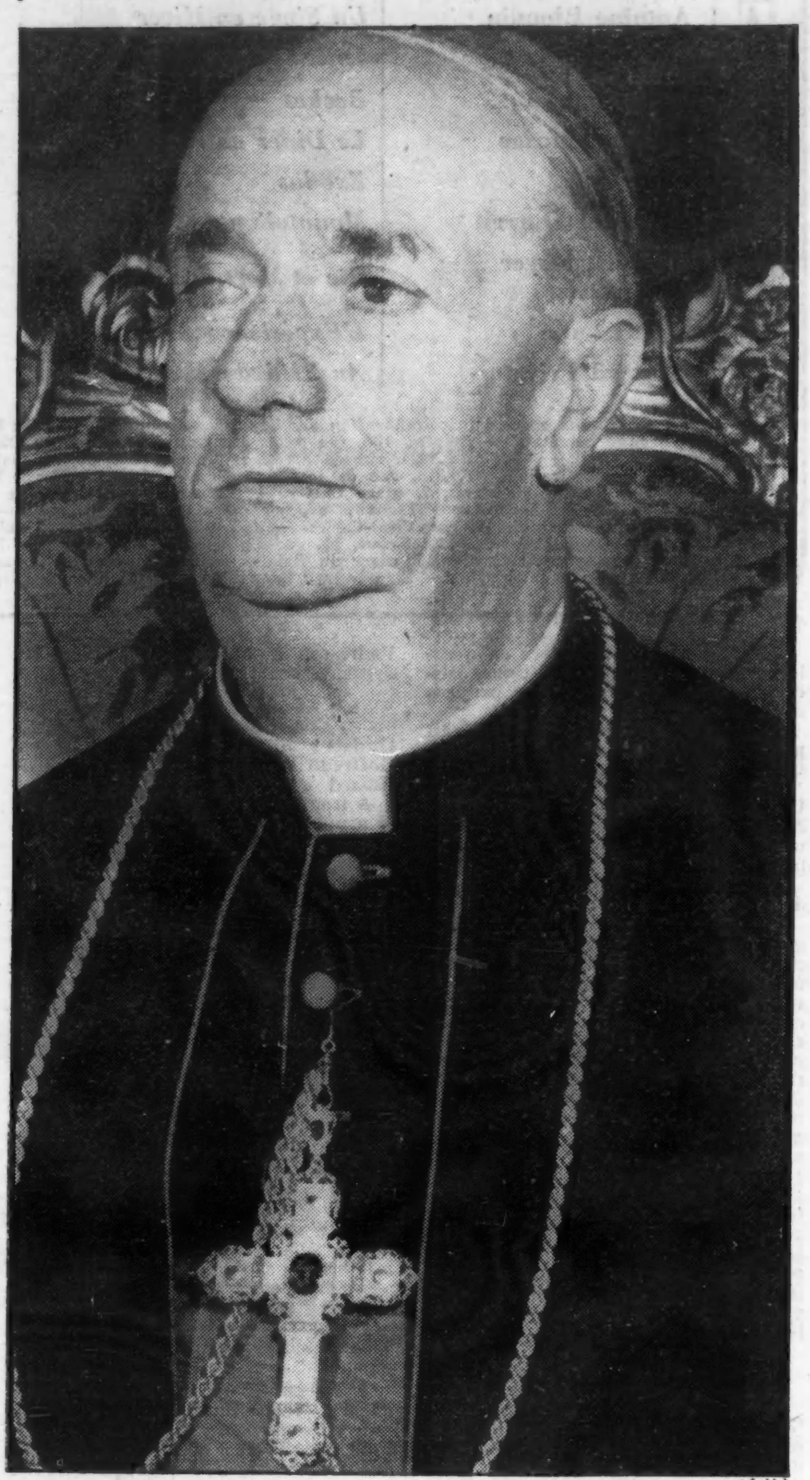
Le cardinal Ottaviani est connu pour représenter un des courants les plus extrêmes du Vatican. C'est sur son nom que, lors de la dernière élection pontificale, les voix les plus conservatrices du Sacré Collège se sont bloquées jusqu'au dernier tour. Sa prise de position violente, intervenant au moment où le Président Gronchi devait partir pour Moscou, pouvait donc passer pour s'exprimer que l'opinion d'un secteur de l'Eglise, celui qui s'intéresse avant toutes choses à « L'Eglise du Silence », comme a été baptisée au Vatican l'Eglise d'Europe orientale. (L'office au cours duquel ces paroles furent prononcées était justement un office propitiatoire pour « L'Eglise du Silence ».)

Mais le même jour, « L'Osservatore Romano », organe du Saint-Siège, publiait un article condamnant catégoriquement le socialisme « *même s'il est distinct et adversaire du communisme* » et « *même s'il revêt des formes atténuées* ». « *Personne*, affirmait « L'Osservatore Romano », *ne peut être un bon catholique et en même temps un vrai socialiste.* »

Le même jour, aussi, devant les «comitati civici» (organisation électorale confessionnelle) le cardinal Siri, évêque de Gênes, et le professeur Gedda, ancien président de l'Action Catholique, reprenaient les mêmes thèmes avec la même violence.

Le doute n'était plus permis. Le Vatican avait décidé de marquer nettement et violemment que la politique de rapprochement avec Moscou telle qu'elle est actuellement pratiquée par des rencontres entre les dirigeants soviétiques et occidentaux n'a pas son approbation (1).

Pourtant, Jean XXIII, dans son message de Noël, avait salué « *l'atmosphère de détente qui a fait refleurir l'espoir en beaucoup d'âmes* », ajoutant : « *L'Eglise accompagne de ses prières tous ceux qui, dans les relations internationales, permettent les rencontres dans un climat de sérénité, aident au règlement pacifique des différends, au rapprochement des peuples et à leur mutuelle collaboration* ».



LE CARDINAL OTTAVIANI. (A.P.)
« Un seul moyen : l'anathème. »

Qu'est-ce qui a pu motiver ce brusque changement d'orientation ? Des raisons de politique intérieure italienne.

A Rome, à la fin de l'année, la visite à Moscou du Président Gronchi retenait toute l'attention des milieux politiques. On spéculait alors sur les possibilités de voir M. Krouchtchev rendre rapidement sa visite à M. Gronchi et on se demandait même si le Pape n'en profiterait pas pour recevoir le Premier ministre soviétique afin de régler, d'homme à homme, le délicat problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat dans les pays communistes. Or, mercredi dernier, 48 h. avant le départ du Président Gronchi pour Moscou, un communiqué de la Présidence de la République annonçait que le Président, souffrant, se voyait contraint de remettre son voyage. On pensa d'autant plus à une maladie diplomatique que les journalistes accrédités à la Présidence de la République signalaient la multiplication des visites médicales et les protestations renouvelées de M. Gronchi qui se déclarait bien portant et voulait, à tout prix, partir pour Moscou. Que le Président de la République ait été malade ou non (et il est à peu près établi qu'il fut, au moins, grippé), que sa maladie ait été grave ou non, il est certain que des pressions très vives furent exercées sur lui pour qu'il renonce à ce voyage.

La violente prise de position du Vatican intervient, d'autre part, à un moment où les leaders politiques de la gauche et du centre gauche examinent avec optimisme les chances d'un prochain changement de majorité qui pourrait permettre de remplacer l'actuel gouvernement démocrate-chrétien de M. Segni qui est soutenu par la droite et l'extrême droite, y compris les néo-fascistes.

Le rôle de M. Nenni

Lors de son dernier congrès à Florence au mois d'octobre, le parti démocrate-chrétien, qui tient le pouvoir sans discontinuer depuis la fin de la guerre, était en effet apparu profondément divisé, la gauche, animée par M. Amintore Fanfani et représentant près de 40 % des mandats, réclamant un bouleversement total de la politique économique et sociale italienne et des initiatives permettant au parti démocrate-chrétien d'apparaître comme un parti de progrès. Cette prise de position de M. Fanfani avait été rendue possible par l'attitude de M. Pietro Nenni, président du parti socialiste, qui, après avoir rompu le pacte d'alliance qui le liait aux communistes, s'était déclaré prêt, sinon à soutenir, du moins à aider d'une neutralité bienveillante un gouvernement présidé par M. Fanfani ou par l'un de ses amis politiques.

En fait, les choses ont été plus loin entre la gauche de la démocratie chrétienne, le parti de M. Nenni et les partis républicain et radical. Un accord, non encore officiel, est intervenu sur un programme minimum en trois points :

1°) Réorganisation administrative de l'Italie pour affirmer l'autorité du pouvoir central dans les provinces dont l'autonomie interdit toute tentative de planification à l'échelon national.

2°) Nationalisation de l'électricité afin d'ouvrir une brèche dans les immenses pouvoirs économiques que détiennent les entreprises privées.

3°) Adoption d'une loi scolaire équitable, ce qui signifie la remise en question de la toute-puissance du Vatican dans ce domaine.

En fait, les dirigeants de la gauche italienne étaient sans doute trop optimistes (2). Le changement de majorité n'est pas encore inscrit dans les chiffres et les difficultés à surmonter sont nombreuses. Il n'en reste pas moins que l'Italie est le seul pays d'Europe où une expérience de gauche est concevable dans les mois qui viennent. Or, cette expérience ne peut être menée qu'avec la participation, sinon sous la direction, du parti démocrate-chrétien, en alliance avec les socialistes.

Une réponse cinglante

En Allemagne, la faiblesse des dirigeants socialistes face à la puissante personnalité du chancelier Adenauer interdit tout espoir d'évolution politique dans l'immédiat. En Angleterre, la défaite des travaillistes, la grave maladie de M. Aneurin Bevan assurent aux conservateurs un long séjour au pouvoir. En France...

En Italie, en revanche, la démocratie chrétienne est usée par près de vingt ans de pouvoir absolu. L'accentuation du déséquilibre entre le Sud agricole sous-développé et le Nord industrialisé et suréquipé pose des problèmes aigus. L'Italie, enfin, est le dernier pays d'Europe où les socialistes n'aient jamais été au pouvoir. (Le parti de M. Nenni est passé de 3.440.000 voix en 1953 à 4.200.000 en 1958.)

Si l'on rapproche la déclaration du Cardinal Ottaviani et l'article de « L'Osservatore Romano » de ces réalités, il apparaît que le Vatican demeure vigilant et surveille de préférence le point du front où l'adversaire concentre ses forces pour une attaque qui pourrait être couronnée de succès.

Commentant ces déclarations, un journaliste italien disait : « *Ce qui fait peur au Vatican, c'est qu'il est impossible à un « TU 114 » d'atterrir à Ciampino* ». Devant l'étonnement de ses interlocuteurs, il expliquait :

« *L'aérodrome de Rome ne possède pas encore une piste de « jet » capable de supporter l'énorme poids de l'appareil soviétique à bord duquel se déplace habituellement M. Krouchtchev. Aucun autre aérodrome italien non plus, bien entendu. Si bien que le jour où le Premier ministre soviétique viendra rendre sa visite à M. Gronchi, il lui faudra prendre le train et le Vatican suppute déjà la dimension des foules qui se presseront le long de la voie ferrée (surtout en Emilie et en Toscane où les communistes sont particulièrement nombreux) pour acclamer en lui le champion de la paix. Cette désolante perspective, c'est le voyage de M. Gronchi qui l'ouvrait. Vous comprendrez aisément pourquoi on lui a mis des bâtons dans les roues avec les moyens dont on disposait. Dans un pays où la population est aussi pieuse, il n'y avait qu'un moyen : lancer l'anathème. Ce qui fut fait.* »

Au début de la semaine, il apparaissait que l'offensive du Vatican se heurtait à une vive résistance dans l'ensemble de l'Italie. Et c'est de la Présidence de la République que venait la réponse la plus cinglante : un communiqué annonçant que M. Gronchi, rétabli, se rendrait à Moscou dès le début du mois de février.

P. G.

(1) A la fin de la semaine, le chancelier Adenauer apportait sa caution à cette prise de position en déclarant que « la coexistence pacifique est une illusion ».

(2) L'idée d'une scission de la démocratie chrétienne est presque impensable, car ceux qui s'y prêteraient se couperaient immédiatement de l'Eglise et perdraient toute chance de réélection.

LES SUCCÈS DE DÉCEMBRE

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de décembre :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classement de novembre
1	André Schwarz-Bart	*Le Dernier des Justes*	Le Seuil	1er
2	Charles de Gaulle	*Le Salut*	Plon	2e
3	Tomasi di Lampedusa	*Le Guépard*	Le Seuil	4e
4	Antoine Blondin	*Un Singe en Hiver*	Table Ronde	3e
5	Jacques Fauvet	*La IVe République*	Fayard	
6	Jean Anouilh	*Becket*	Table Ronde	
7	Claude Mauriac	*Le Dîner en Ville*	Albin Michel	
8	Léon Uris	*Exodus*	Laffont	
9	Lawrence Durrell	*Mountolive*	Corrêa	
10	Ducasse, Meyer et Perreux	*Vie et Mort des Français*	Hachette	
11	Albert Palle	*L'Expérience*	Julliard	
12	Bernard Privat	*Au Pied du Mur*	Gallimard	

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des libraires suivants : Paris : Au Charlot d'Or, 14 bis, avenue Bosquet. — Cidini, 43, avenue Secrétan. — Delatte, 138, rue de la Pompe. — Flammarion, 23, boulevard des Italiens. — Gallimard, 15, boulevard Raspail. — Galignani, 224, rue de Rivoli. — Joie de lire, 40, rue Saint-Séverin. — Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — Lettre ouverte, 213, rue de la Convention. — Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — Robert Marin, 16, boulevard Haussmann. — Librairie de Paris, 7, place Clichy. — Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. — Stock, place du Théâtre-Français. — Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — XXe siècle, 185, boulevard Saint-Germain. — *Bordeaux :* Mollat, 15, rue Vital-Carles. — *Grenoble :* Librairie de l'Université, 2, square des Postes. — *Lyon :* Demortière, 8, place Bellecour. — La Proue, 15, rue Childebert. — *Montpellier :* Foch, 11, rue Foch. — Sauramp, 34, rue Saint-Guilhem. — *Rennes :* Escolan, 7, place du Palais. — Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — *Saint-Etienne :* Plaine, 27, avenue de la Libération. — *Strasbourg :* Berger-Levrault, 23, place Broglie. — La Mésange, 18, rue de la Mésange.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***Marcel Béalu : Il faut enfermer les poètes — Yves Bonnefoy : La province est une marâtre — Goffredo Parise : Gardez-vous de l'épouse à cheval — « Le Canard » : Du pari au pronostic.***

« JE ne veux pas toujours passer pour un imbécile dans ce jury !... »

« Je donne mon point de vue, je n'en discute pas, c'est tout. »

« Vous qui aimez Valéry... »

« Alors, comme j e u n e, comme découverte !... »

« Comme je le disais à Saint John Perse... »

« Moi, je ne vote pas pour l'informulé... »

« C'est très dans la ligne d'Apollinaire... »

« Si ça doit vous calmer, partageons le prix... »

Ainsi, le Prix Apollinaire fut-il décerné à Marcel Béalu (candidat de Cocteau) et à Vincent Monteiro (candidat de P. Chabaneix)... à l'unanimité, après que les journalistes présents eurent réalisé un vieux rêve : assister aux débats d'un jury.

Seuls, Jean Cocteau, André Salmon et Henri de Lescoët ne se firent point entendre : ils avaient voté par correspondance, laissant à leurs co-jurés : Maurice Fombeure, Paul Gilson, Robert Mallet, Y. Delétang-Tardif, P. Chabaneix, Georges Neveux, les joies de la discussion.

Monteiro, soixante et un ans, Brésilien d'origine, peintre (il ressemble à Picasso vu par Buffet), fondateur du « Salon annuel de la poésie » et des Editions de « La Presse à Bras » (qui publia d'ailleurs des poèmes de son co-lauréat, Béalu) et dont les principaux recueils : « Vers sur verres » et « Broussais la Charité », ont paru chez Seghers, déclara: « Je suis très heureux parce qu'Apollinaire a aimé la France comme je l'aime. »

Marcel Béalu, cinquante ans (des yeux très clairs dans un visage rude et bien dessiné), dirige depuis dix ans la librairie « Le Pont Traversé » après avoir fait de nombreux métiers. Ses principales œuvres : « L'Air de la vie », publié chez Seghers, et « Mémoires de l'ombre » qui viennent d'être réédités par « Le Terrain Vague » après une première édition chez Gallimard. Sa réaction : « On devrait enfermer les poètes, au lieu de leur donner des prix. La poésie est un secret... »

De lui, ce poème inédit :

Doux monstres que chasse la [nuit
Restez dites-moi le secret
Du cheval courant sur le pré
Bêtes qui rampez dans ma [chambre
Fût-elle sorcière ou péri
La vieille femme aux dents [pourries
qui grimace quand elle rit
Félins à la peau électrique
Où sept âmes sont enfermées
Ne partez pas sans m'avoir dit
Ce qui m'attache à ce qui fuit
Ce qui meurt dans ce qui revit.

★

FAUT-IL être poète pour garder l'âme pure ? Deux hebdomadaires parisiens ont demandé à Yves Bonnefoy, lauréat du prix Nouvelle Vague, un entretien. Bonnefoy s'est récusé ; timidement, mais fermement, en dépit du « coup de pouce » que ces entretiens auraient pu donner à la diffusion de son nom et de son œuvre.

Motif : les hebdomadaires en question ont une couleur politique, discrète, mais éloignée de ses propres convictions.

De mémoire d'homme, on n'avait pas vu ça de la part d'un jeune écrivain. Ni peut-être même d'un vieux...

Avant de partir pour les Etats-Unis où il enseignera à l'Université Brandeis, Yves Bonnefoy doit terminer le « Rimbaud par lui-même », qu'il prépare pour les éditions du Seuil.

Extraits de son étude (que publie le dernier numéro de « Preuves ») :

« La province est une marâtre, puisqu'elle ruine la liberté. La province est le mauvais absolu. Mais dans ce mot, cette fois, autant qu'un risque suprême, je veux montrer une chance, car l'absolu engendre l'absolu et l'aliénation la plus grande est aussi ce qui peut conduire, si quelque barrière cède, à la plus extrême poésie. C'est à propos de Rimbaud qu'on pourrait définir — et célébrer — ces mutations immédiates, ces ressaisissements qui pétrifient le spectacle quotidien et font tituber devant nous, dans le hagard et le pur d'une seconde, les hôtels de ville, les postes, tout ce que la conscience subit de façon d'autant plus nocive qu'elle a cessé de le voir (...). Il faut peut-être la face ingrate de l'abandon provincial pour que se laisse entrevoir la plus essentielle liberté. »

★

QUATRIEME poète à considérer cette semaine : Guy Lévis-Mano, également typographe et éditeur, dont l'exposition vient de s'ouvrir à la librairie « La Joie de Lire ».

Depuis trente ans, Lévis-Mano travaille, seul et de ses propres mains, à l'édition rare d'œuvres rares.

Il édita ainsi beaucoup de surréalistes, la première œuvre complète critique de Lautréamont, les premiers textes de Michel Leiris, les notes sur la poésie d'Eluard et de Breton et, après la guerre, René Char, dont toutes les œuvres continuent à paraître chez lui avant d'être publiées par la N.R.F. D'origine espagnole, G. Lévis-Mano a traduit et édité de nombreux textes de Lorca. En 1936, il réalisa une édition de 150 exemplaires d'un poème d'Eluard, « Solidarité », illustrée par Picasso, Miro, Tanguy, Masson, etc. (qui furent vendus au profit des républicains pendant la guerre d'Espagne), dont il refuse actuellement de céder l'original pour lequel un bibliophile vient de lui offrir 120.000 fr.

Le livre auquel il tient le plus : « Sacrifices », de Georges Bataille, illustré par André Masson, qu'il ne peut terminer faute d'argent.

Ce qu'il vend le mieux : des cartes postales poétiques : un poème figure au recto, au verso la prose du correspondant (qui pâtira peut-être de son voisinage avec celle du poète) et l'adresse. A 50 francs, on se les arrache.

DE passage à Paris, un des membres de la « Nuova Ondata » littéraire : l'écrivain italien Goffredo Parise, qui publie chez Gallimard « Les Fiançailles ».

A trente ans, son cinquième roman. Il a publié le premier à dix-huit ans. Brun, les lèvres minces, parlant le français avec un sérieux appliqué, le jeune romancier raconte :

« C'est l'histoire de fiançailles qui ne finissent jamais. Cela se passe dans une province du Nord, très catholique, avec l'obsession du péché. J'ai fait mes études dans une école de prêtres. La religion en Italie, ce sont des sables mouvants pour la culture et les mouvements idéologiques. Il n'y a pas d'idéologie dans le peuple italien, il confie au prêtre du confessionnal le soin de le guider.

Ma famille était assez pauvre et j'ai travaillé à Milan avec des ouvriers, des petits-bourgeois. Dans mes livres, je parle du sous-prolétariat. C'est une société non encore formée où la vie individuelle est la plus forte. Un bouillon de culture, c'est ce qui m'intéresse le plus. Nous, nous sommes à mi-chemin entre le vieil humanisme occidental qui tombe en poussière et une civilisation-robot... »

Parmi les écrivains italiens, c'est Alberto Moravia que Parise admire le plus.

« Il a publié le premier roman moderne : « Les Indifférents ». Quant aux « Conformistes » qu'il publia en 1950, c'était une idée énorme, car personne ne savait encore que le conformisme allait être un trait marquant de la civilisation moderne. Mais en Italie on s'intéresse beaucoup maintenant aux écrivains qui écrivent en dialectes, aux chroniques néo-réalistes. La critique de gauche estime que c'est très intéressant, que cela permet de pénétrer la réalité des milieux populaires. Moi, je pense que cela s'adresse aux philologues et qu'il faut laisser ce style au cinéma italien. »

Goffredo Parise a d'ailleurs l'intention de faire du cinéma lui-même, et lorsque je l'interroge sur ses maîtres littéraires, il me cite un cinéaste, Jean Vigo. « Hiroshima », c'est pour lui des *« visions proustiennes de la France pendant la guerre. Un film pour femmes surtout »*.

Parise vient de confier à Michel Arnaud la traduction de sa pièce : « L'Epouse à cheval », histoire d'une femme qui veut rester perchée sur les épaules de son mari et ne boit, ne mange, ne vit que dans cette position. S'il est fatigué, elle l'accuse d'être un célibataire, un dépravé qui n'accomplit pas ses devoirs de mari. Elle l'éperonne, le bride, lui met un mors, et lui, qui rêve de s'en aller seul à travers le monde, reste parce qu'il a peur.

Goffredo Parise, enfin, se dit « de gauche » (bien que ce soit là une étiquette revendiquée par beaucoup de snobs qu'il déteste) et il est marié (bien que le mariage lui semble la chose la plus difficile à réussir qui soit).

★

LE dictionnaire 1960 du « Canard Enchaîné » vient de sortir.

Une première définition essentielle:

CATÉGORIE : *Les Français se divisent en deux catégories : ceux qui sont sensibles à l'humour du « Canard Enchaîné » et ceux qui ne le sont pas.*

Pour la première catégorie, quelques autres définitions :

● ADAM (POMME D') : *Origine des pépins de l'humanité.*

● CRIME : *Inconnu en Ecosse : le crime ne paye pas.*

● DÉTENTE : *Déplorable adoucissement des relations entre l'Est et l'Ouest. M. G. Bidault écrivait dans « Carrefour », un jour qu'il faisait un peu de tension :*

« Il est permis de se demander ce qui restera à traiter après que les Deux Grands auront ensemble arrangé leurs affaires. »

● GRANDEUR (POLITIQUE DE) : *Mégaullomanie.*

● LACAZE (AFFAIRE) : *Partie de Walter-Paulo.*

● PARI STUPIDE : *Extrait d'un discours prononcé par M. Pierre Mendès France devant ses électeurs d'Evreux le 23-7-55 ; « Je ne connais pas, pour ma part, un seul exemple — et il y a tout de même près de vingt-cinq ans que je suis au Parlement — d'un député qui ait été battu aux élections parce qu'il avait émis des votes qu'on appelle impopulaires... » Rappelons que P.M.F. doit en grande partie sa défaite électorale de 1958 à son action contre les bouilleurs de cru.*

● PARTICULIER : *Mauvais Français. Cf. le particulier s'oppose au général.*

Et dans la « Petite anthologie du Canard », de qui cette phrase, cet intéressant pronostic :

« Dans un pays où les militaires feraient la loi, on ne peut guère douter que les ressorts du pouvoir, tendus à l'excès, finiraient par se briser ; au-dehors, les voisins coaliseraient leurs alarmes. D'autre part, il convient que la politique ne se mêle point à l'Armée. Tout ce qui vient des partis : passions affichées, surenchères des doctrines, choix ou exclusion des hommes d'après leurs opinions, a bientôt fait de corrompre le militaire dont la puissance tient d'abord à sa vertu. » (1).

(1) Général de Gaulle (« Le Fil de l'Epée », 1932).

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
DICTIONNAIRE DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE
350 articles • 315 illustrations
39 NF

ENTRETIEN

31 élèves et 11 professeurs

● *Michel Butor écrit des romans pour changer son existence et celle des autres.*

L'Express. — Depuis « La Modification » qui a obtenu le Prix Théophraste-Renaudot en 1957, vous n'avez pas publié de roman. Quel est le sujet du prochain « Degrés » ? (1)

MICHEL BUTOR. — L'enseignement secondaire. Le livre est entièrement bâti autour d'une classe de seconde dans un lycée parisien. Je dis « bâti autour » parce que le récit d'une heure de classe traverse tout le livre, accompagné progressivement des heures qui ont précédé cette heure de classe, de celles qui ont suivi, puis des jours précédents, des jours suivants, etc.

— Qui en sont les personnages ?

MICHEL BUTOR. — Les trente et un élèves et les onze professeurs. Un certain nombre de personnages servent presque de décor : ce sont le « reste des élèves ».

Et puis il y en a d'autres qui ont un grand rôle, qu'on reprend plusieurs années avant et plusieurs après.

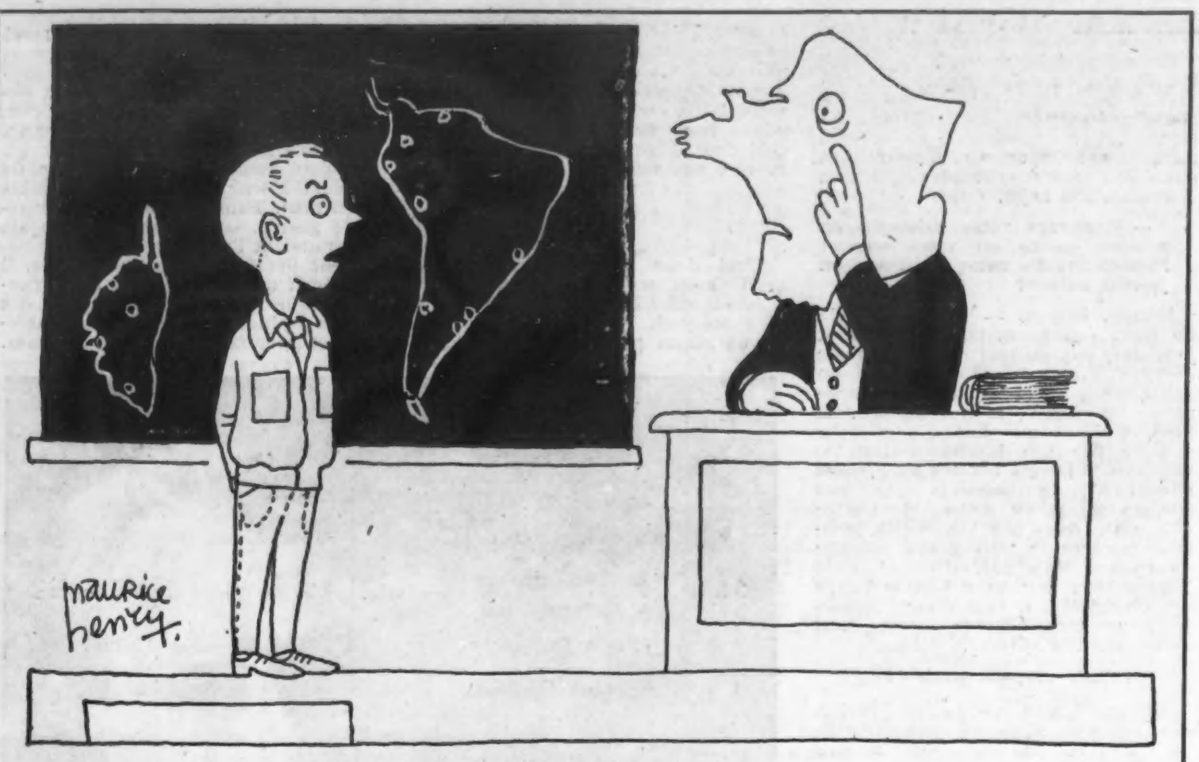
— Et les professeurs ?

MICHEL BUTOR. — Il y en a deux qui ont un rôle fondamental : c'est le professeur d'histoire et de géographie — qui fait la classe en question — et puis le professeur de français, latin, grec.

— A quelle personne est écrit cette fois votre roman ?

MICHEL BUTOR. — A toutes les personnes. Le livre est fait en trois parties. Il y a un narrateur principal qui est le professeur d'histoire et de géographie. Il raconte, il s'efforce de décrire cette classe à un de ses neveux qui est en même temps son élève, qu'il désigne donc par la seconde personne.

(1) Gallimard. Mise en vente cette semaine.



— Et ici ?
— Paris cerné par l'ennemi.

Dans la seconde partie, le professeur d'histoire reste le narrateur, mais il fait parler son neveu et c'est donc le neveu qui dit « je », tandis que l'oncle est devenu celui auquel on s'adresse.

Et dans la troisième partie, le professeur d'histoire donne la parole au professeur de français, latin, grec, qui jusqu'ici était désigné à la troisième personne. Nouveau renversement.

— Quel a été votre point de départ ?

MICHEL BUTOR. — L'enseignement lui-même, dans la mesure où il donne naissance à cette extraordinaire figure de la réalité humaine qu'est l'entrecroisement des emplois du temps. Selon les jours de la semaine, selon les heures, les matières étudiées, chaque professeur et chaque élève ont des emplois du temps différents qui, cependant, se recoupent et se retrouvent à certaines heures, celles où ils travaillent ensemble. C'est une structure temporelle à trois dimensions.

— « Degrés » serait-il plus complexe encore que « L'Emploi du temps » ?

MICHEL BUTOR. — Oui, oui...

— Est-ce que le lecteur ne s'y perdra pas ?

MICHEL BUTOR. — J'espère que non. Le livre est fait pour qu'on puisse s'y retrouver comme on s'y retrouve dans la réalité. Mais il y a aussi des moments où on s'y perd un peu et ils sont fondamentaux, parce que, dans la réalité, les gens s'y perdent terriblement, particulièrement les élèves d'une classe. Ils passent leur temps à consulter des petits tableaux et parfois ils sont dans un complet désarroi, ils ne savent plus...

Comme mes livres précédents, « Degrés » est un peu monté comme un piège : les difficultés n'apparaissent pas tout de suite. Et au moment où le lecteur se croit perdu, c'est qu'il est au plein milieu du livre.

— Trouve-t-on dans « Degrés », comme dans « La Modification », des références aux symboles, à l'art ?

MICHEL BUTOR. — Il y a de constantes références à la littérature et en particulier à la littérature scolaire : aux livres qu'utilisent ces élèves et leurs professeurs. Certains passages sont cités, les illustrations décrites. Je me suis servi de livres réels, qui ne sont pas nommés, mais que les gens pourront reconnaître.

— Il vous a fallu combien de temps pour écrire « Degrés » ?

MICHEL BUTOR. — Deux ans. Une chose qui m'a demandé beaucoup de travail, ç'a été de mettre en ordre cette structure d'emplois du temps entrecroisés. Pour mes livres précédents, j'avais fait des plans et des schémas, sur une feuille, une surface plane. Mais cette fois il m'a fallu construire un modèle, si j'ose dire, dans l'espace. En me servant de feuilles superposées, avec un plan vertical qui traversait la série de ces feuilles.

— Vous semblez accorder beaucoup d'importance à l'emploi de certaines personnes du temps des verbes. Il y a eu le « vous » de « La Modification »...

MICHEL BUTOR. — C'est un moyen d'étudier les relations entre des personnages et en particulier entre ces trois termes fondamentaux de tout roman qui sont l'auteur, le personnage dont on parle et le lecteur.

— Le lecteur est pour vous un élément du livre que vous écrivez ?

MICHEL BUTOR. — Oui, forcément. L'œuvre romanesque exige du lecteur une certaine part de complicité. L'emploi du « vous », dans « La Modification », permettait de prendre de front une certaine complicité.

Dans « Degrés », comme il y a de nombreux personnages, les pronoms personnels sont employés par permutation et surtout par superposition : c'est-à-dire que la première personne de la seconde partie — lorsque l'oncle a passé la parole au neveu — camoufle la seconde personne de la première partie, le véritable narrateur n'étant plus alors celui qui dit « je ». On peut appeler cela des pronoms personnels complexes. C'est ce qui se passe très souvent dans le roman : quand les gens disent « je », en réalité c'est le romancier qui a écrit.

Eh bien ! c'est cela, si vous voulez, que je détaille dans « Degrés ». Je fais la même chose au second degré !

— Et cet autre livre que vous publiez également maintenant ?

MICHEL BUTOR. — Ce sont des essais de critique littéraire qui, pour la plupart, ont déjà paru dans des revues, au cours des douze dernières années. Il y en a vingt et un.

— Ont-ils une unité ?

MICHEL BUTOR. — Presque tous s'appuient sur d'autres qui se trouvent dans le même livre, ces textes s'épaulent les uns les autres, s'illustrent ou s'expliquent mutuellement.

— Pouvez-vous dire ce qui les relie entre eux, ce que vous tentez de prouver ?

MICHEL BUTOR. — Le problème est de savoir ce que c'est que la littérature. Pourquoi les gens écrivent ? A quoi sert d'écrire ? Et en particulier des romans ?

— Quelle est votre réponse ?

MICHEL BUTOR. — C'est si simple que cela n'a presque pas de sens : on écrit pour changer son existence. Et on ne peut changer son existence qu'en essayant de changer celle des autres. Reste à savoir si le roman est un bon instrument pour y parvenir.

Derrière tout cela il y a évidemment : pourquoi moi, est-ce que je me livre à une activité si anormale qui consiste à écrire des romans ? C'est ce que je m'efforce de résoudre, mais je ne peux pas y arriver tout seul. J'ai besoin des autres.

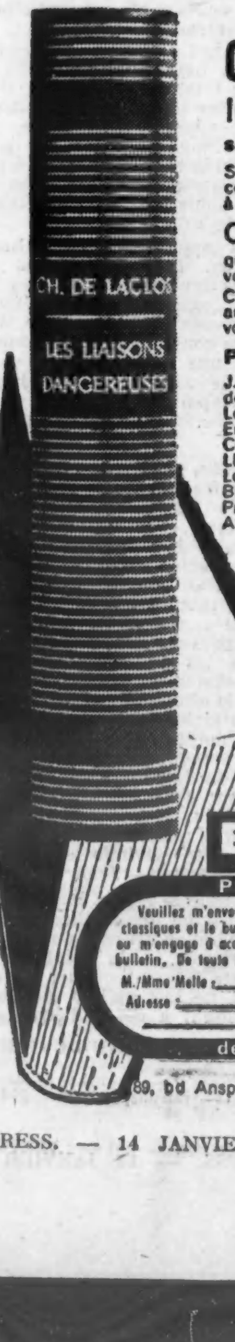
— Quels autres ?

MICHEL BUTOR. — Les lecteurs. J'ai grand besoin de lecteurs.

— N'ayez crainte ! Pensez-vous qu'on doit étudier les écrivains non seulement dans leurs ouvrages, mais aussi en tant que personne, dans leur biographie ?

MICHEL BUTOR. — Je crois que la question de la relation entre une œuvre et la vie de son auteur est généralement mal posée, comme si l'œuvre apparaissait d'un côté, isolée, et les renseignements biographiques de l'autre. Il y a ainsi des historiens ou des biographes pour dire que l'œuvre est expliquée par les événements de la vie, sans se rendre compte que le documents principal que l'on puisse avoir sur la vie d'un auteur, c'est son œuvre. L'œuvre est toujours le renseignement fondamental.

→



CES LIVRES QUE VOUS AIMEZ

luxueusement reliés **dans une présentation enfin digne de votre bibliothèque**

Saviez-vous que les Editions RENCONTRE, Société coopérative sans but lucratif à Lausanne, font paraître, à la cadence d'un ou deux volumes par mois, les grands

CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES

que vous aimeriez avoir toujours sous la main et dont vous avez rêvé d'orner votre bibliothèque.

Ces livres sont désormais à votre disposition, à un prix auquel vous ne pourrez croire quand vous aurez vu un volume.

Parutions prévues pour ces prochains mois

J.J. ROUSSEAU : Les Confessions - DIDEROT : Le Neveu de Rameau, Jacques Le Fataliste - MONTESQUIEU : Lettres persanes - A. de MUSSET : Confession d'Un Enfant du Siècle, Nouvelles - VOLTAIRE : Tous les Contes et Romans (Candide, Zadig, L'Ingénu, etc...) - LESAGE : Gil Blas - CHATEAUBRIAND : Atala, René, Le Dernier des Abencérages, La Vie de Rancé - BRANTOME : Les Dames galantes - PASCAL : Pensées, Provinciales - C. NODIER : La Fée aux Miettes, et Autres Contes, etc.,

en outre Libre choix parmi plus de 130 ouvrages parus.

Chaque volume est présenté aux lecteurs d'aujourd'hui par un critique moderne de valeur, (ci-contre : Les Liaisons dangereuses sont présentées par André MALRAUX).

Forts volumes jusqu'à 600 pages, typographie soignée sur beau vélin, reliure de luxe en plein Balacuir ou Kivar B, gaufrage or sur le dos et à froid sur les plats.

Seul un examen personnel sans engagement vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative.

BON à découper et envoyer aux ÉDITIONS RENCONTRE 51, rue de la Harpe, Paris V°

POUR UN EXAMEN GRATUIT

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, un de vos chefs-d'œuvre classiques et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin. De toute façon j'aurai le droit d'échanger le volume reçu.

M./Mme/Melle : ______ Prénom : ______

Adresse : ______

______ Signature : ______ J-1

le vol 7.50 N.F.

de 8 jours, sans engagement ni frais

89, bd Anspach, 2° étage, Bruxelles - 30, rue de l'Ale, Lausanne

→

En outre, très souvent un auteur fait de son existence même une œuvre, les livres qu'il publie étant destinés à permettre à son existence de devenir. Par conséquent, les œuvres complètes d'un auteur comprennent aussi toutes les anecdotes que l'on connaît à son sujet.

— Vivez-vous votre existence en pensant qu'elle est votre œuvre ? Prenez-vous des notes, tenez-vous un journal intime ?

MICHEL BUTOR. — Non, non... Je ne tiens pas le moindre journal et je n'aime pas du tout cela. Sauf pour certains, comme Kafka chez qui on saisit sur le vif la façon dont la littérature se sécrète, se transforme... Et bien, moi, ce que Kafka a cherché à faire par son journal intime, je voudrais le faire à travers les romans eux-mêmes. Je voudrais que mes romans soient un moyen de mettre une unité dans ma vie, qu'ils puissent intégrer le plus grand nombre de choses. Mais naturellement, c'est impossible... Il y en a tout le temps qui changent... Il faut donc toujours faire un autre roman après celui qu'on vient d'achever.

— Quels sont vos projets ?

MICHEL BUTOR. — Le 20 janvier, nous partons, toute ma petite famille et moi, pour les Etats-Unis. Je suis assez ému de ce départ parce que c'est la première fois que je voyage en père de famille. Autrement, voyager ne me trouble plus beaucoup. Mais là... C'est aussi la première fois que je vais aux Etats-Unis, je dois remplacer un ami dans une université américaine, un collège de jeunes filles à Philadelphie. Je vais faire un cours de littérature française. Puis j'irai dans un autre collège, dans le Vermont, près du Canada, et, bien sûr, je verrai aussi New York.

— Nous aurons donc un roman sur l'Amérique ?

MICHEL BUTOR. — Dans quelques années, peut-être.

M. C.

ROMANS

« Une singulière affinité » par Roger Stéphane

L'amour, la politique et le 13 Mai.

QUE les événements du 13 Mai inspirent historiens et journalistes, rien de plus normal. Ils semblent cependant donner aussi des idées aux romanciers : les deux romans qui se passent pendant les trois semaines fatidiques de mai 1958 sont dus, il est vrai, à des écrivains qui dans le « privé » sont journalistes. En Angleterre, Paul Johnson, que nos lecteurs connaissent bien, a raconté les tribulations d'un jeune Anglais débarquant à Paris, espérant y faire des expériences d'ordre amoureux et qui tombe en pleine crise politique. Il convient d'ajouter que les menaces révolutionnaires ne l'empêchent pas d'apprécier pendant son séjour à Paris, les agréments de quelques liaisons aussi orageuses que les événements.

Roger Stéphane a également choisi pour cadre de son récit les trois semaines qui séparent la IVe de la Ve République. Pour cadre ? Il faudrait plutôt dire : comme repoussoir. Tout au long de son livre, l'auteur se sert de la politique pour l'opposer à une aventure personnelle et il n'est pas douteux que celle-ci constitue le sujet même de « Une affinité singulière » (1), le centre d'intérêt du romancier.

Après les « amitiés particulières », voici donc une affinité singulière. Le sujet de Roger Stéphane rappelle celui de Roger Peyreffitte. Il s'agit d'une rencontre fugitive entre un avocat, engagé dans la bataille politique, et un jeune homme qui vit loin du siècle. Quand Etienne, l'avocat, rencontre le jeune Michel, celui-ci lit un auteur mineur du XVIIIe. Brusquement, Etienne comprend que son engagement, au lieu de le rapprocher de la vie, l'en éloignait : « Une singulière affinité » est une longue disqualification de la politique au profit de l'amour. Etienne s'étonne de son indifférence inattendue et ne comprend plus ses amis politiques qui lui semblent voués à une lutte d'importance secondaire. Le portrait que Roger Stéphane trace des intellectuels de gauche, dont il est, a la cruauté que l'on réserve aux siens.

Un récit classique

C'est donc une histoire d'amour qu'il nous raconte. Une histoire d'amour entre deux hommes et on sent qu'à ses yeux l'amour entre hommes est un amour privilégié.

Aux yeux du lecteur, force est de constater que la façon dont Etienne fait sa cour ne se distingue en rien d'un flirt entre homme et femme : mêmes élans, mêmes déceptions, et aussi mêmes tricheries.

Il reste que Roger Stéphane a écrit avec « Une singulière affinité » son meilleur livre. On y retrouve — comme dans ses essais — une manie de la citation, qui se manifeste dès la première page avec une phrase d'Aragon. Mais l'auteur semble avoir trouvé, dans ce livre, son style : c'est le récit de la forme classique, mieux adapté à son talent que les fresques romanesques à la Romains ou à la Martin du Gard, qu'il tentait de donner jusqu'aujourd'hui.

F. E.

(1) Ed. Robert Laffont, 220 pages, 7,50 NF.

(Archives.)

MICHEL BUTOR.
« Cette activité anormale qui consiste à écrire des romans. »

En bref

● « LA COURONNE D'ORTIES », par René Brest.

CE que furent les premiers mois de la dernière guerre pour les Anglais du corps expéditionnaire, le sergent Auclair, qui leur sert d'interprète, ne le cache pas : une occupation tantôt futile et tantôt grave, mais toujours, chez les officiers, un prétexte à mondanités. Qu'ils fussent Anglais, Ecossais ou cipayes, ils ne *réalisaient* pas (comme on dit bien dans leur langue, et mal dans la nôtre) que les bombes allaient un jour tomber et la mort surgir, implacable. Drôle de guerre, d'abord on ne pense qu'à bien passer le temps. Guerre mortelle (au début, ces termes juraient entre eux, dans l'esprit des Anglais) ensuite, messieurs les Anglais rembarqueront, un peu moins impassibles qu'ils l'étaient à leur venue, un peu moins *gentlemen*. Pour commencer la véritable guerre, tandis que les Français demandaient l'armistice.

René Brest n'est pas anglophobe. Il ne décrit que ce qu'il voit et ne rapporte que ce qu'il entend, en des scènes rapides (1). Réceptions, galanteries, et pour finir, l'exode et le chaos. Il n'y a rien là que nous ne connaissions déjà, et pourtant nous sommes surpris : cette terrible histoire est toujours neuve.

● « LE VOLEUR D'INSTANTS », par Henri Gillet.

QUEL curieux roman ! (2). L'histoire : un médecin passionné de métempsycose et autres sciences occultes, a découvert le moyen de capter, en se servant de photos magiques (entre autres), des *instants* privilégiés de l'existence humaine... Par exemple, une vieille femme, apaisée, rêve secrètement ; ou bien c'est un paysan heureux qui, sa journée terminée, songe à des choses graves et belles : si vous avez la chance de photographier ces êtres au moment que tant de pureté les inonde et si vous placez judicieusement ces photos auprès de malheureuses ou sataniques créatures, vous influencez et leurs pensées et leur destin... Mais il advient que des méchants s'essaient à l'invention... Elle n'est pas au point, aussi, il faut le dire... C'est assez pour écrire un gros roman qui contera la difficile victoire des bons sur les mauvais sentiments... Les sciences occultes auront permis cette victoire attendue et (c'est la force de ce roman) *désirée* par le lecteur.

(1) Ed. La Nef de Paris. 200 pp. 7 NF.

(2) Ed. Emile Paul, 344 pages, 10 NF.

THÉATRE

« Le Théâtre en France depuis la Libération » par Marc Beigbeder

De Sartre à Genet.

MARC BEIGBEDER, critique dramatique, a vu, pour de grands journaux, toutes les pièces représentées en France depuis la guerre. Les critiques de la vieille génération se contentaient de ramasser dans un livre leurs chroniques. Marc Beigbeder veut aller plus loin : son « Théâtre en France depuis la Libération » (1), tout en gardant quelque chose de la fraîcheur des impressions premières, esquisse une analyse spectrale de l'art dramatique français contemporain...

La guerre n'est pas une rupture complète. Si des novateurs apparaissent, leur effort se rattache plus ou moins nettement à ces « pères de la nouvelle structure » dramatique que Beigbeder analyse en fonction de leur influence — Copeau, le Cartel, Dullin pour les animateurs, P.-A. Touchard ou A. Artaud pour les théoriciens, Claudel, Crommelynck, Pirandello, les élisabéthains, les romantiques allemands, le mime et Brecht pour les auteurs anciens ou modernes. C'est un lieu commun de dire qu'une période littéraire choisit son passé, mais celle-ci a choisi ses ancêtres aux quatre coins de l'histoire et de la géographie.

Un théâtre d'héritier

On peut, en réfléchissant sur l'art de Copeau ou de Dullin, « mettre en équation » leur mode d'expression, le « mécaniser » en se souvenant aussi du vaudeville et du théâtre de cabaret en ce qu'il a de caustique et de grinçant. C'est une tentation que subissent des gens aussi différents que Jean Meyer au Français, Fabbri ou Michel de Ré pour les metteurs en scène, Sartre ou Anouilh pour les auteurs. Et dans cette optique même, la création de Beckett ou d'Ionesco prend son essor.

A cette algébrisation de la « théâtralité » passée s'oppose celle qui tente d'extérioriser le spectacle et la parole et qui se réfère expressément à Antonin Artaud. Les tentatives de « théâtre total » de Barrault, surtout les essais les plus marquants des dramaturges comme Ghelderode, Audiberti, Adamov, se retrouvent dans ce courant où le théâtre cherche à réconcilier la parole et le geste. Jean Genet est sans doute le plus important des auteurs de cette race.

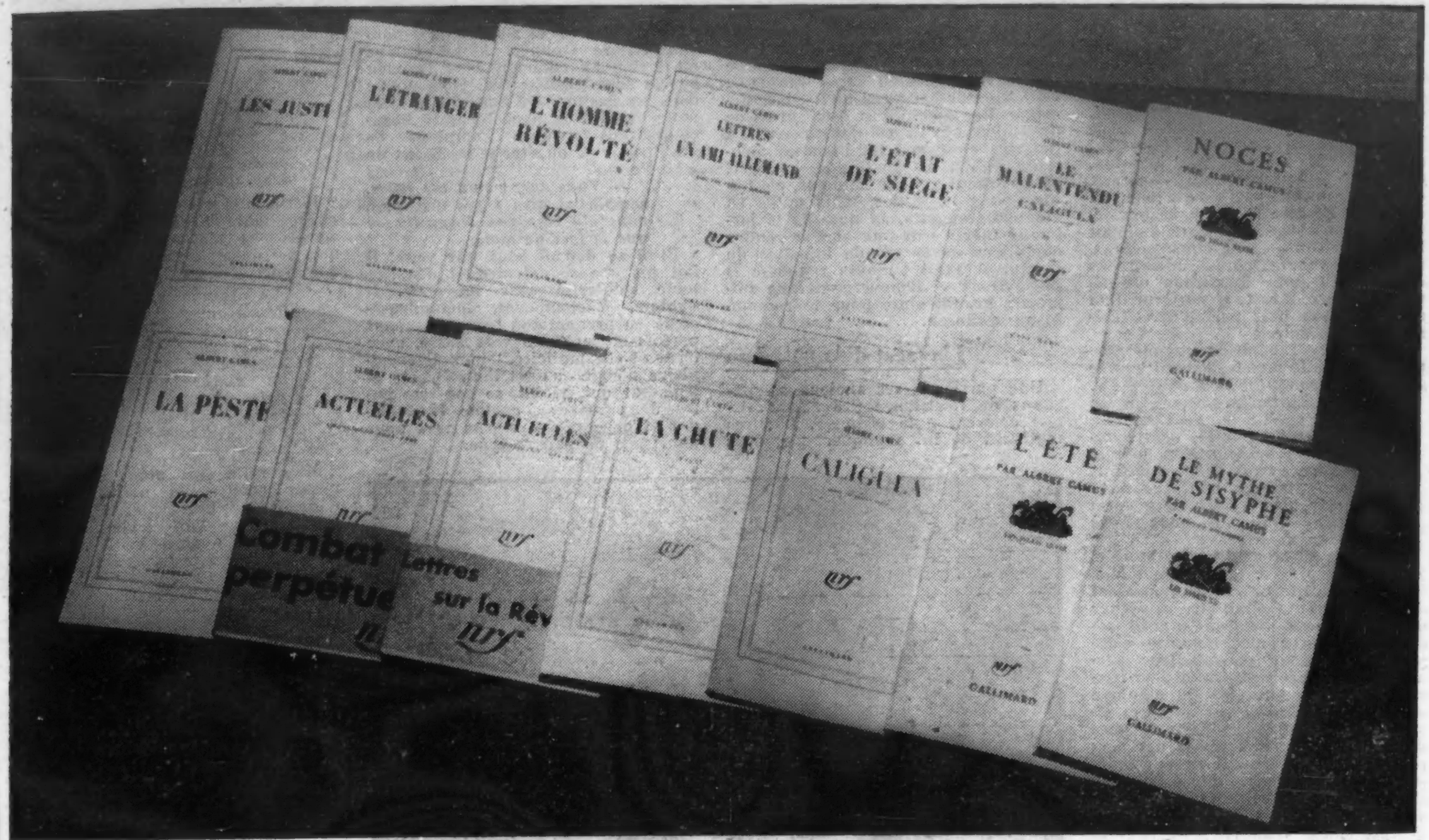
Ce qui apparaît à la lecture du livre, c'est la fragilité des novateurs. Que deviennent alors les grandes théories construites par les défenseurs du « nouveau théâtre » ? De simples idéologies construites après coup pour justifier une œuvre ou pour en appuyer le succès ? Autant d'illusion que le temps efface ? On serait tenté de le croire en lisant le bilan que fait Beigbeder.

Car, enfin, les « pères » de ce nouveau théâtre, qu'il s'agisse de Pirandello, de Joyce, d'Artaud ou de Brecht, leur « révolution » date de trente, voire de cinquante ans, et ceux qui s'en réclament aujourd'hui sont aussi des traditionalistes. D'autre part, dans un monde où l'élément visuel l'emporte sur tous les autres, seules survivent les œuvres dont la puissance poétique, les résonances psychologiques, sociales ou métaphysiques dépassent le simple succès. Il faut pour cela une richesse, une variété de ton et une ampleur de forme que ne possède presque jamais le « nouveau » théâtre, on le voit bien aujourd'hui, quinze ans après. Aussi bien, un des seuls dramaturges authentiquement dramaturge qui se soit fait connaître durant cette période est-il le plus artiste de tous — Jean Genet.

Si, comme le répète Beigbeder dans ce livre — un des meilleurs, sinon le meilleur, qu'on ait écrits sur le théâtre *contemporain* — le théâtre est une fête, cette fête est un art et, comme tout art, ne sait qu'il a été novateur que lorsqu'il a cessé d'être un art !

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Bordas, éditeur, 258 pages, 12 NF 80.



(Archives.)

L'ŒUVRE D'ALBERT CAMUS.
« Une certaine manière de s'accuser ».

ÉTUDE

Itinéraire de Camus

● ***Après avoir relu Camus, Colette Audry conclut : « Il a vécu les plus dures de nos expériences et les a fixées pour nous ».***

COMME nous aimons les amis qui viennent de nous quitter, n'est-ce pas ? Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre...

C'est le mort frais que nous aimons chez nos amis, le mort douloureux, notre émotion, nous-même enfin !

— Les hommes ne sont convaincus de vos raisons, de votre sincérité et de la gravité de vos peines que par votre mort. Tant que vous êtes en vie, votre cas est douteux.

C'est ainsi que, dans « La Chute », Albert Camus répond aux articles de la semaine écoulée. Quatre ans d'avance, il était déjà présent au rendez-vous. Chacun reçoit son paquet : l'ami, l'adversaire et aussi le simple spectateur, celui qui n'apparaît jamais que pour marquer les points.

De fait, personne n'est venu tirer la langue à ce cadavre, comme à celui d'Anatole France jadis, les surréalistes. Est-ce parce que nous nous aimons tant, en vérité ? Ou parce que le cas d'Albert Camus n'est plus douteux en effet ? Ou parce que nul n'a plus envie de cracher sur les tombes ?

N'est-ce pas plutôt que la mort de Camus — cette mort-là — vint lui donner raison par-delà toutes les divergences et les rigueurs ?

Il était de ces auteurs qu'on ne peut pas ne pas contester de leur vivant parce qu'il y a, entre les histoires qu'ils racontent, le ton qu'ils prennent pour les raconter et les idées au moyen desquelles ils tiennent absolument à les expliquer, une discordance insoluble et parfois insupportable. Les contradictions, chez eux, ne jouent pas au même niveau, si bien qu'on n'en a jamais fini avec eux. Vous vous épuisez à poursuivre l'homme dans la cage de l'escalier. Il reparaît au palier du dessus ou du dessous pour vous faire savoir que vous l'avez manqué ; vous vous sentez en droit de lui répondre que c'est lui qui vous manque — et gravement. Pourtant, il ne se dérobe pas : toujours en pleine lumière. Mais toujours un peu ailleurs. Rousseau fut ainsi autrefois.

Pour cette espèce, l'aventure littéraire est une aventure totale en ce sens que la vie et l'œuvre s'illustrent mutuellement et se répondent. Chaque acte de la vie publique ou privée doit être reconnu et cautionné par l'œuvre, chaque œuvre est à la fois un acte, une réponse à soi et aux autres, une remise de comptes ; il n'y a pas de refuge possible, pas de répit, pas de point mort. L'auteur s'obstine à tout justifier, ne s'arrangeant jamais, à la différence de Gide, de ses propres contradictions, hanté par le besoin d'ériger la maxime de son vouloir en loi universelle, s'offrant sans cesse aux jugements et toujours supplicié cependant par un jugement qui prétend l'obliger à être ceci ou cela, comme par un couteau qui vous vise longuement avant de vous planter au mur.

La France des moralistes

De l'autre côté des frontières, on ne s'embarrasse pas de ces détails : tout se recompose à miracle. Quand il lit Camus, l'étranger serre sur son cœur la France des moralistes du Grand Siècle avec celle des Conventionnels, les Droits de l'Homme et le château de Versailles, l'ironie française et l'inquiétude française, Pascal et Voltaire ; tout cela garanti par la langue des Maximes de La Rochefoucauld, de René et du Code civil à la fois (après tout, c'est bien la même langue, la langue française toujours et partout, et supérieurement maniée). L'étranger s'y retrouve très bien.

La jeunesse aussi, dont l'horreur de la morale n'a d'égale que sa passion d'être initiée à une *autre* vertu. Toujours prête à suivre le dernier Zarathoustra.

Il reste le reste, les Français adultes, peuple de moralistes entre les peuples (ce qui ne signifie pas nécessairement peuple moral), pour qui la morale est affaire personnelle. Et qui pis est, peuple de moralistes politiques. Camus devait le combler ? Mais d'abord il se méfie de ceux qui ont l'air de lui faire la morale, parce que la morale est avant tout une chose entre soi et soi. Ensuite, et quoi qu'on lui dise, il estime avoir son mot à dire, lui aussi. Enfin, dès lors que la politique intervient, chaque désaccord met en question l'intégrité de ceux qui s'affrontent. Chaque divergence formulée porte condamnation morale de l'autre. Camus, à cet égard, était très français, mais il ne pouvait guère espérer que ses concitoyens le laisseraient en paix. Camus mort, en revanche, une partie d'entre eux s'empressent de reconnaître en lui « une grande âme » et « une conscience » sans trop chercher à s'expliquer puisqu'il n'est plus là.

Refaire le voyage

En définitive, ni les uns ni les autres ne peuvent rien nous apprendre de lui. Le rôle de Camus, l'influence de Camus, nous pouvons les mesurer quantitativement, mais comment les apprécier en fonction de ce qu'il fut ? Autant d'éléments qui contribuent à obscurcir encore celui dont le cas n'est peut-être plus « douteux », mais dont la mort nous pousse aujourd'hui à nous mettre en question nous-mêmes à cause de lui. Pourtant, comment le séparer si vite de son rôle ? C'était possible pour Gide parce qu'il vécut très longtemps et que les générations entrées dans la vie en poussant comme cris de guerre : « *Familles, je vous hais... Chambres quittées, départs. Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur...* » commençaient à grisonner quand il disparut. Parce que Sartre et Camus avaient déjà pris la relève. Mais Camus est encore tout mêlé à la rumeur qui l'environne. Le vin n'est pas décanté. Aussi bien, la vendange n'est pas même achevée puisqu'on nous annonce, avec sa mort, son prochain livre. Et si ce livre allait être aussi différent de « La Chute » que « La Peste » de « L'Etranger » ? Que « La Chute » de « La Peste » et de « L'Etranger » ?

Alors, puisqu'il faut de toute façon se résigner à l'incomplet, autant choisir l'imaginaire, et, prenant quelques-uns de ses livres, refaire avec Camus le voyage.

Un prince, dit de lui Jean Daniel (1). Plutôt un dieu. Lorsqu'un fils de la misère a reçu tant de dons en partage, que la pauvreté est impuissante à ralentir son élan et qu'il se fait reconnaître de tous, comment le sentiment ne lui viendrait-il pas qu'il ne se tient que de lui-même, que rien ne lui est interdit, que nul ne peut s'égaler à lui ni lui résister ? Dans « La Chute », il évoquera dérisoirement ce personnage :

> *« Il est bien vrai que j'ai toujours vécu libre et puissant. Simplement je me sentais libéré de tous pour l'excellente raison que je ne me reconnaissais pas d'égal. Je me suis toujours estimé plus intelligent que tout le monde, je vous l'ai dit, mais aussi plus sensible et plus adroit, tireur d'élite, conducteur incomparable, meilleur amant. Même dans les domaines où il m'était facile de vérifier mon infériorité, comme le tennis par exemple où je n'étais qu'un honnête partenaire, il m'était difficile de ne pas croire que, si j'avais le temps de m'entraîner, je surclasserais les premières séries. Je ne me reconnaissais que des supériorités. »*

La maladie lui apprit tout à coup qu'il n'était pas un dieu, que toute cette histoire — notre histoire — n'a aucun sens, « *que les hommes meurent et ils ne sont pas heureux* ».

— *C'est une vérité dont on s'arrange très bien,* répond Hélicon à Caligula. Camus ne pouvait pas s'en arranger. S'il ne se tua pas, c'est qu'avec lui sa protestation serait morte. Il fallait continuer à dire : non. Puisqu'il n'était pas un dieu, il serait un ange révolté. Il écrivit : « L'Etranger », « Le Mythe de Sisyphe » et « Caligula ». « Caligula » qui répond à l'absurdité du destin par l'absurdité de la décision humaine, la folie délibérée : il s'agit de tenter, par les actes, que l'impossible soit possible. « Le Mythe de Sisyphe », qui explique son refus du suicide. « L'Etranger », dans lequel il se sépare des autres hommes : parce qu'ils acceptent de n'être pas des dieux, parce qu'ils s'arrangent de mourir, parce qu'ils subissent l'injustice de leur sort en se nourrissant d'un espoir qui n'est que l'autre face de la résignation.

Le cri des oiseaux

Mais « L'Etranger » n'est peut-être un si bon livre que parce que rien de tout cela n'y est formulé. Ce qui nous est montré, c'est une tentative aussi impossible à sa façon que celle de Caligula : celle d'un homme qui refuse de parler le langage commun pour ne dire et se dire que ce dont il est sûr (il est sûr de la mer, du soleil, de la douceur d'un corps, de la mélancolie du soir), qui colle à la réalité de sa vie, de ses désirs et de ses actes sans laisser jamais se glisser entre eux et lui la plus fine épaisseur de mensonge. Dans cet air raréfié, le moindre battement de cœur prend une résonance extraordinaire. Sur le tout plane le tragique solaire des rivages méditerranéens. La révolte est demeurée souterraine, elle ne jaillit qu'à la fin, brève comme un stylet.

C'est à cette époque que Camus eut son premier rendez-vous sérieux avec l'Histoire. Il dut se jeter dans la Résistance avec d'autant plus de fureur que la guerre et l'occupation nazie

→

(1) Voir « L'Express » du 7-1-60, n° 447.

venaient arracher à l'Etranger les seules choses dont il était sûr, la seule forme de bonheur qu'il avait crue inaliénable : « *Pendant cinq ans il n'a plus été possible de jouir du cri des oiseaux* ». Mais chemin faisant, il rencontra des camarades et il se réconcilia avec les hommes — qui meurent, qui ne sont pas heureux, mais qui luttent pour être heureux et pour qu'un bonheur simple leur soit reconnu, c'est-à-dire pour la justice. C'était une époque où le choix était lourd de risques et de conséquences, mais en revanche, choisir n'était pas *difficile*. Et pour tous ceux qui firent ce choix, il reste le souvenir d'un accord à peu près parfait avec soi-même et les autres.

Il salua la Libération comme une rupture avec le monde d'avant guerre au visage « *tranquille et domestiqué* ».

« *Le Paris qui se bat ce soir*, écrit-il dans « Combat » du 24 août 1944, *veut commander demain. Non pour le pouvoir mais pour la justice, non pour la politique mais pour la morale, non pour la domination du pays mais pour sa grandeur.* »

Il venait de recontrer la morale, elle n'allait plus le lâcher. La tâche, la responsabilité de ceux qui avaient délivré la France allait être de signer désormais « *un nouveau contrat social* », d'assurer aux hommes cette justice qui seule pouvait leur permettre d'être heureux durant leur passage sur cette terre. Il s'y employa dans ses articles de « Combat », visant à dégager les grands problèmes du monde moderne : réveil des peuples colonisés, nécessité de penser la politique en termes internationaux, s'efforçant à la modération et à la nuance, distinguant, à l'occasion d'un procès, le cas d'un pacifiste de toujours de celui d'un recruteur de la L.V.F., assurant les communistes de son accord avec un programme socialiste, mais rejetant le réalisme politique ; troublé d'avoir à reconnaître que le meurtre est à la fois inacceptable et inévitable.

La morale et la politique

Ceux qui l'ont connu à la fin de la guerre ont eu l'impression de rencontrer une certaine forme de perfection :

« *Vous avez été pour nous*, lui écrit Sartre en 1952, au moment de leur rupture, *l'admirable conjonction d'une personne, d'une action et d'une œuvre... Car vous résumiez en vous les conflits de l'époque et vous les dépassiez par votre ardeur à les vivre. Vous étiez* une personne, *la plus complexe et la plus riche : le dernier et le mieux venu des héritiers de Chateaubriand, et le défenseur appliqué d'une cause sociale. Vous aviez toutes les chances et tous les mérites car vous unissiez le sentiment de la grandeur au goût passionné de la beauté, la joie de vivre au sens de la mort.* »

Les années de la Résistance reparaissent, transposées, dans « La Peste », dans l'histoire de cette ville en quarantaine où quelques équipes sanitaires épuisent leurs jours et une partie de leurs nuits à organiser la lutte contre l'épidémie. Le récit sent un peu la contrainte ; c'est l'œuvre d'imagination la plus terne de Camus : couleur de muraille, couleur de prison. Mais ainsi l'a voulu l'auteur ; nous ne sommes plus au temps du lyrisme solitaire. Et le docteur Rieux, acteur et narrateur, refuse l'épopée qui sonne creux et qui « *laisse supposer que les belles actions n'ont tant de prix que parce qu'elles sont rares et que la méchanceté et l'indifférence sont des moteurs bien plus fréquents dans les actions des hommes.* »

Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser que cette lourdeur appliquée tient davantage au fait que Camus, dans « La Peste », revit la Résistance à la lumière de l'immédiat après-guerre. Les deux blocs commençaient à se coaguler, on entendait tomber entre eux des rideaux de fer. Ce fut la deuxième rencontre de Camus avec l'Histoire.

« *Notre méthode*, avait-il écrit dans « Combat », *veut essayer de provoquer dans la vie politique une expérience très limitée, qui consisterait, par une simple critique objective, à introduire le langage de la morale dans l'exercice de la politique. Cela revient à dire oui et non en même temps et à le dire avec le même sérieux et la même objectivité.* »

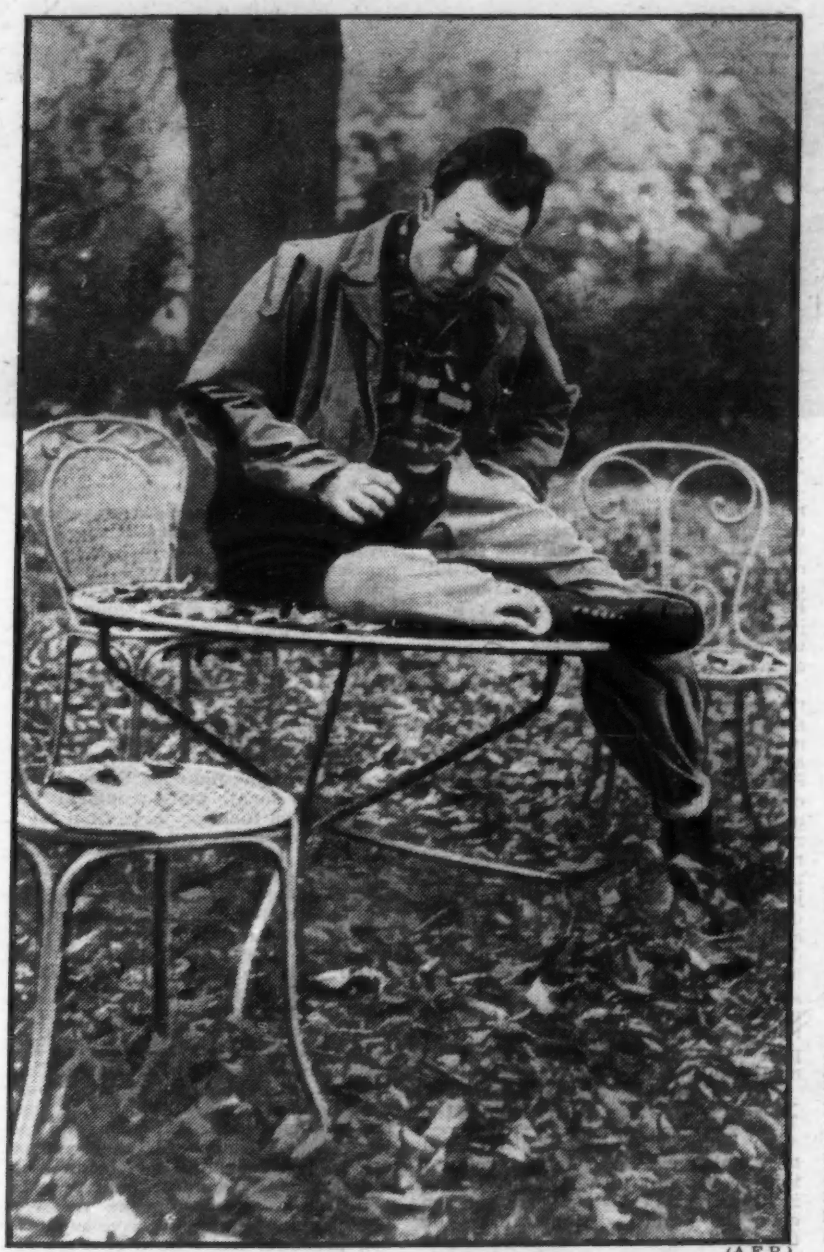
Il faudrait beaucoup de place pour démontrer que ces phrases n'étaient ni très heureuses ni très claires. Pour Camus lui-même, elles définissaient ce qu'il avait entendu faire jusque-là. Elles signifiaient aussi qu'il continuerait à dire aux uns et aux autres ce qu'il pensait. Et ce qu'il pensait à présent, c'est que les hommes meurent, qu'ils ne sont pas heureux, qu'ils luttent pour le bonheur, c'est-à-dire pour la justice, mais qu'ils en viennent toujours, au nom de la justice, à tuer à leur tour et à se rendre complices de la grande injustice du destin. Il avait toujours repoussé le dogmatisme et il nourrissait une animosité grandissante pour le communisme stalinien.

L'avocat d'Amsterdam

Une partie de ses anciens compagnons de Résistance (les communistes) crièrent à la trahison. D'autres tentèrent de lui expliquer que, dans les temps difficiles, ce qu'on dit n'a plus de poids si on ne le dit pas de l'intérieur d'un camp. Que juger sans s'être préalablement engagé, c'est juger sans risque et sans effet. Camus se sentit lui-même jugé et condamné par ces critiques, victime d'une idéologie étouffante et du terrorisme intellectuel. Et puisqu'on le condamnait au nom même de ce qu'il avait été, il voulut se mettre en règle avec lui-même. Il écrivit « L'Homme Révolté » où il se proposait de découvrir par quels chemins la révolte initiale contre la mort et la solidarité dans la révolte conduisent les hommes à infliger la mort au nom d'une justice absolue et d'une Histoire divinisée. Il était fatigué de l'Histoire. Francis Jeanson critiqua « L'Homme Révolté » ; Camus se plaignit d'avoir été volontairement mal compris.

— On ne peut pas sortir de l'histoire et y rentrer à volonté, lui répondit Sartre en substance. Quoi qu'on fasse, on est dedans et on contribue à la faire bien ou mal. Vous êtes en passe de prendre le mauvais chemin.

Ils se séparèrent.



(A.F.P.)

A BOUGIVAL EN 1945.
« Vous étiez une personne. »

Dans la retraite qui suivit, il écrivit « La Chute » et montra qu'il pouvait encore étonner. Albert Camus a-t-il rien en commun avec l'ancien avocat Jean-Baptiste Clamence tombé dans les bas-fonds d'Amsterdam ? Au moins autant et probablement beaucoup plus qu'avec l'employé de « L'Etranger » ou avec le Dr Rieux de « La Peste ».

— *Vous avez voulu me juger*, semble-t-il dire à ses critiques, *vous n'y êtes pas. Regardez ce que je fais de moi.*

Et il se détruit sous nos yeux. Il fait pis que se détruire, il dénonce toute solidarité avec lui-même. Il s'abîme. Méchamment, méticuleusement, en prenant son temps, ricanant parfois et parfois à voix basse, avec tristesse et simplicité. L'homme exemplaire n'était qu'un tribun égoïste et jouisseur qui, vieilli, se confesse entre deux rasades, comme Marmeladoff. L'ange déchu tourne vers nous un visage de pauvre type.

Ses dons merveilleux qu'il banalise, sa passion de vivre qu'il caricature ; son métier (il s'agit d'un avocat mais l'analogie est transparente) qu'il avilit pêle-mêle avec son souci de justice :

« *Pesez cela, cher monsieur, je vivais impunément. Je n'étais concerné par aucun jugement, je ne me trouvais pas sur la scène du tribunal mais quelque part dans les cintres, comme ces dieux que, de temps en temps, on descend au moyen d'une machine, pour transfigurer l'action et lui donner son sens. Après tout, vivre au-dessus reste encore le seul moyen d'être salué par le plus grand nombre.* »

Le miroir

Sa générosité ? elle a laissé couler au fond de l'eau une jeune fille sans lui porter secours. Son style même n'est pas épargné. Certains le lui reprochaient assez, son style : il écrivait trop bien ; il ne pouvait pas se déprendre du beau style ; il lui manquerait toujours de savoir manquer de style, etc.

« *Faiblesse que je me reproche, croyez-le. Je sais bien que le goût du linge fin ne suppose pas forcément qu'on ait les pieds sales. N'empêche. Le style, comme la popeline, dissimule trop souvent de l'eczéma.* »

Il n'oublie rien. Ni sa discrétion « fracassante », ni même ses auto-accusations factices d'autrefois. (Et que faisons-nous d'autre, tous tant que nous sommes ? pensons-nous.)

« *Voyez-vous, il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter, ou sinon je serais un pur agneau. Il faut s'accuser d'une certaine manière qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour mettre au point, et que je n'ai pas découverte avant de m'être trouvé dans l'abandon le plus complet.* »

Mais cette fois nous avons senti passer comme un perfide courant d'air. Pour s'innocenter ? Justement. Car il n'a pas fini. Et tandis que son lecteur qui le suit pas à pas commence à se sentir terriblement impliqué dans cette histoire, il lui reste à dénoncer cette confession même. Il n'y manque pas car il avait pris toutes ses précautions. Au dernier instant il bondit hors du cercle et referme la trappe.

« *Il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres... Quand le portrait est terminé, comme ce soir, je le montre, plein de désolation : « Voilà, hélas ! ce que je suis. » Le réquisitoire est achevé. Mais du même coup, le portrait que je tends à mes contemporains devient un miroir.* »

« L'eau est si froide ! »

On vous a eu, lecteur ? Mais comment crier au diffamateur ? Vous êtes-vous reconnu, oui ou non ? Et puis, êtes-vous sûr qu'il ne cherchait qu'à vous avoir ? Attention, ce n'est pas tout à fait fini :

« *O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! Une seconde fois, hein, quelle imprudence ! Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot ? Il faudrait s'exécuter. Brrr... ! L'eau est si froide ! Mais rassurons-nous ! Il est trop tard maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement !* »

La boucle est bouclée. Celui que voilà est redevenu un solitaire. Pourtant, nous sommes bien loin de la révolte première. Au fond de son enfer, l'ange tombé chuchote comme un diable et jamais il ne fut plus proche de nous ni, sans doute, plus fraternel.

Après cela, que l'Histoire ait joué des tours à Camus, des bons et des mauvais : la guerre une première fois, puis la guerre froide et le dernier — le pire — la guerre d'Algérie, nous savons bien qu'elle en joue à chacun de nous qui nous efforçons de mener notre vie à nous dans la mêlée d'une expérience collective ; à ceux du moins pour qui le ciel est vide, le monde à changer et la vérité toujours à faire.

Ce qui compte aujourd'hui, c'est qu'Albert Camus a vécu, avec un sens extraordinairement juste et fort du tragique et de la beauté du monde, les plus dures de nos expériences et qu'il les ait fixées pour nous avant de partir.

COLETTE AUDRY.

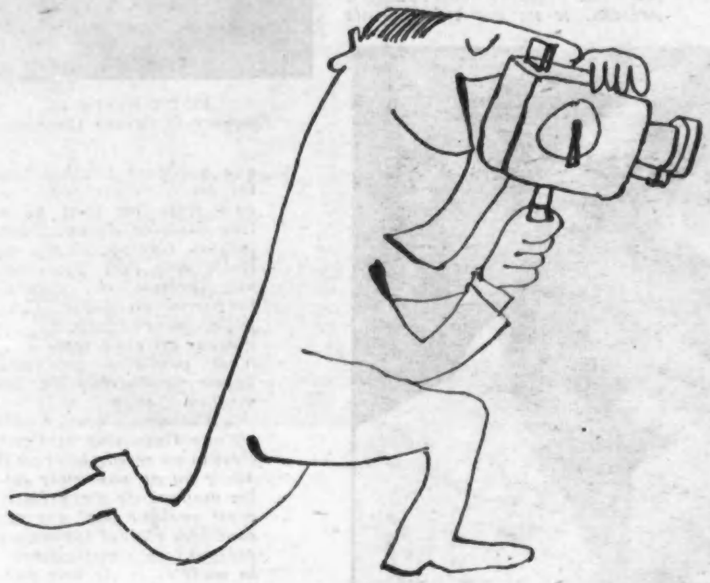
38 AVENUE de jack Romoli
FORMULE EXCLUSIVE
LE PARDESSUS, LE VESTON, LE PANTALON, LA CHEMISE « CLUB », LA CRAVATE, LES CHAUSSETTES (*Quantités limitées*)
380 NOUVEAUX FRANCS
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

L'AVENIR DU BÉBÉ DE B.B.

par SINÉ

Il aura une jolie voix...
(comme papa)

...et un joli...
(comme maman)



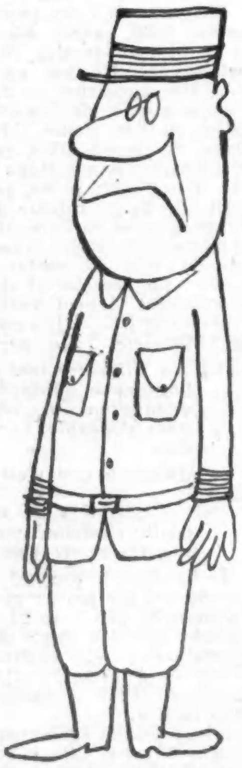
Il touchera 5 millions de sucettes par film
(comme papa et maman)

Il fera du modelage
(comme papa)

Il aimera beaucoup sa mère
(comme Siné)

Il détestera les journalistes
(comme ses parents)

S'il est sage, il sera réformé...
(comme papa)



...Sinon il sera colonel
(comme pépé)

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Strip-tease : autre chose. — Dents blanches : plus de dentifrice. — René Clément et Jacques Becker : en prison.***

ALERTEE par un placard publicitaire paru dans un quotidien du soir et curieusement passé inaperçu (il y avait cependant de quoi rêver. Jugez-en vous-mêmes par la reproduction ci-dessous), je me suis rendue à Pigalle.

Mais « La Cabane aux Oiseaux » avait déjà renoncé à ce spectacle « unique au monde ». La caissière m'a expliqué :

« Il n'y a personne ce soir. Hier, nous avons décidé de ne pas continuer faute de public, et je suis là aujourd'hui pour prévenir les artistes. Nous allons composer un autre programme où nous garderons sans doute quelques « strip-teaseuses sexagénaires », mais pas exclusivement. »

Il était 11 heures. Deux vieilles dames sont arrivées. Deux ex-danseuses de l'Opéra. On leur a dit que le spectacle n'aurait pas lieu ce soir. On leur a donné de l'argent. Elles sont reparties sans histoire.

— Comment avez-vous eu l'idée de cette étrange revue ?

— Pour ne pas faire comme tout le monde. Il y a une boîte de strip-tease tous les dix mètres dans le quartier. Partout des pin-up. Partout pareil. On avait voulu faire autre chose... »

★

UNE autre annonce attisait la curiosité : l'élection de Miss Solitude au Club des Solitaires.

Imaginez un hôtel particulier, décoration 1930, avec des meubles en glace, des moquettes violettes et du palissandre. Un bar en sous-sol. La T.V. Des messieurs de tous âges sur chaque marche de l'escalier. Un grand salon où l'on danse. Et, au dernier étage, des jeunes filles qui défilent en répondant aux questions de Jean Marsac. Dans cette pièce, plusieurs portraits de la présidente du club. Une dame seule et fortunée (la maison lui appartient) qui eut l'idée, il y a dix ans, de réunir les solitaires. Idée fructueuse. Le secrétariat du club (trois secrétaires) vient d'établir la carte de membre nº 12.533. Les cotisations sont de 1.500 vieux francs par an.

« Elles donnent droit, me dit une jeune adhérente, *à la fréquentation du club, aux « activités dansantes » et aux « mardis ».*

— Qu'est-ce que c'est : les « mardis » ?

— Séances de strip-tease du cœur, c'est-à-dire conversations sur des sujets « marrants ».

Je lis dans le journal (car il existe un journal sur papier glacé) : « Tous les mardis, débat de 21 à 24 heures, portant sur des sujets d'ordre sentimental ou sexuel » et dans la rubrique « Petites Annonces » : « Le Prince Charmant 1959 a épousé Miss Solitude 1958 ».

Miss Solitude 1960 vient d'être élue. Elle a 28 ans. Elle vend des tissus. Elle s'appelle Janine Destruel. Elle veut avoir des enfants et rester à la maison. On la félicite. Flashes. Sur le tableau d'affichage, je vois les souvenirs d'autres fêtes. Les visites de Luis Mariano et du docteur Bernard Lafay. Le jeu de la banane (les jeunes filles doivent manger des bananes pendues au plafond par une ficelle).

A coup sûr, le Club est un succès (12.500 membres × 1.500 fr). D'ailleurs, le doyen, qui vient de décéder à 71 ans, est mort en sortant d'une séance du club, où il avait dansé tout l'après-midi.

★

AUTRE séance extraordinaire, celle de la vente de tableaux pour Fréjus à la Galerie Charpentier. Picasso ayant donné l'exemple de la générosité en envoyant deux très belles toiles, les autres peintres ont cru bon d'en faire autant. Les peintres du dimanche, trouvant là une occasion unique de se faire exposer, envoyèrent leurs œuvres également, d'abondance. Résultat : 657 tableaux, sculptures et tapisseries reçus faubourg Saint-Honoré. On ne savait plus où les mettre. Pour la somme de 110 millions de vieux francs, trois commissaires priseurs se relayèrent pour en vendre 125, dont les deux Picasso à son propre marchand pour 28 millions.

Rachetée en très mauvais état au docteur Deltour par Raymond Nacenta, décorateur architecte d'origine basque, en 1941, la Galerie Charpentier, accueillant 800.000 visiteurs par an (le Louvre : deux millions) est devenue la plus importante des 400 galeries de Paris. En 1946, Raymond Nacenta organisait la première exposition de l'École de Paris. Vernissage en tenue de soirée. Quelques belles expositions sur des thèmes : « Le paysage français », « La vie familiale », etc... (bientôt « La rue »), d'autres groupant les œuvres d'un seul maître : Soutine, Modigliani ou l'Art Précolombien, plus quelques grandes vacations ont fait la réputation de la Galerie, dont le volume d'affaires de 68 milliards (en 1959) a été assuré par vingt-sept compagnies d'assurances.

La prochaine exposition « Gauguin » a demandé trois ans de travail.

« Un travail de Maigret pour retrouver les tableaux à travers le monde, affirme Raymond Nacenta, assis au milieu de toiles éparses, en face d'un buste de Molière, et devant un paravent Coromandel. *Le drame,* ajoute-t-il, *c'est que les trois quarts des tableaux français sont maintenant achetés par des étrangers. Ils sont dispersés et on ne les retrouve plus que très difficilement.*

(Archives.)
GENEVIÈVE CLUNY.
Faire des bulles.

★

DANS le domaine du cinéma, il faut annoncer la naissance d'une nouvelle actrice comique. Il s'agit d'une jeune femme blonde, dont le sourire est connu de la France entière. Trop célèbre sous le nom de « Dents blanches », Geneviève Cluny, ancienne élève du Cours Simon, victime de sa popularité publicitaire, n'était engagée par aucun metteur en scène. Un jeune garçon de 26 ans, Philippe de Broca, ancien assistant de Lacombe et de Decoin, puis de Chabrol et de Truffaut, vient de la faire tourner dans son premier film, « Les Jeux de l'Amour ». Elle s'y révèle aussi charmante que son partenaire, Jean-Pierre Cassel, ancien danseur de Saint-Germain-des-Prés.

La collaboration de tous ces jeunes anciens a donné une comédie légère, qui a fait sourire et rire d'un bout à l'autre les cent personnes qui viennent de la voir en projection privée. « Les Jeux de l'Amour » (coût 50 millions) est une production de la société Claude Chabrol (le film sortira à la fin du mois).

La « nouvelle vague » fait son chemin et Philippe de Broca (qui a écrit les dialogues avec Daniel Boulanger, auteur de deux romans très sérieux publiés aux Editions de Minuit) prépare une deuxième comédie : « Le Farceur », où il lancera une autre insolide vedette comique : Anouk Aimée.

Philippe de Broca qui, au contraire de ses camarades, n'est pas un rat de cinémathèque mais un technicien formé à l'école du cinéma de la rue de Vaugirard, ne veut pour l'instant tourner que des comédies :

« Je ne peux pas parler des choses qui me tiennent vraiment à cœur. Je ne peux faire que des bulles. »

★

UN autre réalisateur, dont l'œuvre est déjà solide, exprime en ces mêmes termes : René Clément, qui dit :

« J'ai toujours eu envie de faire une vraie comédie. Jusqu'à présent, je ne me suis permis que quelques touches comiques ici ou là, mais maintenant je vais faire un film ultra-léger. Une histoire d'amour dans une prison. Comme il n'y a qu'en Italie que l'on peut imaginer une prison de comédie, je tournerai en Italie. Cela s'appelle, pour l'instant, « Quelle voleuse est ma femme », mais ce n'est peut-être pas une très bonne traduction du scénario original italien.

« J'aimerais que ce petit film ait une dimension biblique, mais c'est là où réside la vraie liberté. Avoir ou ne pas avoir soi-même les moyens de s'exprimer. On a écrit quelque part que mes personnages étaient toujours un peu prisonniers d'eux-mêmes ou de la société. Je ne sais pas. Peut-être même inconsciemment, est-ce cela que je veux dire. »

(Charbonnier.)
JANINE DESTRUEL.
Epouser le Prince Charmant.

Le dernier film de René Clément, « Plein Soleil », sortira en février.

« Il a fallu remanier entièrement l'histoire qui était basée sur une affinité pédérastique. Les producteurs pensent que ce n'est pas public, et finalement il faut écouter les producteurs. Leurs contingences ne sont pas contraires à l'art. Dans la mesure où il y a des barrières, cela donne envie de les franchir, de ruer dans les brancards. Je crois qu'un cinéma complètement indépendant de certaines règles serait voué à la décadence. »

(Charbonnier.)
RENÉ CLÉMENT.
Ruer dans les brancards.

René Clément dément qu'il ait jamais voulu tourner « Les Trois Mousquetaires », comme cela avait été annoncé dans les journaux corporatifs.

★

EN réalité, de tous les projets de « Trois Mousquetaires » annoncés simultanément par trois firmes de production différentes, un seul subsiste, celui d'Emile Nathan, qui sera tourné par Jacques Becker, vers la fin de l'été.

Ce sera une grande production en couleurs et en deux épisodes :

« En couleurs, mais sans bleu, précise Jacques Becker. *Le bleu me gêne. Il fait toujours faux. Ce film sera entièrement ocre et vert. Je voudrais que le film ait l'aspect des gravures de Callot.*

« Pour d'Artagnan, je cherche un jeune Gascon de dix-sept, dix-huit ans. L'accent, c'est très important et l'on oublie trop souvent que d'Artagnan était si jeune que, même au début, personne ne voulait se battre avec lui. »

Actuellement, Jacques Becker termine « Le Trou », un film à cinq personnages enfermés eux aussi dans une prison. Le contraire d'une superproduction à grands décors. Un seul point commun. Un des prisonniers du « trou » sera Planchais.

MICHELE MANCEAUX.

(Archives.)

GÉRARD PHILIPE ET MARIA FÉLIX DANS « LA FIÈVRE MONTE A EL PAO ».
Une dimension inattendue.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *La Comédie-Française est un musée et M. Malraux a des ennuis avec son encadreur.*

La crise de la Comédie-Française semble paradoxale dans la mesure où M. le ministre des Affaires culturelles se heurte à un état de fait qu'il a lui-même créé, et veut éliminer un administrateur qu'il a lui-même nommé, cet administrateur étant coupable d'avoir trop bien appliqué les propres décisions du ministre. Alors... une façon comme une autre de jouer « L'Étourdi »...

En vérité, M. Malraux n'est peut-être pas l'homme le mieux indiqué pour concevoir des réformes et pour les faire appliquer, le génie littéraire n'ayant qu'un lointain rapport avec la vision claire de problèmes administratifs et humains, autant qu'artistiques.

Il semble donc qu'il ait, à l'origine, imaginé de donner à la Comédie-Française une direction bicéphale en chargeant M. de Boisanger, ambassadeur de France, de veiller avec diplomatie au fonctionnement mécanique de la Maison, et en comptant sur Michel Saint-Denis pour en assurer la direction artistique.

Le tandem était-il souhaitable, et bien harmonieux ?... Nous ne le saurons jamais, M. Saint-Denis n'ayant jamais occupé le poste qui lui était destiné.

Le pire est que personne ne veut l'occuper sans avoir au moins le minimum d'autorité et d'autonomie dont jouit l'administrateur en titre.

M. de Boisanger n'étant pas, et n'ayant jamais prétendu être, un spécialiste de l'art dramatique, il reste à se débarrasser de sa présence.

On sait que, n'ayant pas sollicité ce poste, il a trouvé le procédé assez désinvolte pour ne point se retirer de bonne grâce.

Quand M. Malraux aura eu raison de lui, le ministre aura épuisé beaucoup de son crédit et de son autorité pour se retrouver dans la même situation qu'il y a neuf mois.

Qui nommera-t-il alors ? En attendant que l'homme de théâtre à la fois compétent, énergique et prêt à se fourrer dans ce guêpier, se manifeste, il est probable qu'un membre du cabinet du ministre assumera l'intérim.

Ce ne sera certainement pas M. Gaëtan Picon, directeur des Arts et Lettres, qui n'était jamais entré au Français avant la semaine dernière.

On cite M. Elgozy, auteur d'un ouvrage remarqué sur le Marché commun.

A quoi sert le Français, et que devrait-on en faire ?... Robert Kanters le dit ici :

LA Comédie-Française est un musée où sont exposés les chefs-d'œuvre de Corneille, Molière, Racine, Marivaux, Beaumarchais, Musset, etc. Malheureusement, ce sont des tableaux vivants, et qui bougent : M. Malraux a des ennuis avec son encadreur.

En principe chaque Français, chaque étranger de passage à Paris a le droit (et le devoir) de voir « Phèdre » aussi souvent que « La Joconde » — sans compter que l'on peut prêter « La Joconde » et faire tourner « Phèdre » en province et à l'étranger. Il y va du prestige de la France, il y va de bien plus, du prestige et du rayonnement de la culture.

La Comédie-Française, en effet, a la noblesse : son nom est, pour un immense public, un « label de qualité ». Et, à l'étranger, il est le seul « label » dont la garantie soit sûre, séculaire, indépendante des spéculations commerciales : les plus brillantes « compagnies » ne font que passer, le Théâtre National Populaire lui-même (cela se sent surtout à Paris) ne peut offrir qu'un choix limité de spectacles par an. La Comédie-Française, à Paris et ailleurs, mon Dieu, c'est le théâtre de France.

Il faut la faire vivre. C'est une question d'argent, mais ce n'est pas seulement cela. Que l'Etat-mécène lui donne le prix d'une journée de guerre, et la question d'argent n'existera plus, mais la bataille ne sera pas gagnée. Parce que ce sont des tableaux vivants.

Imaginons, en effet, qu'une subvention vienne permettre à la Comédie-Française d'exploiter pleinement, luxueusement, son répertoire sans se préoccuper des recettes et sans querelle sordide sur l'augmentation du prix des places, comme il y en a sur l'augmentation du prix des chaises dans les squares. Le problème ne serait pas résolu, si la salle restait vide comme une salle de musée, parce que le théâtre ne peut être vivant que s'il est aimé.

Il faut donc penser la Comédie-Française, non comme une entreprise que l'on peut nationaliser ou non, mais comme l'un des moyens les plus nobles et les plus durables de toute politique de grandeur — non d'un régime, mais de l'esprit. Il faut lui donner la structure économique et sociale qui lui permette de remplir son office culturel et de durer.

De l'argent et de l'amour

Même dans les musées, présenter les chefs-d'œuvre est devenu un art et une science : on étudie les classements, les dispositions, les éclairages, que sais-je... Présenter « Phèdre » en 1960, comme on vient de le faire, à la manière d'une représentation momifiée de 1677, c'est confondre le Louvre et le musée Grévin. Présenter « Phèdre » en 1960, ce serait, avec l'intelligence du théâtre d'aujourd'hui, mettre à son service en matériel et en matériel humain toutes les ressources de la scène à l'heure présente. Il faut savoir discerner et pouvoir appeler à chaque instant les éléments qui contribueront à la meilleure mise en lumière du plus grand nombre d'œuvres possible. Gérard Philipe a inventé « Le Prince de Hombourg » et décapé « Le Cid » pour les yeux d'une génération, alors que M. André Falcon... Si M. Raymond Gérôme est le meilleur homme pour mettre en valeur « La Parisienne » de Becque, ce Boudin, bravo, monsieur de Boisanger.

Mais aux hommes de qualité il faut offrir à la fois de l'argent et de l'amour — c'est-à-dire ce public sans lequel le théâtre n'est qu'une reine morte. Et en échange, il faut leur demander (par contrat) une certaine fidélité. Parce que si l'on change tous les jours le manche et la lame du couteau de Jeannot, malgré tout bientôt ce ne sera plus le couteau de Jeannot, et si la Comédie-Française devient un hôtel des courants d'air, elle ne sera plus la Comédie-Française. Mais on ne retient personne par contrat, si on ne lui donne pas aussi la gloire et la fortune, ou du moins sa chance de conquérir l'une et l'autre. C'est-à-dire que les conditions d'exploitation commerciale normales de la Comédie doivent être telles qu'elles assurent à ses artistes rentabilité et réputation. Que ce soit en jouant aussi salle Luxembourg, ou rue Blanche, au Théâtre de Paris, c'est une question de taxis, après tout secondaire, si elle n'était le signe d'une certaine incertitude dans les esprits. Et les films et les tournées pourraient aussi servir la Maison, alors qu'un succès au cinéma semble suspect et une tournée non officielle, un détournement de prestige. Aujourd'hui, d'une part, il n'y a presque pas un artiste de talent sur les scènes parisiennes, de Pierre Fresnay à Annie Girardot, qui n'ait été du Français un jour : mais il n'y est plus ; et, d'autre part, il n'y a personne d'inutile au Français : mais ils sont tous des utilités...

Si l'on est pour une Comédie-Française large, ouverte, on rêve d'une maison où les jeunes comédiens auraient envie d'entrer, et de rester, et les jeunes auteurs de se faire jouer : parce que le théâtre classique doit être à la fois d'hier et d'aujourd'hui. Jeter les fondations d'une telle Comédie-Française, quelle grande tâche pour un ministre qui aurait écrit un livre intitulé, disons : « L'Espoir ».

ROBERT KANTERS.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« La fièvre monte à El Pao » mais Bunuel s'en désintéresse.*

L'ŒUVRE est quelquefois le moule exact du visage de l'artiste, les motifs dominants de la chose créée se confondant avec les traits caractéristiques de l'homme pour ne former qu'un seul masque où se lit la source spirituelle d'une inquiétude particulière.

Tel est le cas de Luis Bunuel dont le témoignage nous indique qu'il rencontra Gilles de Rais et n'a pas effacé de ses mains les éclaboussures du Marquis de Sade. Sur son épaule, nous savons qu'il porte le sceau ineffaçable du surréalisme où il enferma le tumulte de sa jeunesse. C'est de ce cachot tapissé de sang, peuplé de masques et de rêves, où se balançait le spectre de Freud, qu'il laissa un jour échapper, comme une bête effrayante, son « Chien andalou ».

Puis il s'évada à son tour, le penchant naturel de sa race le poussant non seulement vers la sublimation religieuse des instincts, mais aussi à la recherche de la liberté absolue, contradiction d'où devait naître la tragique conscience du mal et de son empreinte étouffante sur le monde. Toute son œuvre, depuis «Terre sans pain», est marquée par cette emprise qui nous apparaît presque toujours sous l'aspect d'une contrainte physique, le plus souvent d'origine sexuelle, dont est victime un individu ou un groupe social. Ainsi dévoile-t-il la fonction essentielle du mal : humilier, c'est-à-dire salir, puis détruire. Cette méchanceté, le bourreau lui-même ne peut s'en défendre comme s'il obéissait, qu'il soit homme ou société, à une force qui le dépasse. Aussi le coupable ressemble-t-il souvent à l'innocent qui, s'il pardonne, délivre le véritable amour.

Un sursaut de pureté

Par son intensité, le drame de Bunuel retrouve parfois celui de Dostoïevski ou de Faulkner dont il rejoint la morale, car l'érotisme apparaît toujours à travers lui, sous toutes ses

→

les Reproductions SPITZER sont les meilleures
14, rue la Boétie
Catalogue E sur demande

TH. ANTOINE
le Zéro et l'Infini
RAYMOND PELLEGRIN
HELENA BOSSIS

GRAMONT
POIRET et SERRAULT
avec
ROBERT ROCCA
JACQUES GRELLO
JEAN CARMET
et
COLETTE DERÉAL
jouent
VIVE DE...
La comédie de l'actualité en 25 tableaux de R. ROCCA, J. GRELLO et P. TCHERNIA
Mise en scène de RENÉ DUPUY
PREMIÈRE PUBLIQUE
SAMEDI 16 JANVIER à 20 h. 45
Location ouverte

TOUT LE CINEMA EN U. R. S. S.
avec
LE FILM SOVIÉTIQUE
Au prochain numéro :
- « Normandie-Niemen », la grande co-production franco-soviétique.
- Les derniers films soviétiques.
- Lejly Abofhidzbe, une actrice géorgienne.
Revue mensuelle - Format 21 × 27 - Illustrée en couleurs
Dans tous les kiosques et chez votre marchand de journaux
Abonnement 1 an : 10 NF
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes - PARIS (5e)
C.C.P. Paris 9694-67

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

STUDIO DE L'ETOILE 14, rue Troyon ETO. 19-93
UN CLASSIQUE DU CINEMA
VOLEUR DE BICYCLETTE
L'IMMORTEL CHEF-D'ŒUVRE de VITTORIO DE SICA
Version originale Sous-titres français
Classé parmi les 10 plus grands films du monde

SI VOUS AIMEZ LE CINÉMA lisez chaque mois
cinéma 60
le cinéma dans votre poche :
des acteurs, des réalisateurs, des artistes et des critiques font pour vous
LE TOUR DU CINEMA EN 150 PAGES
Pub. H. Rapin

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 18..		RELACHE	Mercr. 20.	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Mercr. 20.	21 h.	GISELLE - ETUDES	Jeudi 21 ..	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Vendr. 22.	20 h.	CARMEN	Vendr. 22.	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Sam. 23..	20 h.	CARMEN	Sam. 23 ..	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Dim. 24..	20 h.	CARMEN	Dim. 24..	14 h. 30	SPECTACLE DE BALLETS
			Dim. 24..	21 h.	LA TOSCA

CINEMA QUARTIER LATIN
d'INGMAR BERGMAN
MONIKA
HARRIETT ANDERSON, v.o
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

UNE FORMULE!
VOX-BOX
3 DISQUES 30 cm. EN UN PRÉCIEUX COFFRET
accompagnés d'une étude musicographique
AU PRIX DE N.F. 49,50 + T. L.
ACTUELLEMENT PARUS :
Encyclopédie de la musique de chambre
QUATUOR ENDRES :
VBX 3 - MOZART
6 QUINTETTES A CORDES
VBX 4 - SCHUBERT
QUATUORS A CORDES (intégral) Vol. I
VBX 5 - SCHUBERT
QUATUORS A CORDES (intégral) Vol. II
VBX 6 - SCHUBERT
QUATUORS ET QUINTETTES A CORDES Vol. III et LA TRUITE, LE QUINTETTE EN UT, LA JEUNE FILLE ET LA MORT.
QUATUOR BARCHET :
VBX 12 - MOZART
VBX 13 - MOZART
QUATUORS A CORDES. Vol. II
Grande musique symphonique
J. HORENSTEIN dirige :
VBX 100 - BEETHOVEN
3e, 6e, 9e SYMPHONIES
Dirigées par J. HORENSTEIN, MATZERATH J. PERLEA, E. VAN REMOORTEL
VBX 101 - BEETHOVEN
1re, 2e, 4e, 5e, 7e, 8e SYMPHONIES
H. HOLLREISER dirige :
VBX 102 - TCHAIKOVSKI
4e, 5e, 6e « Pathétique » SYMPHONIES
Au piano : FREDERIC WUHRER
VBX 103 BEETHOVEN
5 CONCERTOS POUR PIANO ET ORCHESTRE
Musique religieuse
H. GRISCHKAT dirige :
VBX 7 - J.-S. BACH
LA MESSE EN SI MINEUR
VBX 200 - J.-S. BACH
LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU
F. GROSSMANN dirige :
VBX 201 - J.-S. BACH
ORATORIO DE NOEL
Nouveauté : UN SUPER VOX-BOX :
VBZ 300 - BEETHOVEN : LES 9 SYMPHONIES
6 DISQUES NF 89,58 + T. L.
Demandez chaque mois à votre disquaire les nouveautés paraissant dans cette belle collection dont le succès est consacré dans le monde entier

STUDIO BERTRAND
Ivan le Terrible
d'EISENSTEIN (*version intégrale*)

Cabarets Dancings
A LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince ESP. SUD-AMER.
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.-L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
(ÉLY. 11-61)

家酒 囯挑
LA TABLE DU MANDARIN
Déjeuners d'affaires
DINERS - ATTRACTIONS
Ouvert tous les jours
8, rue de l'Echelle - PARIS
(Palais-Royal) OPE. 63-76

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIIIe siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
Dîners - SOUPERS AUX CHANDELLES
22, RUE JACOB DANton 36-26

formes de tyrannie particulière
collectives, comme l'agent majeu
mal dans l'univers. Par là conda
t-il ceux qui s'agenouillent aux
de Sade ou donnent à la sexual
place de Dieu dans le cosmos.

« La Fièvre monte à El Pao »
est pour lui l'occasion de rassen
les thèmes qui ont toujours guidé
art : le couple où la femme est vic
de l'homme, la société où les fa
sont écrasés par les forts, enfin
poir, c'est-à-dire l'individu en fac
sa conscience.

L'action du film se déroule da
décor d'un pénitencier où s'enta
les victimes d'une dictature d'Am
que centrale. Le hasard, la faibl
l'ambition ont conduit le jeune
quez (G. Philipe) de l'administrati
la politique. Et le voici, presque
gré lui, chef de la police dans ce
veau Cayenne. Personnage sten
lien, épris d'idées généreuses, mai
voré par le goût dangereux de «
vir », paralysé cependant par les
traditions de sa nature et de son
bition, il serait vite abattu par se
vaux si l'amour d'Inès (Maria F
belle, riche et influente, ne l'aida
franchir les obstacles, tout en l'en
nant dans le jeu inévitable de com
missions qui l'accablent, mais qu'i
rait sur le point d'accepter si un
saut de pureté ne le décidait sou
à se révolter pour se perdre.

Des plantes de se

Soumis à la loi de producteurs
claves des poncifs traditionnels d
néma commercial, Bunuel s'est,
fois-ci, visiblement désintéressé de
sujet qu'il traite avec nonchalanc
sans passion. Seules deux séque
qu'il marque de sa main sanglante,
versent notre regard avec l'écla
l'acier. Ces tableaux mettent en
sence Inès et Gual (Jean Servais),
verneur de la prison. Pour sauver
quez menacé, Inès accepte le cha
classique du désir. Mais ici, elle s
vêtira et nous lirons dans les yeu
Gual toutes les folies d'une passio
solite, car il la chassera sans la p
dre. La scène friserait cependant
certain conformisme si, à travers
nous ne sentions la respiration
quiète de Bunuel, respiration qu
précipite dans le second tableau
même couple se livre à l'amour
un admirable combat et dans un d
où l'auteur soudain, l'espace d'un
tant, affiche ses obsessions et sa
gion démoniaque de l'amour.

Tout ce qui reste du film, et qu
fort long, ne nous touche guère.
plus que leurs tyrans, ces prisonn
n'ont d'âme. Nous ne croyons p
leur soif ni à leurs malheurs.
pourquoi la conduite de Vasquez
nous émeut jamais.

Car la faute essentielle de ce f
c'est sans doute d'avoir « déména
comme des plantes de serre, dan
décor qui ne leur est pas familie
au milieu d'une race étrangère,
grands acteurs français. Dès le dé
nous le sentons, ils savent que
place n'est pas là parmi cette f
qui, pour eux, oublie l'essentiel,
langue, ses accents, et dont les dé
dements risquent parfois de tourn
l'opérette.

Osons dire aussi qu'après la vi
des camps d'extermination et à l'he
où l'opinion se tait lorsqu'on lui p
de torture humaine, les chaînes
portent ici les prisonniers politi
ne pèsent pas lourd aux yeux d'un
blic si bien familiarisé avec l'injus
que seul l'exposé documentaire de
cruauté peut encore éveiller son i
gnation.

La mort de Gérard Philipe do
cependant à ce film une dimens
inattendue, en déplaçant l'intérêt
public essentiellement sur ce vis
que pour la première fois nous in
rogeons avec la curiosité de la t
dresse et de la peur.

Car celui que la foule est venue
regarder avidement et applaudir,
n'est pas Vasquez ni Rodrigue, m
un homme, jeune et noble, blessé
mort, dont le regard se tourne
dernière fois vers nous avec une s
de tristesse et d'absence supérieur
indifférent semble-t-il aux ordres q
donne et aux baisers qu'il reçoit,
trouvant, comme s'il avait l'appréh
sion de sa fin, son vrai rôle : ce
d'un homme devant son destin. Aus
l'oraison funèbre que nous lit, en é
logue, la voix grave de Jean Serv
s'adresse-t-elle à la fois à l'enfant d'u
mère et à l'enfant des foules, conf
dus en une seule silhouette qui, a
dernières images, s'éloigne pour
perdre à jamais.

BRUNO GAY-LUSSAC

(1) Paris, Berlitz, Wepler.

(Archives.)

IAN CARMICHAEL DANS « I'M ALL RIGHT, JACK »
Antisyndical.

LONDRES EN PARLE

« I'm all right, Jack »

● *Le film responsable des élections.*

LE film qui bat actuellement tous les records de recettes en Angleterre, « I'm all right, Jack », est une nouvelle et curieuse illustration de cette vieille vérité qu'une fois livrées au public, les œuvres, pièces de théâtre ou films, échappent à leurs auteurs et prennent un sens tout différent de celui que voulaient leur donner ces derniers.

Il se trouve en effet que « I'm all right, Jack », produit par deux travaillistes, les frères Roy et John Boulting, est aussi le film qui a fait perdre, dit-on, les élections au Labour Party.

C'est l'histoire d'un brave idiot de fils de famille qui, à sa démobilisation, refuse de suivre son père sur la voie du retour à la nature et de vivre dans un camp de nudistes. Il décide de se lancer dans les affaires sous l'égide de son oncle. Celui-ci se sert de lui pour provoquer une grève dans son usine et faire ainsi obtenir un marché à une autre usine dans laquelle il a des intérêts. La grève a lieu, mais, par solidarité, les ouvriers de l'autre usine débrayent à leur tour.

Le brave idiot, tentant de travailler quand même, a les pires ennuis. Mais il finit par se rendre compte qu'il a été la dupe et des patrons et des syndicats, et il profite de la notoriété que lui ont value ses mésaventures pour tout dévoiler à la télévision. Il sera malgré tout le bouc émissaire de toute l'affaire et, de désespoir, tentera de retrouver la bonté de l'homme à l'état de nature dans le camp de nudistes de son père.

« I'm all right, Jack » est sorti trois semaines avant les élections. Les auteurs croyaient avoir tenu la balance égale entre les syndicats et les patrons. Mais, en partie du fait de l'extraordinaire interprétation du rôle du leader syndical par l'acteur Peter Sellers, en partie parce que c'était « dans l'air », le film est devenu un film antisyndical et a provoqué, estiment les experts, le glissement de centaines de milliers de voix au détriment des travaillistes.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Albert Camus : un autre éclairage, celui de l'Eternité. — Victor Hugo : une infamie qui exige une réparation.*

UNE grève, c'est un temps de vacances, mais j'en ai trop profité. Il aurait fallu surveiller l'écran de plus près, car, durant cette période, les beaux films n'ont pas manqué, comme ce « Goupi mains rouges » où Ledoux est admirable. Les morts ne font pas grève : Raimu est revenu jouer « Marius ». Il y a bien du naturel dans le jeu des acteurs de ce film et beaucoup de convenu dans les sentiments qu'ils expriment. Mais peut-être le faux dans les sentiments, est-ce le caractère essentiel de ce peuple marseillais ? Peut-être est-ce l'expression de ce faux qui correspond au réel ?

★

JE suis né dans une ville où l'accent est atroce (et j'en ai gardé une pointe). Il n'empêche que je hais l'accent du Midi et que Raimu lui-même ne parvient pas à ne pas m'agacer et que je dois me raisonner pour ne pas le trouver vulgaire... Et puis je me souviens d'avoir été reçu un jour à La Ciotat par les parents d'un camarade qui étaient des ouvriers; or, ce qui me frappait chez eux, c'était la noblesse — une noblesse humble et grave. Ces Provençaux-là, aux portes de Marseille, ne ressemblaient en rien aux personnages de « Marius »...

★

J'AI manqué l'émission consacrée à Albert Camus : et ici je ne puis invoquer l'ignorance puisque j'avais été invité à y prendre part. Il m'a paru que mieux valait ne pas me mêler à ceux qui furent les amis de Camus, ses maîtres, ses disciples. Ce que j'en aurais pu dire moi-même relève de la réflexion, non du souvenir : or, c'est la mémoire qui doit alimenter des échanges de cet ordre autour d'une tombe illustre. Sans doute a-t-on revu Camus dans le « Gros Plan » que j'avais moi-même jugé sévèrement (dans le « Bloc-Notes »). Peut-être lui aurais-je trouvé à ce « Gros Plan » une autre signification, aujourd'hui que Camus est mort ; j'aurais entendu les mêmes mots, mais non compris les mêmes choses. Et lui-même qui m'avait tant déplu, jouant son personnage et développant des lieux communs sur le théâtre, je l'aurais vu cette fois dans un autre éclairage, celui de l'Eternité. La vérité cachée (à lui-même, peut-être) dans les propos tenus au long de ce « Gros Plan », me serait apparue, maintenant qu'il n'est plus là, qu'il ne sera plus jamais là... J'aurais compris pourquoi Camus s'était dérobé à la politique, à notre pauvre dispute : au vrai, il était déjà hors du jeu. Il est doux de voir la lumière. Et cela suffit à occuper un homme qui va bientôt mourir.

★

DIMANCHE soir, « Le Magazine du Temps passé » a fait revivre sous nos yeux des épisodes de la guerre navale en 1939, dont je n'ai rien à dire sinon confesser que ces documentaires passionnants ne me passionnent pas. Il entre dans cette indifférence, dans cette paresse du souvenir, le refus de revivre une période sinistre dont le pire en 1939 nous restait encore à subir. Il y a des cercles de notre enfer où la télévision sans cesse nous fait redescendre, et je ne dis point qu'elle ait tort, mais je ne la suis qu'en renâclant. Au cours d'une émission de cet ordre, quelle catastrophe que les pannes ! Car après interruption, on reprend bien avant la coupure et il faut avaler de nouveau tout ce que nous avions déjà ingurgité, sinon digéré.

Un film a suivi, vieux de vingt ans : « Circonstances atténuantes », de Jean Boyer, qui n'a pas pris une ride, tout anodin qu'il est ; c'est qu'Arletty, Dorville et Michel Simon rendent vraie à force de talent une histoire absurde.

La télévision peut puiser indéfiniment dans la fosse commune des vieux films. Elle sauve du néant ce qui y était retourné. Si les responsables des programmes savent choisir parmi les films oubliés ceux qui, comme « Circonstances atténuantes », font revivre sous nos yeux de grands acteurs comiques, les films du jour, sur les Champs-Elysées, auront à compter avec ces anodins et gais revenants...

« LES Potins du Passé » : je n'ai pu supporter plus de deux minutes cette lourde moquerie du vieux Victor Hugo et de ses galanteries et de ses carnets secrets... C'est à mon avis ce que l'on peut faire de *pire* à la télévision : salir devant un million de téléspectateurs le seul grand poète français que peut-être ils connaissent encore. Cette infamie exige une réparation. En marge des « Tristesses d'Olympio » ou des « Stances à Villequier » (je choisis exprès ce que tout le monde a su par cœur), la vie d'Hugo peut être évoquée et commentée. Mais trouvez quelqu'un qui en soit digne... Ah ! Guillemin, qui avez publié ces misérables carnets, que n'avez-vous gardé pour vous ce linge sale du génie ! Si vous saviez l'usage qu'on en a fait à la T.V. ! C'était tout de même trop plat pour que l'on pût parler de sacrilège.

FRANÇOIS MAURIAC.

JAZZ

Récompenses

● *L'Académie préfère toujours Armstrong et Monk.*

L'AVALANCHE de disques de jazz qui s'est abattue sur nous en 1959 n'a laissé, en somme, que peu de traces, si l'on en juge par le petit nombre d'œuvres retenues cette semaine par l'Académie du Jazz qui vient de décerner ses prix annuels.

Parmi la dizaine de rééditions examinées en vue du Prix Fats Waller 1959, le middle-jazz était représenté par un Lionel Hampton des plus délicats et des plus retenus dont il suffirait de signaler qu'il comporte le très célèbre « When lights are low » (RCA 430 248, 30 cm). De la même époque et dans un style voisin, le recueil des meilleures interventions de Charlie Christian (Philips 7931, 25 cm) au sein du sextette de Benny Goodman.

La quintessence du be-bop, sous sa forme la plus spectaculaire, est proposée par le microsillon de Dizzy Gillespie (Rondo-lette A 11, 30 cm), en quintette et sextette avec Charlie Parker, et à la tête de la grande formation qui, peu après la guerre, crachait un orage d'une complexité stupéfiante au visage du public.

Un fascinant poison

Disparue depuis peu, Billie Holiday était surtout connue en France par ses productions récentes, empreintes d'un terrible cafard et stylisées jusqu'à la stéréotypie (notamment Pathé Marconi F 2 MGM 109) ; il faut connaître la voix de ses débuts, triste déjà, mais plus souple et plus inventive, accompagnée notamment par Lester Young, en écho mélancolique (Fontana 662 007, 25 cm).

Un « memorial » Lester Young (Vogue 481.30, 30 cm) réunit par ailleurs ses plus émouvants solos, beaucoup plus libres, à mon sens, que ceux qu'il exécuta dans l'usine Count Basie. Si Lester Young jouait « cool » sans le savoir, dès avant la guerre, il appartint à des musiciens plus jeunes de systématiser le nouveau style : « Birth of the Cool » (Capitol 762, 30 cm) est le titre de la réédition de trois sessions organisées il y a dix ans avec Miles Davis en vedette.

Le Prix Fats Waller, finalement, est allé à la musique d'avant-garde qu'enregistrait Louis Armstrong entre 1926 et 1931 : « Armstrong for ever » (Odéon 143 et 144) deux disques de 30 cm, 32 faces illustres, mais qui n'ont pas fini de surprendre car elles sont très au-dessus de ce piétinement à la fois primaire et réactionnaire glorifié aujourd'hui sous l'étiquette « Nouvelle-Orléans ».

A l'autre bout de l'histoire du jazz civilisé se situe Thelonius Monk, qui a obtenu l'Oscar 1959 du Disque de Jazz pour ses œuvres en trio (Barclay 84058, 30 cm). La démarche clairsemée, dissonante et déhanchée de Monk est une œuvre d'art traversée d'humour agressif, un fascinant poison.

Comme on ne pouvait oublier les musiciens français et puisque aussi bien le Prix Django Reinhardt avait été créé à leur intention, on attribua celui-ci au pianiste Georges Arvanitas, ce qui encouragera peut-être ses camarades à faire encore mieux.

MAURICE HENRY.

UNE VIE

Billie Holiday (II)

● Qu'est-ce qu'elle va chanter, la négresse ?

Billie Holiday, la créatrice de « Night and Day » et de « The Man I love » était la Piaf du jazz. Enfance effarante, terrible apprentissage de la misère et de la cruauté du monde, don irrésistible de communication avec le public, monceaux d'or gagnés et aussitôt dilapidés. Et puis aussi, avec les années, angoisse et difficulté d'être.

Sans doute faut-il tout cela pour faire l'un de ces grands et pathétiques animaux de la chanson.

Billie Holiday, « Lady Day » pour ses admirateurs du monde entier, devint cocaïnomane. Elle fut arrêtée. En prison, elle écrivit, au cours de 1956, ses mémoires.

De ce curieux document, dont « L'Express » s'est assuré l'exclusivité (1), *nous avons extrait la semaine dernière le récit des premières années de Billie Holiday, enfant misérable, fillette prostituée, qui parvint, un soir de famine, à chanter dans un bar.*

Voici la seconde partie de sa vie : on y verra ce que signifie, aux Etats-Unis, être noir.

J'ENTRAI dans l'orchestre de Count Basie pour faire un peu d'argent et pour voir le monde. Pendant près de deux ans, je n'ai rien vu d'autre que l'intérieur d'un autocar et je n'avais pas de quoi envoyer à ma mère vingt-cinq cents...

Personne n'avait pris la peine de me dire que j'aurais à voyager tous les jours pendant huit cents ou mille kilomètres dans un vieux car étouffant ou glacial ; que cela me coûterait deux ou trois dollars la nuit pour une chambre, et qu'après mes frais de coiffeur et de repassage, pour ne rien dire des jolis vêtements que je devrais m'acheter, il me resterait à peu près un dollar et demi par jour. Là-dessus, il fallait que je mange, que je boive et que j'envoie de l'argent à maman...

« *Chaque soir*, comme le disait Lester Young, le saxophoniste de Basie, que j'avais connu à Harlem dans une « jam-session », *on arrive dans une ville, on prend une chambre, on se lave et puis on regarde longuement le lit. On va ensuite au boulot, on regagne sa chambre, on jette un dernier regard au lit et puis on remonte dans le car...* »

Souvent, je pense à la façon dont nous faisions les disques en ce temps-là. Après une virée de huit cents kilomètres, nous descendions du car pour pénétrer dans le studio d'enregistrement, sans partitions, sans rien d'autre pour nous sustenter que des sandwiches et du café. Moi-même et Lester nous buvions ce que nous appelions un « top and bottom », c'est-à-dire un mélange moitié gin et moitié porto.

Une fois au studio, je disais par exemple : « *Qu'est-ce qu'on fait, deux mesures ou quatre mesures d'introduction ?* »

Quelqu'un répondait : « *Faisons quatre mesures et un chorus, un autre chorus, un autre chorus encore et la moitié d'un autre pour terminer.* »

Alors je disais : « *Joue-moi les huit premières mesures, Lester.* » Puis c'était Harry Edison ou Buck Clayton qui prenait les huit mesures suivantes. J'ajoutais : « *Jo, joue avec les balais sur la caisse claire et pas trop de cymbales.* »

Quand j'enregistrai « Night and Day », je ne connaissais pas cette chanson. Je ne lis pas la musique non plus. Je suis entrée, Teddy Wilson me l'a jouée et je l'ai enregistrée. Avec des artistes comme Lester, Don Byas, Benny Carter et Coleman Hawkins, c'était toujours épatant. Ils n'ont pas besoin de préparer longuement une séance pour être parfaitement au point.

Aucune partition

Autrefois, s'il restait une face à faire lors d'un enregistrement, quelqu'un disait : « *Essayons le blues en la bémol* », puis il ajoutait pour moi : « *Chante aussi longtemps que tu pourras, mon trésor.* » Je me levais et j'inventais les paroles au fur et à mesure que je chantais.

De nos jours, on s'agite, on n'en finit pas de préparer les séances et l'on n'arrive à rien du tout...

Il y avait beaucoup de choses chouettes dans l'orchestre de Basie et les spécialistes commencent seulement à les décortiquer, au bout de vingt ans. Je continue à dire que le plus formidable, c'était qu'il n'utilisait aucune partition et que, pourtant, les seize musiciens finissaient par se fondre en une seule et unique merveilleuse sonorité.

Les gars s'amenaient, quelqu'un se mettait à fredonner un air. Un autre le jouait une ou deux fois au piano. Un troisième indiquait un « riff » (2), a-ba-dipe, a-ba-dope. Le papa Basie s'amusait alors à le jouer un peu sur le piano avec deux doigts. C'est ainsi que ça commençait à prendre forme.

Tout ce que nous faisions, nous le faisions d'oreille.

La grande épreuve

Ne me parlez pas de ces filles de pionniers qui partaient sur les pistes, dans des chariots bâchés, à travers les collines hantées de Peaux-Rouges. Moi, je suis la fille noire qui est partie pour l'Ouest en 1937, avec seize gars blancs, Artie Shaw et sa Rolls Royce. Cette fois-là, les collines étaient hantées de blancs, vous savez, de ceux qui bouffent du nègre.

Tout a commencé une nuit chez Clarke Monroe, à l'Uptown House.

Artie entra dans le cabaret et se mit à parler et à faire des plans pour son nouvel orchestre. Il pensait qu'il lui fallait quelque chose de sensationnel pour démarrer.

« *Quelque chose de sensationnel ? C'est facile*, lui dis-je. *Payez-vous une bonne chanteuse de couleur.* »

Artie marcha aussitôt. Il m'attendit toute la nuit à l'Uptown House, puis m'emmena en auto à Boston pour le soir d'ouverture.

Boston était alors en plein boum. Nous avions un engagement au Roseland. On n'avait jamais vu jusque-là seize musiciens blancs sur une scène, avec une chanteuse de couleur, ni à Boston ni ailleurs. Comment le public allait-il réagir ?

Tout dépendait de la soirée d'ouverture au Roseland. Naturellement, Sy Schribman, le propriétaire du Roseland se faisait des cheveux.

Mais pour un gars comme Artie, la différence de couleur ne signifiait rien : « *J'en fais mon affaire*, dit-il, *et je sais que Lady saura s'en tirer parfaitement.* »

« *Pour moi*, dis-je à Artie, *cela m'est égal de ne pas m'asseoir avec vous sur la scène. Quand viendra le moment pour moi de chanter, vous me présentez, je chante, puis je m'en vais.* »

Artie ne voulut rien entendre. Tout se passa très bien à Boston, mais la grande épreuve allait venir. Nous nous rendions dans le Kentucky.

Le Kentucky, c'est comme à Baltimore, c'est l'extrême bord du Sud, ce qui veut dire que les gens, là, prennent les questions de couleur beaucoup plus sérieusement que les racistes plus au Sud.

Pour commencer, impossible de me trouver une chambre. Alors, à la fin Artie le prit mal et choisit le plus grand hôtel de la ville. Il avait décidé de réussir, ou alors il ferait un procès. Je fis tout ce que je pus pour l'arrêter. « *Dites-donc, mon vieux*, lui dis-je, *est-ce que vous voulez que je me fasse tuer ?* »

Artie est un violent ; il a des façons bizarres, mais il est formidable et très sympa dans le fond. Jamais il ne reviendrait sur sa parole. Tout ce qu'il dit, on peut le croire. Tout ce qu'il entreprend, il s'y accroche ferme. S'il se trouve qu'il a tort, plutôt que de se dédire, il aime mieux souffrir. Il était ainsi, c'est pourquoi je l'aimais bien et c'est aussi pourquoi il ne voulut pas m'écouter dans le Kentucky.

Il choisit huit des gars de l'orchestre, qui m'accompagnèrent jusqu'au bureau de l'hôtel, le plus grand hôtel de cette vieille petite ville du Kentucky.

Je ne crois pas qu'il y ait eu une seule personne de couleur qui y ait obtenu une chambre avant, mais les gars de l'orchestre firent comme si c'était aussi naturel que de respirer ; je suppose que l'employé du bureau n'en crut pas ses yeux et qu'il se figura que je n'étais certainement pas une noire, mais une Espagnole ou quelque chose d'approchant ; on me donna une jolie chambre et on n'en parla plus.

Les gars de l'orchestre savourèrent ce petit triomphe. Alors, ils continuèrent. Tous les huit entrèrent en dansant dans la salle à manger, m'escortant comme si j'étais la « Queen Mary » et eux, mes remorqueurs. Nous nous assîmes, commandâmes un dîner au champagne, faisant comme si nous étions des « cracks ». D'ailleurs, nous l'étions.

Dans cette ville, il y avait un homme qui faisait la loi, un seul, le sheriff. Il faisait tout marcher. Il vint assister à nos débuts. Le cabaret était une caverne naturelle dans le rocher. On le voyait partout, ce sheriff, et cependant il laissait les gosses eux-mêmes entrer à demi-tarif. Sous son nez, on leur vendait du whisky. Mais il se fichait pas mal de ça, il était trop occupé à m'emmerder. Avant que l'orchestre ne commence à jouer, je dis à Artie que je ne voulais pas d'histoires, ce n'était pas la peine que je m'assoie sur l'estrade.

« *C'est complètement idiot*, lui dis-je, *nous chantons dans ce foutu Sud.* »

ARTIE SHAW. (A. P.)

COUNT BASIE (J.-P. Leloir.)

« Chante aussi longtemps que tu pourras, mon trésor... »

(1) « Ma vie », par Billie Holiday, sera publiée par les Editions Plon au début du mois de février.

(2) « Riff » : phrase musicale de quelques notes, pouvant être répétée par tout l'orchestre pendant un chorus ou plus pour soutenir et stimuler un solo improvisé.

Mais Artie ne voulait pas céder. Il était malheureux. Moi aussi. Finalement, nous coupâmes la poire en deux et convînmes que j'irais sur l'estrade et m'assiérais juste avant de passer.

Je le sentais, ce sheriff, à deux kilomètres. Je prévins les copains de l'orchestre qu'il s'apprêtait à nous chercher querelle.

« Il a une envie folle de m'appeler « nigger », il va bien trouver un moyen », leur dis-je. Et je pris un pari avec Tony Pastor, Georgie Auld et Max Kaminsky, deux dollars chacun.

Quand vint mon tour de paraître avec l'orchestre, le sheriff s'approcha de l'estrade surélevée ; Artie tournait le dos à la salle. Il le tira par la jambe du pantalon et dit : *« Eh bien, vous ! »* Artie se retourna. *« Ne me touchez pas »*, s'écria-t-il, couvrant la musique de sa voix.

Une histoire d'Etat

Mais le sheriff n'était pas homme à se rendre si facilement. Gagner ou perdre mon pari dépendait de ce qu'il allait faire, aussi l'observai-je avec la plus grande attention. Les gars de l'orchestre avec qui j'avais parié faisaient de même. Il tira de nouveau le pantalon d'Artie : *« Hé ! vous ! »*, dit-il.

Artie se retourna. *« Vous voulez un coup de pied ? »*, lui demanda-t-il froidement.

Néanmoins, ce sale raciste ne se tint pas pour battu. Il revint à la charge : *« Hé ! vous ! »*, dit-il. Puis il se tourna vers moi et, très fort, pour que tout le monde l'entende, il dit : *« Qu'est-ce qu'elle va chanter, la négresse ? »*

Artie avait l'air... comme si c'était la fin du monde et du tour. Je suppose qu'il croyait que j'allais m'écrouler et m'effondrer. Mais je riais comme une folle. Je me tournai vers Georgie, Tony et Max, tendis la main et leur dis : *« Allez, aboulez le pèze. »*

Bientôt les jours les plus pénibles que j'avais passés avec l'orchestre de Basie me semblèrent des jours de délices en comparaison de ce que j'allais endurer. Cela fut au point que je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni aller aux toilettes sans que nous ayons à faire un discours du genre N.A.A.C.P. (3).

La plupart des membres de l'orchestre étaient merveilleux avec moi, mais je me fatiguais des scènes obligatoires pour me faire servir dans ces restaurants de second ordre, sur la route. Je suppliais Georgie Auld, Tony Pastor et Chuck Peterson de me laisser simplement dans l'autocar que nous avions loué pour nous transporter. Là je pouvais me reposer et ils n'avaient qu'à m'apporter quelque chose à manger dans un sac en papier. Dans certains endroits, on ne voulait même pas me laisser manger à la cuisine. Dans d'autres, on voulait bien. Parfois, il fallait choisir entre me faire servir ou laisser mourir de faim tout l'orchestre. Je n'en pouvais plus de faire une histoire d'Etat à propos du petit déjeuner, du déjeuner et du dîner...

« Strange fruit »

Je restai avec l'orchestre d'Artie Shaw un an et demi...

Après, je fus engagée au Café Society. J'y restai deux ans, y chantant sept soirs sur sept. C'est là que je créai « Strange Fruit », cette chanson sur le lynchage des noirs dont Lilian Hellman devait tirer une pièce...

Quand j'en partis, j'étais une vedette, mais mon bas de laine n'était guère plus gros. J'étais quand même devenue un peu plus coriace et j'exigeai 250 dollars par semaine dans les théâtres et 175 dollars par semaine dans les clubs. Le premier boulot que j'obtins à 175 dollars par semaine, ce fut dans une boîte de San Fernando Valley. C'est ainsi que je fis mon premier voyage en Californie...

Un tas de gens très chic et de célébrités venaient m'écouter. C'était un public merveilleux, mais comme d'habitude, il suffisait d'un seul raciste parmi eux pour tout foutre par terre.

Je me souviens d'un soir où un jeune blanc restait là juste pour m'embêter. Quand je me mis à chanter « Strange Fruit », il se mit à faire un boucan de tous les diables, choquant des verres, me traitant de « nigger » et maudissant toutes les « niggers » qui chantaient.

Après deux fois de ce truc-là, j'étais prête à laisser tomber. Je savais bien que si je ne le faisais pas, à la troisième fois je lui balancerais quelque chose dans la figure et qu'alors je me retrouverais dans quelque prison de San Fernando, comme ils en ont dans ce pays de ranches. Je n'avais pas quinze cents sur moi, et si je partais je n'aurais su comment sortir de la vallée, mais, quoi qu'il en fût, je me sentais prête à partir.

Ce fut alors que Bob Hope se mit de la partie. Il vint vers moi, que Dieu le bénisse, avec Jerry Colonna et Judy Garland, et ça je ne l'oublierai jamais.

(J.P. Leloir.)

BILLIE HOLIDAY.
« Est-ce que vous voulez que je me fasse tuer ? »

« Ecoutez, dit Hope, *allez donc chanter, et si cet enfant de putain dit quelque chose, j'en fais mon affaire. »*

Alors je chantai. L'affaire fut chaude. Quand le jeune raciste commença, je m'arrêtai de chanter et Bob prit ma place. Ce fut un véritable feu croisé d'injures pendant cinq minutes entre Hope et le raciste avant que ce dernier ne mette les pouces. Après que Hope lui eut réglé son compte, je retournai chanter.

Une nuit mémorable, je fis, dans ce cabaret de San Fernando Valley, la connaissance d'Orson Welles. Orson se trouvait à Hollywood pour la première fois, comme moi. Je l'aimais bien et lui aussi m'aimait bien. Il adorait le jazz. Nous sortîmes ensemble. Alors, quand j'avais fini mon travail au cabaret, nous nous rendions à la Central Avenue, le ghetto noir de Los Angeles, et je l'emmenais dans tous les cabarets et les boîtes louches. J'en avais marre de tous ces trucs-là, j'avais grandi là-dedans ; il n'y avait rien dans toute la Californie qui pût m'étonner ; tout ce qu'on pouvait nous montrer, j'en connaissais l'endroit et l'envers. J'en avais marre, mais lui, il adorait ça.

Il s'intéressait à tout, choses et gens. Il voulait tout voir et comprendre comment et pourquoi ça marchait. Je suppose que c'est là un des côtés qui en font un si grand artiste.

Un type bien, Orson

Orson était alors jusqu'au cou dans son premier film, « Citizen Kane », écrivant le scénario, mettant en scène et jouant tout à la fois. Il avait beau sortir et s'amuser, son cerveau travaillait tout le temps et il pensait à ce qui allait se passer au studio le lendemain à six heures du matin. « Citizen Kane » fut un grand film. Je parierai bien que je l'ai vu neuf ou dix fois avant qu'on ne le projette en public. Il était un acteur extraordinaire, je ne perdais aucun détail de la mise en scène ou des costumes.

Après quelques-unes de nos sorties, je commençais à recevoir des coups de téléphone à mon hôtel, m'avertissant que j'étais en train de gâcher la carrière d'Orson en me montrant avec lui. On m'emmerdait en me disant que la direction des studios allait s'en prendre à moi, que je ne ferai jamais un seul film, et Dieu sait quoi, si je ne le laissais pas tranquille. L'hôtel aussi recevait ce même genre de coups de téléphone de gens qui essayaient de nous empoisonner la vie, à moi ou à lui.

Un tas de salauds ont essayé d'embêter Orson Welles depuis, mais ils ne peuvent pas l'atteindre. C'est un gars formidable, probablement le plus formidable que j'aie jamais connu. Et un gars plein de talent. Je dirai même plus, c'est un type vraiment bien.

Ça ne va guère mieux de nos jours, mais à cette époque-là, les gens se mettaient en boule dès qu'ils voyaient un blanc avec une fille de couleur.

Cela rend la vie un emmerdement sans fin. Pas seulement pour moi, mais aussi pour les gens dont je fais la connaissance ou que j'aime bien. On est tout le temps sur le qui-vive. On peut combattre cette impression, mais on ne peut pas s'en débarrasser.

Les seules fois où je me sentais libérée de cette impression désagréable, c'était quand j'étais call-girl, quand j'étais jeunette et que j'avais des blancs comme clients. On nous fichait la paix. C'est que les imbéciles peuvent tout vous pardonner si vous le faites pour de l'argent.

Un jour, à Hollywood, je sortis me promener en voiture avec une riche et jeune « starlette » blonde. Elle fréquentait Billy Daniels avec qui j'avais travaillé quand j'étais au Hotcha Club. Billy lui avait prêté sa belle Cadillac et elle m'emmenait à l'aquarium quand, crac, ce superbe bahut tout neuf s'arrêta. Nous ne pûmes le remettre en marche.

Un mécanicien: Clark Gable

Nous voilà assises toutes deux dans ce coin désert, à côté de la plage. Je ne connaissais rien à l'automobile et elle guère plus. Je croyais arrivée la fin de tout jusqu'au moment où je vis une auto arrêtée un peu plus loin sur la route. Il y avait un gars couché dessous ; il bricolait le moteur et semblait s'y connaître. Alors, je le hélai :

« Hé! làs-bas, dis-je, *nous sommes deux filles en panne par ici. Si vous veniez par là voir ce qui ne marche pas ? »*

Quand il sortit en rampant de dessous l'auto, il portait des lunettes noires, mais sa figure me disait quelque chose. Je lui dis : *« Je vous ai déjà vu quelque part. »* Il était vraiment gentil ; il me reconnut, car il avait été au cabaret de San Fernando Valley et m'avait entendue chanter.

Il ne lui fallut que deux minutes pour trouver ce qui n'allait pas et faire la réparation. Puis il prit le volant et conduisit la voiture un petit moment pour s'assurer que tout marchait bien avant de nous quitter. Alors il nous demanda si nous voulions nous arrêter pour prendre quelque chose avec lui. Moi je voulais bien, aussi nous conduisit-il dans un bar luxueux, tout à côté de la plage.

Nous entrâmes et tout le monde nous dévora des yeux. Je n'en pensai rien. Ça arrivait tout le temps. Mais il faut bien qu'il y ait un mauvais plaisant partout. Et il y en avait un précisément au bar. Il s'amena à notre table. Il me dévisagea de haut en bas. Puis il dévisagea la blonde de haut en bas. Alors, il se tourna vers notre ami mécanicien et dit : *« Eh bien ! je vois que vous emballez tous les genres de dames. »*

Quand notre copain mécanicien se leva et descendit d'un coup de poing notre enragé raciste, je le reconnus, alors seulement. Clark Gable nous avait servi de chauffeur.

Il rit quand je lui dis que je l'avais reconnu à sa façon de cogner.

Lorsque je revins de Hollywood à la maison, j'étais habillée d'une façon un peu plus élégante qu'au départ. J'avais appris de ces gonzesses de Hollywood quelques trucs sur le maquillage, mais je revenais chez maman de la même façon, par l'autocar, et aussi pauvre que le jour de ma naissance...

(Copyright « L'Express » et Editions Plon.)

Prochain article :

LES PRISONS ET LA DROGUE

(3) National Association for the Advancement of Coloured People (Association nationale pour le progrès des gens de couleur).

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

9 JANVIER

« LE christianisme traditionnel se meurt philosophiquement, scientifiquement et politiquement. » Ce sont les premiers mots du texte inédit de Jean Jaurès que publie « L'Express ». Cinquante ans après que ce constat a été dressé, un catholique a le droit de sourire — oh ! de sourire tristement et comme de la chose du monde la plus triste. Car il voit ce qui subsiste aujourd'hui de ce que Jaurès appelait socialisme : l'énorme brochet stalinien a dévoré partout et singulièrement en France les innocentes carpes proudhoniennes.

CE qui se meurt, c'est l'Eglise de Jaurès non la nôtre ; et comment mourrait-elle ? Les paroles du Christ ne relèvent ni de la philosophie, ni de la science, ni de la politique. Elles sont esprit et vie. De cette vie, de cet esprit indestructible, le texte même de Jaurès demeure pénétré. Ce qui vieillit dans l'Eglise, ce sont les structures, édifiées par l'homme et périssables. Mais ceci me frappe : cette vieille Eglise mère, grâce à l'armature qui nous irrite parfois et que nous jugeons vétuste, a préservé le mystère de la vie divine. Elle a maintenu, elle seule avec l'Eglise orthodoxe, contre toutes les hérésies, les deux paroles du Seigneur qui ont changé notre destin : « Tes péchés te sont remis » et « Ceci est mon corps, livré pour vous »... Bénies soient les antiques canalisations romaines qui auront apporté, à travers dix-neuf siècles, jusqu'à notre bouche, cette eau vive, sans en laisser perdre une seule goutte.

Je vois cela clairement aujourd'hui. Adolescent, à l'époque où Jean Jaurès dressait son constat, je m'irritais moi aussi, témoin de l'assaut moderniste à l'intérieur de l'Eglise, et au-dehors, du règlement de comptes dont elle faisait les frais : car à la liquidation de l'affaire Dreyfus, ce fut l'Eglise qui paya. La critique de l'abbé Loisy ne me laissait certes pas indifférent et nourrissait ma jeune inquiétude. Mais enfin Péguy, dès 1910, me paraissait être plus important que Jaurès ; son témoignage, celui de Bergson, celui de Claudel me rassuraient. Dirai-je tout ? En ce temps-là, je n'estimais guère Jaurès : je discernais qu'Emile Combes ne fût pas venu à bout de vider les abbayes, les Trappes et les Carmels sans le secours du tribun socialiste : il avait été l'âme toute-puissante de ce hideux gouvernement politique parlementaire dénoncé par Péguy.

Le Jaurès qui plane si haut dans ce beau texte de « L'Express » était au vrai un manœuvrier de la même race que tous ceux qu'il nous a été donné d'observer au Parlement depuis un demi-siècle. L'admirable combat de ses derniers jours pour défendre la paix du monde, le sacrifice de sa vie a fixé à jamais pour nous l'image d'un Jaurès très noble et très pur, qu'il avait été durant de nombreuses années, vrai socialiste et vrai humaniste ; mais la politique parlementaire est avilissante...

L'HISTOIRE du dernier demi-siècle en témoigne : ces pages de Jaurès constituent une erreur de diagnostic. Les structures de l'Eglise, certes, n'ont pas changé. Il n'empêche qu'en France du moins, la leçon de l'affaire Dreyfus n'a été perdue ni au moment de la guerre d'Espagne, ni lors de l'invasion de l'Abyssinie, ni dans la France occupée. C'est un fait que d'année en année la présence catholique s'est affirmée du côté où autrefois on ne l'eût pas attendue. Si Jaurès revenait aujourd'hui, je lui raconterais l'histoire, entre tant d'autres, des prêtres de Souk-Ahras, je lui expliquerais ce qu'est la Mission de France. Il pourrait comparer ce que fut l'action de beaucoup de prêtres et de religieux et même d'évêques, à celle de certains leaders socialistes... L'échec apparent des prêtres ouvriers n'y change rien. Cette flamme a jailli, c'est donc que le feu couve toujours que le Fils de l'homme était venu jeter sur la terre. Mais ceux qui en ont la garde sont prudents...

SUR la route parfois, je vois dans l'encadrement du pare-brise de ma voiture l'arrière d'un camion énorme sur lequel est inscrit : « freins puissants ». Ces freins puissants me font toujours penser à l'Eglise, cette Eglise que j'ai l'air de juger en ce moment mais que j'aime plus que ma vie. Ces freins sont nécessaires : qui le nierait ? Mais que la puissance des freins soit aussi redoutable, nous le savons. En fait, deux races de catholiques s'affrontent, qui ont raison toutes deux et qui ne s'entendront jamais. Les uns voient surtout dans l'Eglise le dépôt qui lui a été confié par le Seigneur, la vérité fixée dans des définitions et dans des rites et qu'il faut que chaque génération transmette intact et inaltéré à ceux qui viennent après elle. Pour les autres, ce qui compte avant tout, c'est l'évangélisation du monde et plus particulièrement des pauvres. Ils s'intéressent moins à l'institution en tant que telle, au dogme, à la morale, qu'à la bonne nouvelle qu'il faut apporter aux peuples qui ne l'ont pas reçue encore, et chez nous à la classe ouvrière : on lui a pris son Seigneur, et elle ne sait où on l'a mis.

CE qui m'inquiète le plus dans le texte de Jaurès paru à « L'Express », ce n'est certes pas son contenu, c'est la place importante qu'il occupe dans ce numéro où la caricature d'un « curé » ne pourrait que me faire hausser les épaules, s'il n'était revêtu des ornements sacerdotaux et si le calice du Seigneur n'était mêlé à cette dérision. Si la bataille laïque, qu'il vous appartient de mener comme vous l'entendez, devait comporter une attaque en règle et préméditée contre l'Eglise, alors je vous le demande : que devrait faire « le sinistre vieillard » comme m'appelle un de mes correspondants ? Un confrère de « Nord-Eclair » me pose, sans injure, la même question : « Je voudrais savoir comment vous résolvez personnellement le double problème de votre présence au sein d'une équipe avec laquelle vous vous trouvez en contradiction et de votre responsabilité vis-à-vis du public. »

Cette responsabilité, je la mesure et je l'assume. Je l'assumerai tant que le bien que je crois pouvoir faire à cette place me semblera l'emporter sur ce qui inquiète mes correspondants et qui pourrait s'appeler : connivence. En politique, tout cela ne comporte aucun inconvénient grave ; mais à mesure qu'apparaît plus nettement à travers les caricatures et les textes du journal, ce « canard déchaîné » que vous êtes au moment de devenir et que vous semblez ne maîtriser qu'avec peine, je m'inquiète alors et je m'interroge, et je cherche ma route sans demander conseil à personne, puisque personne en vérité n'a jamais connu les données d'aucun de nos problèmes, et que nous avons toujours dû nous décider seuls, comme nous mourrons, comme nous serons jugés... Seuls.

F. M.

(Copyright « L'Express » ; Mondial Presse.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ). Tél. : BAL. 19-69
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF.** (Etudiants : **50 NF.**)

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **1,25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie : **79 NF.**
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : **93 NF.**
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : **130 NF.**
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : **152 NF.**

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)